



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

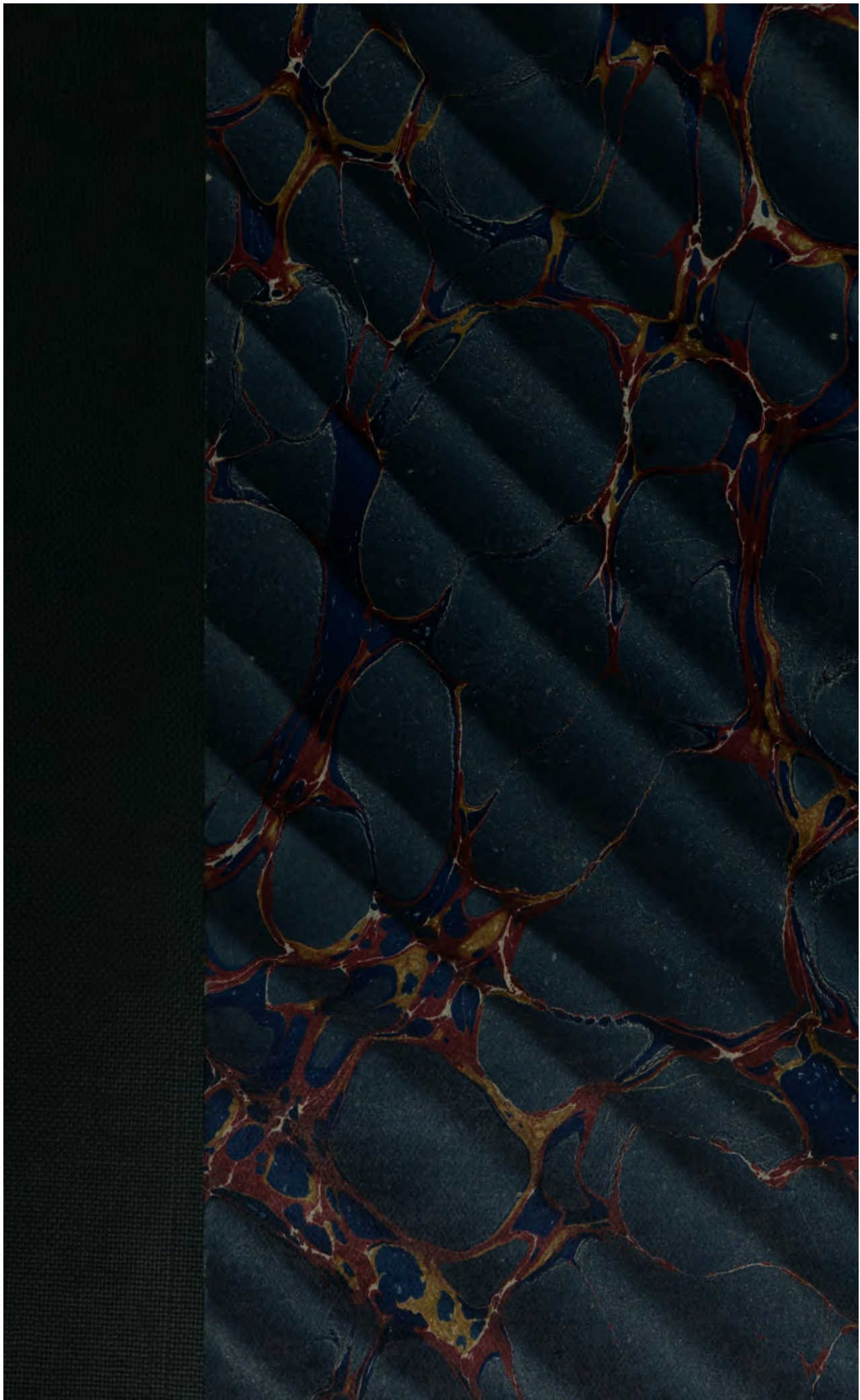
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III. B. 1026





NOUVELLES
ITALIENNES
ET SICILIENNES

AVIS IMPORTANT.

L'auteur et l'éditeur de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Le dépôt légal de l'ouvrage a été fait à Paris, au ministère de la police générale, et toutes les formalités prescrites par les traités sont remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

NOUVELLES
ITALIENNES

ET SICILIENNES

PAR PAUL DE MUSSET

SECONDE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, RUE DE LILLE

—
1853

L'auteur et l'éditeur de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues.



NOUVELLES ITALIENNES

ET SICILIENNES

I

LA FOIRE

DE SINIGAGLIA

I

Un matin du mois de juillet, trois jeunes gens, qui se promenaient dans la galerie des *Procuratie Nuove*, à Venise, s'arrêtèrent devant l'office des bateaux à vapeur de Trieste, pour examiner une affiche qu'on venait d'exposer à l'instant devant la porte. Cette affiche, imprimée sur deux colonnes, en allemand d'un côté, en italien de l'autre, portait en gros caractères ce titre peu harmonieux pour des oreilles méridionales : *Dampfschiffahrt*, c'est-à-dire « navigation à vapeur. » La profusion remarquable des consonnes et particulièrement les trois *f* de suite excitaient l'hilarité de mes jeunes Vénitiens

gens rieurs et enclins à la critique. Ils se livraient à des commentaires et à des plaisanteries où l'on sentait l'antipathie des deux races autant que celle des deux langues. L'affiche annonçait que la compagnie des pyroscaphes, à l'occasion de la foire de Sinigaglia, ferait pendant quinze jours un service direct et quotidien entre Venise et cette ville. Le prix des places était modéré. Les bateaux partaient le soir pour éviter l'ardeur du soleil. Le beau temps, la pleine lune, le calme de la mer, l'attrait d'une excursion dans un pays en fête, me décidèrent à m'embarquer. Je pris le petit bagage nécessaire pour un voyage de deux semaines, et à six heures du soir je saluais de loin Venise, qui déjà ressemblait à une ville flottante.

Une famille anglaise est l'ornement obligé des places de première classe sur tout bateau bien garni de passagers. Le pyroscaphe jouissait de cet avantage. A côté de leur mère, grosse femme coupe-rosée, se tenaient assises deux jeunes *misses* aux poignets minces, aux tailles de poupées, chaussées de souliers pointus et l'ombrelle à la main. Le père, vieillard replet et goutteux, s'endormait sur son double menton, tandis que deux garçons aux jambes grêles, en vestes rondes, se disputaient le télescope portatif pour lorgner les campaniles dont les pointes se perdaient dans les vapeurs de l'horizon. La femme de chambre faisait le thé, préservatif inutile du mal de mer. Quatre abbés et un archi-

prêtre causaient en pur toscan. Deux dandies lombards parlaient milanais. Un officier de la corvette la *Marianna*, qui depuis a péri corps et biens, fumait son cigare d'un air indifférent. Le personnel des premières places n'offrant rien d'original, je passai aux secondes ; j'y remarquai tout d'abord une bande nombreuse de figures hétéroclites qu'on aurait pu prendre pour des brigands, si on les eût rencontrés dans un bois, mais que je reconnus pour des comédiens ambulants. Il y avait aussi des marchands forains de divers pays, et puis une jeune fille tyrolienne d'une beauté rare, vêtue de son costumé national, et dont la fraîcheur, les mains blanches et le linge propre faisaient ressortir admirablement les mines cuivrées, les cheveux en désordre et les guenilles de haut goût de tout son entourage. De grands paniers, d'où s'échappaient des loques à paillettes, contenaient évidemment la défroque dramatique de la troupe. Plusieurs toiles roulées sur des bâtons représentaient les affiches illustrées des pièces du répertoire. Les visages des artistes, maigres et peu fleuris, paraissaient animés d'une expression flamboyante où le génie comique avait moins de part que l'appétit, car l'heure du festin approchait. La jeune première, aux mains courtes, à la taille épaisse, tira d'un sac de toile une galette jaune et gluante en pâte de maïs, qu'on partagea équitablement et qui fut engloutie en trois minutes. Un vase de fer-blanc rempli d'eau circula de bouche en

bouche, et l'expression du recueillement se répandit bientôt sur toutes les physionomies.

Comme les grands capitaines qui mangent la soupe du soldat par politique, le *capo comico*, directeur de la troupe, prit sa ration de galette et but à l'écuelle commune. Une tasse de café noir fut le seul luxe qu'il osa se permettre. Ses compagnons assoupis pardonnèrent cet excès de sensualité à l'homme supérieur dont l'imagination, toujours éveillée, ne se reposait pas même à l'heure de la digestion. Il n'était pas besoin d'examiner au microscope le seigneur directeur pour voir qu'il ne nageait pas absolument dans l'opulence. De son manteau roussâtre sortaient, comme d'un gros paquet d'amadou, ses bottes informes, dont les blessures ouvraient un large passage à la poussière et à l'humidité. Sous les coups de la mauvaise fortune, cet homme avait contracté l'habitude de tourner souvent vers le ciel ses regards pleins d'intelligence et de feu, soit pour élever son âme au-dessus d'un monde de tribulations, soit pour défier l'ennemi, comme l'impétueux Ajax ; mais il ne s'égarait pas longtemps dans les profondeurs de l'immensité. Son coup d'œil, vif et pénétrant, redescendait soudain sur la terre pour diviser les humains en deux classes distinctes, — les gens aussi pauvres que lui, dont il ne faisait point de cas, et ceux qui paraissaient plus riches, avec lesquels il s'empres-
sait de nouer des relations.

Sans doute le *capo comico* conçut de l'estime pour moi, en remarquant que je portais des bottes moins malades que les siennes, car il m'adressa un sourire gracieux et se recula sur son banc pour m'engager à m'asseoir près de lui. — On voit bien, me dit-il, que votre seigneurie ne va point à Sinigaglia pour acheter du chanvre. Extrêmement loin de ma pensée l'envie d'importuner votre seigneurie par des questions indiscrètes ! mais ou je me trompe fort, ou elle n'a point de goût pour le commerce, et le seul but de son voyage est de se divertir.

— Vous ne vous trompez pas, répondis-je.

— Que je m'estimerais heureux, reprit le directeur, si les représentations de notre modeste compagnie comique pouvaient obtenir les applaudissements de votre seigneurie durant son séjour à Sinigaglia. C'est aux personnes éclairées qu'il appartient d'encourager les efforts de l'artiste et de diriger le goût du public sans éducation, en signalant les passages où le comédien montre du talent. Sans trop de présomption, j'ose espérer que le choix de nos pièces et le mérite de l'exécution ne vous déplairont pas. Nous n'avons point dans notre compagnie de ces artistes hors ligne qui effacent leurs camarades et ne souffrent à côté d'eux aucun rôle important : ces vanités dévorantes sont la ruine des troupes comiques. Parmi nous, chacun fait de son mieux, sans perdre de vue la perfection de l'en-

semble, à laquelle nous contribuons tous dans la mesure de nos forces.

— On n'observe pas ce sage précepte avec assez de scrupule dans les théâtres des grandes villes, répondis-je.

— Voyez-vous là-bas, reprit le *capo comico*, ce gaillard qui sourit d'un air ironique, tout en s'endormant ? Il ne tiendrait qu'à lui de dominer ses voisins, d'absorber l'attention et de reléguer les autres rôles au second plan, sauf à gâter la représentation pour accaparer les applaudissements ; mais, avec un tact admirable, il se modère dans l'intérêt de l'ouvrage, et ne donne carrière à toute sa verve que dans les intermèdes. C'est un homme universel : Truffaldin à Bergame, Pantalon à Venise, l'acteur à Bologne, nous le verrons quelque jour Pancrace ou Polichinelle à Naples, si nous réussissons à nous établir dans cette ville fortunée où la vieille comédie italienne fleurit encore.

— Il ne faut pas vous dissimuler, dis-je, que vous trouverez à Naples des acteurs charmants, incomparables dans le genre bouffon.

— Tant mieux ! répondit le directeur : le mérite des troupes rivales est le meilleur stimulant de l'émulation ; mais j'ai étudié le répertoire des petits théâtres napolitains, et j'y ai déjà remarqué un défaut que nous avons soin d'éviter, l'abus de la farce. Les Pancraces et les Polichinelles ont tout envahi. Les *lazzis* sont devenus l'élément principal ;

le sujet de la pièce n'est plus qu'un prétexte, un cadre insignifiant, dont le public s'est accoutumé à ne tenir aucun compte. Chez nous, au contraire, l'intérêt du drame, le développement des passions, voilà ce qu'on ne perd jamais de vue ; les lazzi viennent après, pour reposer le spectateur, pour le distraire un moment et le préparer à des émotions nouvelles.

— Votre théorie, dis-je, est pleine de bon sens, et je vois avec plaisir que vous étudiez la poétique de votre art tout en courant les foires. Nous n'avons en France qu'un seul écrivain qui ait su marier habilement ensemble le drame avec l'élément comique : c'est un auteur appelé Sedaine...

— Je le connais bien, interrompit le directeur. Votre Sedaine est un grand maître, et je le place au-dessus de notre Goldoni, qui l'a certainement imité dans ses derniers ouvrages. Avant de quitter Venise pour chercher fortune à Paris, lorsque Goldoni a fait *la Bottega di Caffè*, les *Baruffe Chioggiotte* et tant d'autres tableaux où la verve ne fait point oublier la trivialité du style, la véritable comédie était encore lettre close pour lui. Sedaine lui a montré le chemin qu'il devait suivre ; mais par malheur son talent épuisé ne répondit pas à l'appel. L'imagination se trouva éteinte quand le goût fut épuré. Quelle déplorable situation pour un poète que de sentir trop tard ce qu'il aurait pu faire et de voir tout son bagage englouti dans l'océan de l'oubli !

J'y songe en soupirant lorsque notre compagnie joue *la Bottega di Caffè*, car c'est une des bagatelles de notre répertoire. Pauvre Goldoni ! je voudrais, par une compassion pieuse, faire représenter plus souvent ses ouvrages ; mais il n'y a pas moyen : l'intérêt de la troupe passe avant toutes choses.

Je demandai au *capo comico* où il avait trouvé dans la littérature italienne de meilleures comédies que celles de Goldoni.

— Vous allez vous moquer de moi, me répondit-il, si je vous dis que je fais moi-même les pièces que nous jouons. Assurément elles ont beaucoup de défauts, mais enfin ce sont d'autres défauts que l'abus de la farce, la bassesse du sujet et la trivialité du langage. Hormis les Truffaldins et les Pantalons, nos personnages parlent en italien pur.

— Seigneur directeur, dis-je, vous raisonnez si bien que je ne doute plus de l'excellence de vos représentations. J'assisterai certainement à l'ouverture de votre petit théâtre, et je prendrai un plaisir infini à découvrir, dans votre compagnie ambulante et modeste, le bon goût, le juste sentiment de l'art et les inspirations heureuses que vos artistes devront à votre habile direction. Permettez-moi cependant de vous dire à l'oreille qu'il vous manque une chose essentielle. Un peu de beauté sur le minois de la jeune première ne serait pas de trop pour faire excuser les hyperboles dont il faut que l'amoureux soit prodigue.

Pour la première fois de sa vie, le *capo comico* examina l'héroïne de sa troupe avec l'idée de lui trouver les agréments physiques de la femme. Son regard prit une expression touchante de bienveillance et de pitié. — J'en conviens, me dit-il, la pauvre n'est pas belle; mais l'amour est une passion folle, une sorte de fatalité qui ne se discute pas. On ne doit jamais s'étonner qu'une femme ait su plaire. Celle-ci d'ailleurs est un sujet précieux : quel courage et quels poumons ! Combien de fois, avec l'estomac vide, a-t-elle représenté des filles de rois ! Si elle était plus jolie, la vanité, la coquetterie, les séductions la perdraient peut-être, et puis voudrait-elle encore faire notre cuisine, coudre nos costumes et parer aux difficultés de chaque jour avec un zèle infatigable ? Elle aurait des caprices, des galants à ses trousses ; on nous l'enlèverait peut-être ; les bonnes mœurs sont le plus beau titre de notre compagnie à l'estime publique.

— Ces considérations, répondis-je, sont d'un sage ; avouez pourtant que, s'il se présentait une Colombine comme celle-ci, vous n'hésiteriez pas à l'admettre dans votre compagnie comique.

En parlant ainsi, je montrai au directeur la petite Tyrolienne dont les yeux limpides et la bouche fine offraient un mélange gracieux d'esprit et de candeur. Le *capo comico* regarda la jeune fille de l'air d'un capitaine recruteur en présence d'un con-

scrit bien bâti. Une espèce de sursaut changea les plis de son vaste manteau. Il ôta sa casquette et passa ses doigts dans ses longs cheveux en s'écriant avec dépit : — Ah ! pourquoi faut-il qu'une injuste réprobation pèse sur le plus aimable des arts ? S'il est vrai que dans le métier de comédien la dignité de l'homme et la réserve de la femme reçoivent quelques atteintes, est-il plus louable de se livrer au vol patenté qu'on appelle commerce, à l'usure déguisée sous le nom de banque, au meurtre ou au pillage honorés du titre pompeux de défense de la patrie ? Sans doute, il nous faudrait une Colombine comme celle-ci ; mais quels préjugés stupides n'a-t-on pas semés dans cette tête si fraîche ! Cependant j'essaierai, je lui parlerai. Oui, je veux sonder cette jeune imagination, et si j'y découvre le germe d'un talent, l'apparence d'une vocation, je mettrai le feu à la poudrière.

Avec cette promptitude de résolution et ce sang-gêne qui distinguent les méridionaux, le directeur s'approcha de la petite Tyrolienne, et au bout d'un quart d'heure la conversation était fort animée. Dieu sait quels tableaux trompeurs, quels mirages insidieux le tentateur sut présenter à l'esprit de la pauvre fille ! Une langue dorée qui parle tout une nuit peut mener loin l'ingénue qui prête l'oreille sans défiance. Au point du jour, lorsque je remontai sur le pont après avoir essayé sans succès de dormir dans une cabine, mon racoleur pérorait encore.

Le capitaine du pyroscaphe, qui connaissait la jeune Tyrolienne, lui dit en passant : — Eh bien ! Maria, voici le moment d'ouvrir ta boîte et d'offrir ta marchandise aux seigneurs passagers.

Tandis que Maria cherchait sa boîte dans les bagages, le *capo comico* vint à moi et me dit tout bas : — C'est une affaire presque terminée. La petite a du goût pour le théâtre, de la mémoire, de l'intelligence, de l'espièglerie, toutes sortes de bonnes dispositions. Je lui ai communiqué cet enthousiasme, ce feu sacré qui fait la puissance du comédien amoureux de son art. L'attrait irrésistible de nos représentations achèvera cette conquête. Elle est à nous. Si votre seigneurie demeure à Sinigaglia jusqu'à la fin de la *fiera*, elle assistera peut-être aux débuts de ma nouvelle recrue. Elle en sera ravie. L'enfant n'a aucun vice de prononciation. Par bonheur, son pays natal est Bolzano, dans le Tyrol italien, où l'on parle le dialecte de Trente. D'ailleurs, elle sait le vénitien et même le toscan. Le son de voix est mélodieux, le geste sobre. Elle réussira dans le drame et la haute comédie. C'est une organisation sympathique et tendre. Par Bacchus ! que je sois roué vif si elle m'échappe !

Suivant le conseil du capitaine, la jeune fille présentait aux passagers sa boîte garnie d'un assortiment de parfumerie et de mercerie. Tout en marchandant une paire de bretelles, je lui demandai s'il était vrai qu'elle eût envie de jouer les Colom-

bines. — Ce n'est pas l'envie qui me manque, répondit-elle, mais le courage de prendre un si grand parti. Apprendre un rôle, le réciter sans me troubler, sans faire attention à cette foule si redoutée dont une ligne de feu me séparera, répondre aux lazzi de Truffaldin, duper le vieux Pantalon et désespérer le Léandre ou le Mario, cela me semble facile.

— Voyez-vous la friponne! interrompit le directeur. Quelle ruse dans ses yeux, et comme la malice relève déjà le coin de ses lèvres!

— Mais, reprit la jeune fille, ce qui me charmerait par-dessus tout, ce serait de représenter une princesse enlevée par des corsaires, ou une bergère arrachée à son fidèle amant par un ravisseur abominable, d'être persécutée, enfermée dans une tour, et même poignardée au dernier acte, si le sujet de la pièce et le poète le permettaient. Allez, je vous assure que je saurais pleurer et m'évanouir aussi bien que personne au monde.

— Quel trésor! s'écria le *capo comico*. Des cheveux blonds avec des yeux noirs, de la mélancolie, de la finesse, de la vivacité, selon l'occasion : elle réunit tous les avantages. Qu'elle serait charmante échevelée, éperdue, poursuivie par un brigand sans pitié! Maria, ma mignonne, ne t'en dédis plus; tu es de la troupe, et tu auras part entière dans les bénéfices énormes que nous allons faire.

— Réfléchissez, Maria, réfléchissez encore, dis-je

en appuyant sur chaque mot. Ne vous pressez pas, prenez le temps de consulter vos parents.

—Hélas! répondit la jeune fille, je n'ai plus ni père ni mère. Il me reste seulement une vieille tante qui est une sainte femme, une personne illuminée, d'une haute dévotion, que l'esprit du Seigneur visite quelquefois, chez laquelle on va comme en pèlerinage. Pour tout l'or de la terre, je ne voudrais pas encourir la malédiction de ma tante Susanna. Quant aux gens de mon pays, je sais d'avance ce qu'ils diront : s'ils me voient revenir à Bolzano, dans trois ou quatre ans, avec une bourse bien garnie, je serai une fille adroite, une comédienne, une artiste qui fera honneur à sa ville natale ; si au contraire la bourse est vide, on m'appellera folle, aventurière, coureuse de tréteaux. Il y a aussi dans la vie de théâtre des choses qui répugnent, certains costumes qui choquent la modestie...

— Ne t'embarrasse pas de cela, interrompit le *capo comico* ; à la grande rigueur, tu pourras refuser les rôles qui ne te plairont pas. Nous débiterons à Sinigaglia par un ouvrage où la scène représente une île des Indes ; tu verras avec quelle décence mes sauvages sont vêtus. Nous allons aborder dans les Etats du saint-père, et je sais trop mon monde pour m'exposer aux censures de l'autorité.

—Je crains encore, reprit la jeune fille, cet abandon, cette malpropreté où les comédiens paraissent plongés.

— Quelle malpropreté? s'écria le directeur en cachant ses mains noires dans les plis de son manteau. Voilà un étrange scrupule! A-t-on jamais refusé de l'eau à quelqu'un en Italie? D'ailleurs, ma belle, qui t'empêche d'emporter avec toi ces pains de savon, cette eau de Cologne et toute cette pacotille de petite-maîtresse que tu vends aux voyageurs?

— C'est bien mon intention, répondit la jeune Tyrolienne.

— Croyez-moi, Maria, réfléchissez encore, dis-je avec le plus de solennité qu'il me fut possible. Mais, puisque le seigneur directeur vous fait des offres si brillantes, il ne peut se dispenser, pour montrer sa galanterie, de vous acheter quelque pièce de votre pacotille.

Le *capo comico* sentit le piège que je lui tendais. Il voulut faire parade de sa magnificence et commença par marchander une chaîne de montre en similor, un canif à quatre lames, un flacon d'essence à parfumer le mouchoir; puis il descendit aux objets d'un prix plus modique, et finalement, après bien des pourparlers, il acheta un cent d'épingles qu'il paya un sou, et encore avec autant de grimaces que si on lui eût arraché l'âme. Dans les regards de la jeune fille, notre homme démêla le soupçon de son avarice ou de sa misère. Pour réparer cet échec, il déclama sur le bonheur de la vie d'artiste avec une faconde entraînante et colorée dont la pauvre Maria fut si éblouie, qu'elle n'eut

plus le loisir de songer combien l'orateur était plus prodigue de ses paroles que de sa monnaie. Au milieu de sa plus brillante période, un point blanc apparut sur la côte, que les matelots montrèrent aux passagers : c'était Sinigaglia. Une heure après, le pyroscaphe entra dans le port. La fièvre du débarquement mit fin aux conversations. Chacun se jeta sur son bagage. Afin d'éviter les frais de transport, le seigneur directeur chargea ses malles et ses paniers sur les épaules des acteurs, et la troupe ambulante fit son entrée, suivie par une population turbulente, qui semblait lui promettre un public indulgent et passionné.

II.

Sinigaglia est une petite ville agréablement située à l'embouchure de la Misa, dont le cours entier, depuis les Apennins jusqu'à la mer, est bordé de paysages charmants. La citadelle, d'un aspect formidable, a de l'importance comme monument et comme ouvrage stratégique. Le port, quoique petit, est excellent, et les privilèges de la *foire franche*, qui exemptaient des droits de douane les marchandises de tous les pays, avaient attiré des navires du littoral de l'Adriatique. Des Ragusins, des Monténégrins, des marchands de Trieste et de Zara, des Turcs de Cattaro se promenaient sur le quai, parés de leurs

habits de fête. Des musiciens de **carrefour** donnaient la sérénade aux personnes qui se **montraient sur leurs** balcons. Les cuisines en plein air **exhalaient** leurs parfums de friture et de fromage, et les jongleurs, les bohémiens et les charlatans faisaient sonner la clarinette et la grosse caisse. Une grande baraque de planches, encore inhabitée, attendait évidemment une troupe d'acteurs ; je compris que ce devait être le théâtre réservé à mes compagnons de voyage. Vers midi, la chaleur devenant accablante, les bruits, la musique et les fourneaux s'éteignirent peu à peu. On ferma les fenêtres, et la ville s'endormit pour se réveiller à cinq heures. J'avais trouvé sans peine un logement dans une maison particulière, mais le diner fut difficile à obtenir. Les auberges étaient pleines, et dans les *trattorie* les convives, en manches de chemise, criaient tous à la fois après les servantes. Cependant je réussis à me faire donner un riz au safran et une tranche de *nom-bolo*, que je m'empressai de payer pour aller m'établir au café de la rue Maestra, sous un auvent dont la brise agitait les festons. Déjà on y parlait de l'arrivée des artistes forains et de la première représentation, qui devait être donnée le soir même. Pendant le temps du repos, la troupe s'était installée. Les décors étaient prêts. Une grande toile peinte, ornée de figures, annonçait le titre de la pièce, et je reconnus avec plaisir que la curiosité publique était excitée. Après avoir pris le café, je

me dirigeai tout doucement vers la baraque de bois. Au sommet de l'édifice, j'aperçus de loin cette inscription : *Compania comica del signor Tampicelli*. Plus bas, on voyait sur la grande affiche un lion et un singe qui paraissaient causer ensemble, et en m'approchant je lus enfin ce fameux titre de la pièce, auquel je ne m'attendais guère : *Il Naufragio di La Perugia, ossia l'Isola dei Cannibali, colla scimia riconoscente ed il leone terribile*, c'est-à-dire : « le Naufrage de La Peyrouse, ou l'Île des Cannibales, avec le singe reconnaissant et le lion terrible. » Telle était cette surprise que le seigneur directeur m'avait ménagée avec tant de discrétion ! tel était le sommaire de cet ouvrage qui devait réunir avec tant d'art le pathétique à la gaieté, qui devait effacer les comédies de Goldoni, les charmantes farces napolitaines, et dont l'inspiration avait été puisée dans l'étude approfondie du théâtre de Sedaine !

Malgré l'envie de rire, à laquelle je ne résistai point, la voix de ma conscience me rappela qu'il ne fallait pas juger un ouvrage sur le titre. Sous cette annonce trop explicative, l'auteur pouvait avoir déguisé quelque pensée ingénieuse, quelque vérité philosophique, comme Charles Gozzi dans ses féeries de *l'Oiseau vert* et des *Trois Oranges*. Résolu à pousser l'expérience jusqu'au bout, je revins prendre un billet aussitôt que le bureau fut ouvert, et je m'installai sur la première banquette. En

moins d'un quart d'heure, la salle se trouva pleine. On entendit le coup de sonnette du régisseur ; le petit orchestre râcla l'ouverture, et le rideau se leva. Dans un vestibule nu et enfumé comme ceux de nos tragédies classiques, une espèce de marquis râpé, entouré de gens plus mal vêtus que lui, examinait une grande carte déployée sur une table. L'exposition m'apprit que c'était le roi Louis XVI donnant à sa cour une leçon de géographie, dans le château de Versailles. On introduisit le célèbre navigateur La Peyrouse. Par une antique loi des petits théâtres italiens, ce héros de la pièce était habillé à l'espagnole, en manteau court, coiffé d'une toque à plumes, ceint d'une épée plate qui finissait par un trèfle, et chaussé d'un tricot trop large si souvent porté que les genoux ressemblaient à des poches. Ce costume idéal a l'avantage de désigner à première vue le personnage dont les malheurs et la vertu doivent exciter l'intérêt du spectateur.

C'était avec des gestes d'énergumène et des cris de damné que le monarque français et l'habile navigateur réglaient ensemble l'itinéraire d'un voyage autour du monde. Louis XVI, connaissant les dangers d'une si longue entreprise, embrassait le savant marin la larme à l'œil et rentrait dans ses appartements. Aussitôt après, le signor Pantalón, qui se trouvait par hasard à Versailles, brûlant du désir de voir la Chine et le Japon, suppliait avec

mille lazzis divertissants l'illustre La Peyrouse de l'emmener sur son vaisseau. Le commandant, bon prince, cédaux prières du bourgeois vénitien, et Pantalon courait faire ses préparatifs pour s'embarquer sur *la Boussole* avec sa fille Sméraldine, qui n'avait pu voir sans émotion le beau visage, le grand air et la toque de La Peyrouse.

Au second acte, le décor représentait une île inconnue de l'océan Indien. Un singe blessé d'une flèche exprimait ses souffrances par des cris aigus. Un lion saisi de pitié répondait aux plaintes du singe par des mugissements terribles. Le tonnerre et les éclairs complétaient cette scène d'une belle horreur, et dans le fond du tableau les regards découvraient, au milieu des vagues, une planche taillée en forme de navire, qui s'abîmait peu à peu dans le sein de la mer. Bientôt cette planche disparaissait entièrement, et trois personnes abordaient à la nage dans l'île : c'étaient La Peyrouse, Pantalon et Sméraldine, qui seuls avaient survécu au naufrage de *la Boussole*. Sans prendre le temps de faire sécher ses habits, le généreux La Peyrouse, versé dans la botanique, pensait la blessure du singe au moyen de plantes médicinales dont Sméraldine exprimait le suc précieux. L'animal guéri montait sur un arbre, après avoir témoigné sa reconnaissance par une pantomime touchante. Tout à coup des hurlements annonçaient l'arrivée des sauvages. Sméraldine, faiblement rassurée par la contenance

intrépide du La Peyrouse-Almaviva, fondait en larmes, et Pantalon, tremblant de tout son corps, regrettait amèrement Venise et la boutique d'orfèvrerie qu'il avait tenue dans cette ville bienheureuse. Inutiles regrets ! une horde de cannibales entourait les naufragés et se mettait en mesure de les faire cuire à petit feu.

Cependant, du haut de son observatoire, le singe surveillait ces apprêts barbares. Il se glissait dans la coulisse sans être remarqué. Déjà les victimes renonçaient à défendre leur vie, quand le *lion terrible*, guidé par le *singe reconnaissant*, s'élançait au milieu des sauvages et se préparait à les dévorer, ce qu'il aurait exécuté, si La Peyrouse, d'un geste imposant, ne l'eût prié d'attendre encore une minute. Avec autant d'éloquence que de bonté, le grand navigateur reprochait aux cannibales la férocité de leurs mœurs. Au nom d'un Dieu clément qu'il promettait de leur faire connaître, il les engageait à ne plus manger de chair humaine. L'approbation du lion terrible ayant achevé de les persuader, les sauvages tombaient aux pieds de l'orateur et lui proposaient de régner sur leur tribu. En attendant l'arrivée de quelque vaisseau dans ces parages, La Peyrouse daignait accepter ce petit gouvernement, et Sméraldine, en devenant son épouse, partageait avec lui la couronne. Ce dénouement peu vraisemblable me fit craindre pour le succès de l'ouvrage. Pendant la longue tirade qui

ramenait les sauvages à des sentiments chrétiens, je regardai à la dérobée les visages des spectateurs. La plupart trahissaient une émotion réelle, et derrière moi j'aperçus la jeune Tyrolienne, les yeux inondés de larmes, qui sanglotait dans son mouchoir. Après la chute du rideau, on rappela les artistes, et une triple salve d'applaudissements frénétiques couronna cette œuvre naïve, en sorte que je me retirai tout honteux de mon insensibilité.

Au café de la rue Maestra, il n'y avait qu'une voix sur le mérite de la compagnie comique. La troupe chantante, qui venait de représenter l'*Ernani* de Verdi au grand théâtre, n'avait pas eu le même bonheur, et je remarquai, aux critiques qu'on en faisait, combien le goût de ce public était plus délicat en musique qu'en littérature. Une fioriture manquée de doña Sol avait blessé tout l'auditoire de l'opéra ; on discutait avec acharnement sur la cavatine, lorsque l'apparition de la Tyrolienne aux doux yeux vint changer le sujet de la conversation. Tous les regards se portèrent sur cette figure aimable, et de toutes les bouches sortirent ces flatteries que les Italiens décochent aux jolis visages en manière de soupirs et de déclarations d'amour : *Graziosa, bellina, carina !* etc. Le costume de Maria, qui n'était pas exempt de recherche, servait d'enseigne à sa boutique portative, en attirant l'attention sur la marchande : il se composait d'un corsage de velours, sous lequel on voyait un foulard coquettement

plissé en forme de gorgerette, d'une jupe courte en soie grise, et d'une ceinture attachée par une boucle de cuivre doré. Le chapeau tyrolien, orné d'une plume d'épervier, donnait à cette fille des montagnes un certain air indépendant que la douceur de la physionomie tempérant agréablement. Maria vint poser sa boîte de parfumerie sur la table où je prenais une glace, et me demanda ce que je pensais du *Nauffrage de La Peyrouse*.

— Si vous étiez, répondis-je, dans les conditions d'un spectateur ordinaire, je respecterais l'émotion profonde que vous a causée cet ouvrage forain ; mais, puisqu'il s'agit pour vous d'embrasser une carrière pleine de déboires et de périls, je vous parlerai sans ménagement. J'ai trouvé la pièce insipide, l'épisode des animaux ridicule, et tous les artistes au-dessous du médiocre, sauf le Pantalon, qui ne manque pas de gaieté. Il faut être dans un pays en fête et sevré de spectacles pour écouter cela jusqu'au bout. Réfléchissez encore avant de vous associer à cette compagnie comique, dont le directeur, avec ses belles paroles, n'a fait que prouver par un nouvel exemple cette vérité bien connue : qu'on peut raisonner le mieux du monde sur un art qu'on pratique fort mal.

Maria me regarda d'un air mécontent, comme si j'eusse voulu lui ravir sa foi et son enthousiasme. — Non, dit-elle en levant les yeux au ciel, on ne se trompe pas lorsqu'on pleure et qu'on palpite de

plaisir et de crainte. Parce que la générosité du singe reconnaissant ne vous a point ému, en est-elle moins sublime? Votre seigneurie a le cœur dur, voilà tout ce que j'en conclus; mais, quand même elle seule aurait jugé sainement cet ouvrage en restant insensible au milieu de cette foule attendrie, nous ne sommes pas ici en France. Mon dessein n'est pas d'aller jouer la comédie au delà des monts; c'est au public de Venise, de Sinigaglia, d'Ancône, que je désire plaire.

— Vous me consultez, répondis-je, à la condition que je vous conseillerai ce dont vous avez envie.

— Peut-être aussi que votre seigneurie me donne des avis que je ne lui demande pas. La question est celle-ci: suis-je capable, oui ou non, de jouer le rôle de la Sméraldine?

— Beaucoup mieux que la jeune première de la troupe, je n'en doute pas.

— Que faut-il donc de plus? Puisqu'on fait des évêques avec des hommes, ne peut-on d'une fille de mon âge faire une comédienne?

— Soyez comédienne, Maria, je ne vous en détourne plus. Jouez votre rôle dans les pièces effroyables de maître Tampicelli, et tâchez de sauver votre vertu des griffes de vos confrères les cannibales. Est-ce que vous n'avez pas laissé à Bolzano quelque amoureux dont le souvenir puisse vous préserver des chutes?

— On a toujours des amoureux, répondit la jeune fille ; mais mon cœur est libre et fier.

— Ne faites pas sonner trop haut votre fierté, Maria. Défiez-vous de votre engouement pour le théâtre ; défiez-vous du jeune premier de la troupe, de ses phrases boursoufflées, de ses métaphores ; tout cela est du clinquant, comme sa toque et son manteau galonné. Craignez surtout cette familiarité de la vie errante qui engendre souvent un dérèglement lamentable.

— La fille la mieux gardée, répondit Maria, est celle qui se garde elle-même. Il ne me faudra ni singe reconnaissant, ni lion terrible pour me défendre contre les cannibales des coulisses.

— Et que dira votre tante Susanna, qui est une sainte femme, lorsqu'elle apprendra que sa nièce court les foires avec des baladins ?

— Elle ne le saura pas, à moins que vous n'alliez exprès dans son village pour me dénoncer. L'essentiel est de ne rien faire de mal, et je vous répète que je suis de force à me défendre. A côté de l'eau de Cologne, il y a des petits couteaux dans ma boîte ; mais je n'aurai pas besoin de m'en servir.

Une peinture de la vie italienne serait incomplète, si on en écartait absolument la silhouette de l'agent officieux qui prélève un misérable courtage sur la galanterie. Ce personnage obséquieux, inévitable, fabricant inépuisable de mensonges et de fourberies, est un type éminemment méridional. Puisque

nous le rencontrons ici, accordons-lui le passage ; tâchons, en l'ébauchant, d'oublier ce qu'il a de repoussant pour l'envisager de son côté comique, afin que le lecteur nous pardonne de l'avoir mené en si mauvaise compagnie.

Dans l'instant où Maria exprimait sa ferme résolution de vivre sagement, une conspiration contre sa vertu se tramait à deux pas d'elle. Un homme en redingote jaune offrait ses services à un jeune Américain, capitaine d'un navire marchand, et dont les yeux étaient constamment fixés sur la belle Tyrolienne. L'homme au sourire mielleux promettait monts et merveilles de son entremise, tout en appuyant sur les difficultés de la négociation. Il lui fallait du temps, disait-il, et l'argent nécessaire pour se faire écouter de la petite marchande, en lui achetant quelques objets de parfumerie. Un écu suffirait à cette entrée de jeu ; pour peu que son Excellence consentit à ce léger sacrifice, le premier compliment serait porté séance tenante avec les précautions et l'habileté que réclamait une affaire si délicate, car on voyait bien que cette jeunesse en était à son *primo passo*. L'Américain donna dans le piège et tira de sa poche un écu romain. Aussitôt l'ambassadeur vint accoster la jeune fille. Avec ce flair subtil qui distingue les gens de son métier, il reconnut tout de suite l'innocence sauvage d'une enfant des montagnes ; c'est pourquoi il ne se hasarda point à l'effaroucher inutilement. Il prit un air

mystérieux pour chuchoter de choses insignifiantes, et, quand il eut acheté un briquet de cinq baïocs, il retourna rendre compte au seigneur étranger de ces heureux préliminaires. Le marin, qui était un homme ponctuel, demanda combien de temps il lui faudrait attendre, et l'homme répondit sans hésiter qu'à moins de mort subite l'affaire serait certainement conclue le quatrième jour, à midi moins un quart.

Le personnage à la redingote jaune avait remarqué que je l'écoutais d'une oreille. Il vint s'asseoir près de moi. — Ces Anglais sont tous les mêmes, me dit-il en haussant les épaules. Ils s'imaginent que tout doit plier à leur caprice, et si on avait la sottise de s'exposer à quelque désagrément pour les contenter, ils ne vous remercieraient pas. Quand ils vous ont donné d'avance un pauvre écu, et qu'on réclame ensuite la récompense de ses peines, ils vous répondent : *Tutto è pagato*. C'est un mot qu'ils apprennent dans leur pays avant de s'embarquer pour l'Italie. J'ai ouï dire qu'autrefois ils étaient généreux ; à présent il n'y a que leur défiance qui soit égale à leur avarice.

— Cette défiance, répondis-je, est impardonnable en effet, lorsqu'elle tombe sur un honnête homme comme vous ; mais vous vous trompez : cet étranger est un Américain, et non un Anglais. Que comptez-vous faire d'ici au quatrième jour, à midi moins un quart ?

— Ne m'occuper de cet Américain non plus que du prêtre Jean des Indes.

— Mais il vous interrogera sur vos démarches ?

— Eh bien ! je lui répondrai en mettant la chose à si haut prix, que son avarice me débarrassera de sa défiance.

— Et s'il est plus prodigue que vous ne le supposez ? s'il consent à payer la somme fabuleuse que vous imaginerez ?

— Nous aurons le chapitre des contre-temps imprévus.

— Fort bien ; mais s'il s'explique lui-même avec Maria, et s'il découvre que vous n'avez pas même parlé de lui à la jeune fille, le chapitre des coups de bâton pourrait faire suite à celui des contre-temps.

— Un mauvais quart d'heure est bientôt passé.

— Vous avez réponse à tout.

— C'est que je suis philosophe. Un accident futur n'existe pas ; chaque heure suffit à sa tâche ; occupons-nous du présent. Au lieu de courir après le gibier du Tyrol, plaise à votre seigneurie d'observer que dans cette partie de l'Italie sont les plus belles femmes du monde, et que, pendant ces quinze jours de fête, l'envie de s'amuser, de se parer, leur tourne la tête. Je prie votre Excellence de daigner regarder ma carte.

Sur un bout de papier à sucre, je lus ces mots grossièrement imprimés : *Il vero Giuseppe, combi-*

natore di piaceri. — D'où vient, lui dis-je, cette précaution de vous intituler le véritable Joseph ?

— Excellence, le talent a toujours des plagiaires. Je m'appelle bien Joseph, et comme j'ai réussi à me faire une clientèle considérable à Rome, à Ancône et ailleurs, des intrigants sans esprit et sans éducation n'ont pas manqué d'usurper ce nom, que seul j'ai su rendre fameux. Ils prétendent tous s'appeler Joseph, et ils poussent le plagiat jusqu'à se vêtir de la même couleur que moi, et puis, au premier mot qu'ils disent, l'étranger, stupéfait de voir des ignorants et des bêtises, s'écrie : « Voilà donc ce Joseph dont on vante la politesse et les belles manières ! » Ces méprises sont désolantes, et de là vient que je cherche à dérouter les contrefacteurs. Si votre Excellence veut m'employer, je lui montrerai que je suis le véritable Joseph. Aussi utile aux seigneurs cavaliers qu'aux gentilles dames, j'épargne aux uns les poursuites, les recherches, le temps perdu, les factions à la belle étoile, et par conséquent les rhumes et les fluxions; aux autres les œillades compromettantes, les ports de lettres et les écritures, si dangereuses au double point de vue de la preuve incontestable et de la faute d'orthographe. Quand on pense que pour une faible rétribution tant de périls et d'ennuis sont évités !...

— Joseph, interrompis-je, c'est grand dommage que vous fassiez de votre intelligence un si méchant emploi.

— Que voulez-vous, Excellence? bien peu de gens sont à leur place dans ce monde. Qu'on me donne seulement un prieuré...

— Il serait en bonnes mains!

— Parlons d'affaires, Excellence. Une dame romaine, veuve, jeune et belle, arrivée ici depuis un mois pour prendre des bains de mer, attend d'un jour à l'autre des lettres de son secrétaire qui doivent contenir des valeurs. Un retard qu'elle ne s'explique pas dans cet envoi de fonds est la cause d'un embarras momentané dans ses finances...

— N'allez pas plus loin, Joseph, je connais cette histoire; on me l'a racontée à Venise la semaine dernière et dans les mêmes termes.

— Les brigands! murmura Joseph, ils m'ont volé jusqu'à mes histoires. Nous avons encore à Sinigaglia la fille d'un apothicaire dont le père, assez riche, est membre correspondant de la société de la *Lésine*.....

— Joseph, cette histoire-là n'est pas de vous. On me l'a faite à Florence l'an passé, sur la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

— Mille tempêtes! s'écria le *combineur* en se mordant les lèvres, votre seigneurie aurait dû m'avertir qu'elle avait fréquenté les Florentins, je ne lui aurais point servi ces fables ordinaires par lesquelles nous commençons toujours. Cette fois, je lui dirai la vérité pure et simple. Une jeune femme,

récemment mariée à un homme d'un âge mûr et par conséquent jaloux...

— Arrêtez, Joseph! je vais achever l'histoire : la signora doit de l'argent à l'orfèvre, à la couturière, au parfumeur, et elle tremble que son jaloux ne vienne à découvrir qu'elle ne paye point ses fournisseurs. Le créancier qui l'incommode le plus est son coiffeur, pauvre diable chargé de famille, qui n'a pas le temps d'attendre et qui importune la dame pour une somme chétive.

— Bravo! s'écria le véritable *Joseph* en éclatant de rire. Votre seigneurie en sait aussi long que moi; mais qu'importe la vérité de l'histoire, pourvu que la signora soit belle?

— Il importe fort peu en effet; sachez seulement que je ne suis pas dupe de ce vernis romanesque dont vous prétendez embellir votre commerce.

— Eh bien! je me piquerai d'honneur. Que je perde mon titre de véritable *Joseph*, si je n'apporte demain à votre seigneurie une histoire entièrement neuve et accompagnée de preuves! En attendant, Excellence, encouragez ma franchise par un petit *regal*.

— Voici trois *paoli* que je vous donne à la condition que vous me tiendrez au courant de votre affaire avec le capitaine américain.

Maitre *Joseph* s'engagea par les serments les plus sacrés à ne me cacher aucun détail, et après avoir empoché son *regal*, il me salua jusqu'à terre en me

disant : — *Donc* nous combinerons quelque chose pour demain.

Pendant les trois jours suivants, l'Américain, avec une discrétion et une patience admirables, regarda vingt fois sans sourciller la jeune Tyrolienne passer et repasser devant lui. Quand elle lui présentait sa boîte ouverte, il y prenait au hasard un objet quelconque et le payait sans dire une parole ; mais on voyait bien, à son air opiniâtre, qu'il n'entendrait pas raillerie, s'il venait à découvrir les mensonges du *combineur*, et j'étais curieux de savoir comment Joseph s'y prendrait pour lui faire supporter un retard. Le quatrième jour, à midi moins vingt minutes, l'étranger arriva au café. Il regarda sa montre et demanda une glace. Maria n'avait point paru de la matinée. Cette circonstance commençait à m'inquiéter, lorsque je vis accourir de loin l'illustre Joseph, qui se parlait à lui-même et faisait une mine effarée comme un homme frappé d'un malheur imprévu. — Excellence, dit-il en s'essuyant le front, tout va mal, tout est perdu ! Un fâcheux contre-temps... Jamais rien de semblable ne m'est arrivé ; mais qui pouvait deviner une pareille chose?...

— Quelle chose ? demanda le marin.

— Figurez-vous cela, Excellence : cette jeune fille, où l'ambition va-t-elle se nicher?... cette marchande d'épingles s'est mis dans l'esprit de se faire comédienne ! Le vieux Tampicelli l'a enrôlée dans

sa troupe. Ce matin, elle a jeté aux orties son savon et ses fioles, et, à cette heure même où je vous parle, elle étudie avec le *capo comico* le rôle d'Angela dans la pièce du *Roi ours*, qu'on va représenter à la fin de la semaine. Que votre seigneurie s'imagine, si elle peut, mon saisissement, ma colère, mon dépit, lorsqu'en venant lui rappeler sa promesse, je trouve la vendeuse d'eau de Cologne transformée en jeune première. « Bonhomme, m'a-t-elle dit d'une voix aigre et hautaine, je suis occupée. Je répète mon rôle. Ne me rompez pas la tête. » Et moi, démonté, stupéfait, interdit comme un sot par tant d'audace, j'ai battu en retraite, sans même lui répondre qu'elle était une impertinente.

Le capitaine regardait son messager d'un air froid et scrutateur ; mais il avait affaire à un maître fourbe. Il ne trouva dans l'accent ni dans le geste aucun indice de tromperie. Le soupçon se dissipa, et cet homme si volontaire n'osa pas même témoigner sa mauvaise humeur. — Joseph, dit-il, vous avez bien fait de ne pas appeler la jeune fille impertinente.

— Non, par le ciel ! j'ai mal fait au contraire, reprit le *combineur*. Se jouer ainsi d'un seigneur de qualité, d'un cœur généreux ! Oh ! s'il ne s'agissait que de moi, je rirais des prétentions de cette Sméradine de carrefour ; mais j'avais des engagements avec votre seigneurie, et je me vois forcé de

lui manquer de parole. Mille diables! que le *tocco* de l'apoplexie me tombe sur la tête, si je ne me venge de cette mijaurée!

— Joseph, dit le capitaine, une comédienne n'est pas plus inabordable qu'une marchande de savon.

— En général, cela est vrai; mais cette *carognette* se croit déjà un premier sujet. Elle vous rançonnera, Dieu me pardonne! Dans la disposition où je l'ai trouvée, je gage qu'elle ne m'aurait pas écouté, à moins que je n'eusse parlé de quelque somme énorme, inouïe, comme par exemple dix ou quinze napoléons d'or. Mieux vaut songer à autre chose, Excellence.

— Je ne veux pas songer à autre chose, dit l'Américain. Quand j'ai commencé de songer à une chose, il ne me convient pas de songer à une autre, entendez-vous? Je donnerai les dix napoléons d'or.

— Quoi! comment? votre Excellence...

La bouche ouverte, les yeux hors de la tête, maître Joseph avait besoin, pour en croire ses oreilles, d'entendre une seconde fois cette promesse, qui lui donnait des éblouissements. — Corps de Bacchus! s'écria-t-il quand le marin eut répété sa proposition, votre seigneurie se connaît en magnificence; elle m'en dira tant que je briserai tous les obstacles comme du verre. Et pour ma peine, que daignera-t-elle me donner? Son grand cœur n'oubliera pas dans sa libéralité les dangers de ma profession.

— Cinq autres napoléons pour vous, Joseph.

— Qu'elle m'avance un petit à-compte.

— Vous avez reçu une piastre, c'est assez ; pas un baïoc, pas un centime de plus ; allez !

Lorsque Joseph passa devant moi, je lui fis signe d'approcher. — C'est vous, lui dis-je, que le signor Tampicelli devrait enrôler dans sa troupe ; vous avez joué votre personnage admirablement. Cette mine effarée, cette bouche de travers, ces yeux roulant dans leurs orbites, tout cela était d'un naturel parfait. Et ce dialogue avec la jeune fille, j'espère, pour votre gloire, que c'est une invention.

— Il n'y a d'exact, répondit Joseph, que les débuts prochains de la petite. Les meilleurs mensonges sont ceux qui se mêlent avec un peu de vérité ; mais je suis pris dans un piège. Cinq napoléons d'or, sans compter ce que je pourrais recevoir de l'autre main ! Ne pas même tenter de les gagner, quelle lâcheté ! Joseph, tu le tenteras !

— Gare aux coups de bâton, Joseph ! gare à la prison !

— Cinq napoléons d'or, Excellence ! J'en ferai une fièvre quarte, si je ne réussis pas.

Vainement je voulus détourner ce coquin de son projet, vainement je lui représentai que le pilori pouvait se trouver au bout de l'aventure : il ne m'écoutait plus et revenait à ses cinq napoléons d'or comme Harpagon à son argument de *sans dot*. Sa cervelle en ébullition enfanta quelque machination

diabolique. Un sourire cupide remua toutes les rides de son visage. Tout à coup il se frotta les mains en s'écriant : — *Tengo una combinazione!*

Et le *combineur* partit avec tant de vélocité, que les pans de sa redingote jaune s'ouvrirent comme les ailes d'un scarabée.

III.

Le grand jour de la foire de Sinigaglia est le 22 juillet. Dès la veille au soir, il y eut un redoublement de vacarme. On dansa des tarentelles sous ma fenêtre jusqu'à minuit, et les passants s'invitaient eux-mêmes à ce bal improvisé. L'orchestre, composé de *pifferari* venus de Rome, tirait de ses instruments des sons à déchirer le tympan. Après le départ des fibres, les guitares sonnèrent l'accompagnement d'une improvisation où Brennus, les Gaulois, Jules César et sainte Madeleine se rencontraient dans une longue suite de rimes en octaves. La danse avait cédé le pas à la poésie. Vers trois heures, cette épopée se trouvant finie, j'espérais clore l'œil, quand un vieillard et une petite fille vinrent chanter, sur un mode sépulcral, un duo religieux dans lequel le bon Dieu assurait sur l'honneur qu'il était tout-puissant et éternel. Bientôt l'*angelus* annonça le lever du soleil, et, les pétards s'unissant aux cloches, il fallut saluer avec tout le

monde le jour consacré à sainte Madeleine, patronne de la ville. Un mouvement extraordinaire régnait déjà dans les rues. Quelques personnes, dont la brise du matin éveillait l'appétit, mangeaient en plein air et se faisaient des niches d'écoliers, comme en carnaval. Par une petite lucarne, un bon bourgeois d'une figure grave descendit un panier attaché au bout d'une ficelle, et se mit à débattre avec plusieurs fruitières à la fois le prix d'une livre de cerises. Après bien des cris et des signes télégraphiques, lorsque enfin on tomba d'accord et que la livre de cerises fut pesée, le bourgeois fit remonter son panier vide et referma la lucarne, enchanté de sa mystification. C'était une façon de payer son tribut à la joie générale.

L'affiche illustrée du théâtre de Tampicelli annonçait les débuts d'une jeune première de grande espérance, sous le nom de la Marietta, dans la pièce du *Re orso*, comédie féerique du célèbre poète Carlo Gozzi. Je compris que ce devait être *le Roi cerf* de Gozzi, dont on avait fait un ours, probablement parce que la troupe ne savait comment représenter un cerf et qu'elle avait une peau d'ours dans son magasin. A l'ouverture du bureau, j'aperçus maître Joseph distribuant des billets à quatre ou cinq vauxiens de son espèce au milieu de la place publique. Dans l'intérieur de la salle, je reconnus encore sa redingote jaune sur le dernier gradin des secondes

places, d'où il faisait des signes de connivencé à d'autres spectateurs de mine patibulaire.

Le Roi cerf est une des meilleures pièces féeriques de Carlo Gozzi. Dérame, roi de Serendippe, le plus aimable et le plus beau prince de l'Orient, cherche une femme sans pouvoir la trouver, car il veut être sûr, avant de se marier, que sa fiancée l'aime véritablement. A cet effet, un magicien de ses amis lui a donné une pagode en bois doré, qui sourit et fait des grimaces lorsqu'une belle, alléchée par la couronne de Serendippe, feint un amour qu'elle ne ressent point. Grâce à ce présent funeste, Dérame, tout charmant qu'il est, court le risque de vivre et de mourir dans le célibat. Quatre cents jeunes filles, qui toutes prétendaient adorer leur monarque, ont déjà subi l'épreuve, et toujours la pagode, placée dans le cabinet du prince, a dénoncé par son rire sardonique l'ambition cachée au fond du cœur et le mensonge des tendres paroles. Une seule personne aime réellement le roi, et précisément parce qu'elle l'aime, elle redoute cet examen que tant d'autres ont recherché. C'est la Vénitienne Angela, fille chérie de Pantalon, ministre des finances. Son tour étant venu de subir l'épreuve, il faut qu'on la traîne de force dans le cabinet du roi. Au lieu des protestations d'amour auxquelles il est accoutumé, Dérame s'étonne de voir cette belle enfant trembler de tout son corps et pleurer à chaudes larmes. La pudeur offensée d'Angela éclate en doux reproches :

« O mon prince, dit la jeune Vénitienne, quel besoin aviez-vous de m'infliger cette humiliation ? S'il fallait donner ma vie pour vous, j'en ferais le sacrifice : mais ne pouviez-vous me laisser l'estime de ce monde injuste et cruel qui va m'accabler quand vous aurez publié votre dédain pour moi. Faites au moins que cette épreuve soit la dernière, et que d'autres filles innocentes, d'autres cœurs honnêtes ne soient plus exposés à pareil affront. Permettez ensuite que je retourne dans mon pays pour y cacher ma honte et mon chagrin : c'est la seule grâce que je vous demande. » Dérame regarde la pagode, et, voyant qu'elle ne rit pas, il prend les mains de la jeune fille et lui pose la couronne sur la tête en s'écriant :

— Oui, cette épreuve sera la dernière, car il y a désormais une reine à Serendippe !

A peine le mariage est-il célébré, que Dérame se sent possédé d'une fantaisie bien plus singulière et plus funeste que la première. « Est-ce pour ses vertus, pour ses qualités que sa femme l'aime, ou seulement pour sa figure ? Si son âme habitait un corps moins jeune et moins beau, Angela l'aurait-elle préféré ? » Le magicien Durandarto lui-même ne sait que répondre à cette question saugrenue ; mais, pour contenter cet esprit si ingénieux à se tourmenter, il donne au prince une formule cabalistique au moyen de laquelle son âme pourra s'introduire dans tous les cadavres qu'il lui plaira de

ressusciter. Là-dessus, Dérame part pour la chasse, déterminé à revenir au palais sous la figure de quelque homme du peuple.

Cependant Tartaglia, bègue et stupide, quoique premier ministre, a deux raisons également bonnes de haïr son maître : il aurait voulu faire épouser à Dérame sa fille, que la pagode a rejetée ; en outre le vieux drôle se permet d'être amoureux de la reine. La vengeance et la jalousie le poussant, Tartaglia guette l'occasion d'assassiner son maître. Les bois et la chasse lui paraissent favorables à son coupable projet. Il suit le prince pas à pas. Dérame et le ministre arrivent seuls dans un site pittoresque où un cerf atteint d'un coup de feu vient tomber mort. Pour essayer la puissance de sa formule cabalistique, le roi conçoit l'idée de passer, pour un instant, dans le corps de cet animal. Tartaglia, qu'il a l'imprudence de consulter, l'engage fort à faire cette expérience. Le roi prononce les paroles magiques à l'oreille du cerf, qui se ranime peu à peu, et le corps de Dérame tombe sur la terre privé de mouvement. Aussitôt le traître Tartaglia, qui a retenu la formule, s'empare de la dépouille royale ; il passe dans le corps de son maître, si décidé à n'en plus sortir qu'il fait célébrer ses propres funérailles, et, pour se débarrasser à jamais de Dérame, il ordonne un massacre général de tous les cerfs dans les forêts du royaume.

Quelle est la surprise de la belle Angela en voyant

son cher époux revenir de cette fatale partie de chasse bête et stupide ! Tartaglia, sous la figure du prince, a conservé non-seulement son odieux caractère, mais encore son vice de prononciation. La reine, qui ne reconnaît plus ni l'esprit ni les nobles sentiments de son époux, se querelle avec lui et le chasse de son appartement. Pendant ce temps-là, Dérame échappe au carnage des cerfs en se glissant dans le corps d'un pauvre bûcheron qu'il a trouvé mort de froid dans la forêt, ce qui prouve qu'il y a des malheureux jusque dans le royaume fortuné de Serendippe. Sous la peau de ce bûcheron, Dérame vient demander l'aumône à la porte du palais, et la reine, guidée par un secret pressentiment, se prend de passion pour ce mendiant, au grand scandale de Tartaglia, qui commence à murmurer des caprices de sa femme.

Sur ces entrefaites, une petite chienne, que la reine aimait beaucoup, vient à mourir en mal d'enfant. La belle Angela s'amuse à exagérer son chagrin ; elle pleure, elle trépigne, elle fait enrager ses femmes et traite son époux comme un valet. Tartaglia en perd la tête. Pour apaiser un moment cette douleur frénétique, il imagine de ressusciter l'animal si regretté, en lui prêtant son âme. Sous la forme de la chienne favorite, il espère aussi obtenir de cette Vénitienne fantasque les caresses qu'elle lui refuse ; mais à peine Tartaglia est-il sorti de son enveloppe royale, que Dérame aux aguets rentre en

possession de son corps. Il étrangle la chienne, et raconte à Angela tous les événements mystérieux qu'elle n'avait pu comprendre, et dont l'enchanteur Durandarto vient confirmer l'explication. Dérame, corrigé de son inquiétude d'esprit, laisse Angela l'aimer à sa guise, et, pour remercier le magicien, il met à la disposition de ce savant personnage sa fortune et son royaume de Serendippe, à quoi répond Durandarto : — « Gouverner n'est pas mon métier. C'est assez de changer les hommes en bêtes et les bêtes en hommes pour divertir l'honorable assistance. Avec la pièce finit mon pouvoir surnaturel ; et vous, messieurs et mesdames, si nos métamorphoses ont eu l'art de vous plaire, accordez par un signe de vos mains à l'enchanteur et au poète la récompense de leurs sortilèges. »

Sauf quelques variantes et le changement du cerf en ours commandé par les difficultés de la mise en scène et l'état du vestiaire, la troupe de Tampicelli représenta exactement ce conte de nourrice écrit en vers blancs. Lorsque Angela, guidée par Pantalon, fit son entrée avec son costume neuf à l'ancienne mode de Venise, sa beauté, sa jeunesse et sa fraîcheur éblouissante produisirent une sensation profonde. Un frémissement de plaisir, plus flatteur que les applaudissements, parcourut tous les rangs de l'auditoire. Le trouble et l'émotion inséparables d'un début tournèrent au profit de l'actrice, quand la jeune première fut amenée tremblante devant le

roi Dérame; mais, au premier vers qu'elle récita, j'entendis cette espèce de chant monotone et cadencé dont on ne sort plus une fois qu'on s'y est engagé. Cette fille, si simple hors de la scène, en prenant le diapason du théâtre, n'avait plus ombre de naturel. Toutes les inflexions se ressemblaient; le hasard ou la coupe du vers décidait du sens des phrases, dont l'oreille déroutée perdait souvent le fil. Cependant le public, peu difficile, écoutait patiemment, et il n'aurait peut-être pas remarqué l'ennui et le ridicule de ce récitatif, si des gens malveillants ne l'eussent averti. Un bâillement affecté, parti du fond de la salle, excita des rires étouffés. Bientôt une voix de fausset imita les intonations de la jeune première; des amis imprudents voulurent applaudir : ce fut le signal des sifflets. Maître Joseph, debout sur sa banquette et armé d'une clef, dirigeait la cabale. Maria joua son rôle jusqu'au bout avec un véritable courage, et, dans la scène où Angela devient capricieuse et fantasque, je crus remarquer à travers la tempête quelques intentions heureuses, quelques éclairs d'intelligence et de comique; mais il n'était plus temps, le public n'écoutait plus et cherchait dans le bruit et les huées un dédommagement au spectacle manqué.

Lorsque la salle fut évacuée, je montai sur le théâtre. J'y trouvai la Marietta dans le plus affreux désespoir; elle cachait son visage dans ses mains, et de grosses larmes coulaient entre ses doigts. Le

directeur, assis près d'elle sur un banc de bois, tâchait de la consoler. — Ne pleure point, ma belle, disait-il. Une cabale était organisée d'avance contre tes débuts par quelque envieux des succès de notre compagnie. Il est fâcheux que tu aies vu, dès le premier jour, le revers de la médaille ; mais tu connaîtras aussi le bon côté. Il n'y a pas un de nous à qui pareille disgrâce ne soit arrivée. Voici notre ami le seigneur français qui te dira comme moi que tu n'as point du tout mal joué ton rôle.

Le *capo comico* me faisait signe de venir à son aide ; je gardai le silence. Un dernier brouhaha mêlé de sifflets parvint encore aux oreilles de Maria. — Les entendez-vous ? dit-elle en frappant du pied ; ils me sifflent jusque dans la rue. Hélas ! mon bon Tampicelli, c'est vous qui m'avez attiré cet affront, en me poussant sur ce maudit théâtre où je n'osais pas monter. Cette épreuve cruelle sera la dernière ; je n'aurai pas le courage de m'exposer une seconde fois aux insultes de vos ennemis.

— Maria, dis-je, pourquoi ne parliez-vous pas ainsi tout à l'heure, quand vous teniez à peu près le même langage au roi Dérame ? Votre accent est simple et touchant à cette heure ; d'où vient que sur la scène vous n'aviez plus ces inflexions justes et naturelles ?

— Vous trouvez donc que j'ai mal joué ? s'écria la jeune fille avec vivacité. Vous trouvez donc que j'ai mérité les sifflets et les huées ?

— Je ne dis pas cela ; mais je doute que vous puissiez devenir une bonne comédienne.

— Oh ! alors, reprit-elle, tout est dit. Je renonce au métier ; je retourne à ma boîte de parfumerie et à mon commerce ; je repars pour Venise, Vérone et Milan. Je me suis trompée, voilà tout. Cette leçon me servira ; je vous remercie de votre sincérité. A présent que mon parti est pris, je me sens plus calme, et je vais dormir.

— C'est cela, dit le *capo comico*, va dormir, ma fille. Nous en reparlerons demain.

Et lorsque la Marietta se fut retirée, Tampicelli ajouta : — Elle resterait au théâtre, si on l'eût applaudie ; elle restera parce qu'on l'a sifflée, pour prendre une revanche, et nous ferons en sorte qu'elle triomphe de la cabale. Le théâtre est comme le cabaret : qui a joué jouera.

Le lendemain de grand matin, dans une méchante auberge où la jeune première occupait, au fond d'un corridor sombre, une chambrette dont elle avait corrigé l'aspect misérable à force d'ordre et de propreté, quelqu'un frappa doucement à la porte disloquée. Pensant que ce devait être la servante, Maria ouvrit le verrou. Une tête chauve et ridée parut, et l'homme à la redingote jaune entra en souriant d'un air cauteleux.

— Que me voulez-vous ? demanda la jeune fille un peu effrayée.

— Ne craignez rien, ma chère enfant, répondit

Joseph en s'asseyant dans un coin. Je l'aime la petite marchande; je m'intéresse à la gentille comédienne; je lui veux du bien, beaucoup de bien; voilà ce qui m'amène.

— A qui en avez-vous? reprit la Marietta; est-ce à la marchande ou à la comédienne?

— Le titre n'y fait rien, ma mignonne; marchande ou comédienne, votre gracieuse petite personne est toujours la même. *Donc* vous n'avez point réussi au théâtre Tampicelli : c'est un malheur dont la beauté, la jeunesse et d'autres succès effaceront le souvenir; mais je me suis dit ce matin : La pauvrete doit avoir du chagrin; elle pleure de ses beaux yeux, allons la consoler.

— Il n'est pas en votre pouvoir de me consoler.

— Peut-être. Qui le sait? La consolation! elle ne voyage pas, comme un prince, avec un courrier devant son carrosse; elle ne se fait pas annoncer au son du cor; elle souffle, comme le vent, du côté où on ne l'attendait point, et, zeste! elle entre à l'improviste.

— Eh bien! dépêchez-vous donc de me consoler, au lieu de faire tant de bavardages.

— Sang de la madone! il n'y a pas une de mes paroles qui ne pèse un grain d'or, et vous appelez cela des bavardages! Écoutez-moi bien, ma toute belle : la *fièra* va finir dans huit jours. Les étrangers réunis à Sinigaglia vont s'éparpiller comme des oiseaux. Aujourd'hui on les voit; ils mettent la

main à la poche; ils en tirent de bons écus, qu'ils distribuent pour leur plaisir, et puis demain on ne les connaît plus; on ne sait où ils sont. L'occasion s'est envolée, et les écus avec elle. Parmi ces étrangers, il se trouve de jeunes cavaliers riches, discrets et généreux. Quatre napoléons d'or qu'on te prêterait à condition de ne jamais les rendre, serait-ce donc une si mauvaise affaire?

Le *combineur* fit une pose en attendant l'effet de cette insinuation; mais, comme la jeune fille se taisait, il ajouta: — Quand je dis quatre napoléons, c'est le moins qu'on puisse espérer. Avec ma longue pratique, je saurais extirper, si tu me secondais, le double de cette somme... Quoi! tu restes muette! eh bien! tranchons le mot: le seigneur cavalier irait jusqu'à dix pièces d'or. Compte sur tes doigts, si tu peux, combien il faudrait vendre de cent d'épingles pour réaliser un tel capital!

— Toute ma pacotille, dit l'ingénue, ne vaut pas cinquante livres de France. Avec le capital dont vous parlez, je pourrais acheter la charge de première *Kellnerinn* dans une auberge ou dans une *bierrerie* à Trente ou à Bolzano; mais quelle apparence qu'un étranger, même riche et généreux, me prête une si forte somme sur ma bonne mine et sans condition?

— Il y a une petite condition, *ma* elle coûte si peu!

— Et laquelle?

— Peste soit de l'innocence! murmura le *combineur*. Puisque tu ne devines point, je vais donc parler clairement. Il ne s'agit que d'être pendant un jour ou deux la *sposina* du seigneur cavalier.

Les joues de la Tyrolienne prirent subitement la couleur de deux grosses pêches. — Je comprends, dit-elle, ce que vous entendez par ce mot de *petite épouse*. Voilà donc les consolations que vous m'apportez! Allez dire à celui qui vous envoie qu'avant de descendre si bas, je me plongerai dix fois ce couteau dans le cœur. Et maintenant que je sais qui vous êtes, sortez d'ici à l'instant. Votre présence n'est pas un danger pour mon honneur, mais elle pourrait nuire à ma réputation.

— Ne vous échauffez pas, répondit Joseph en ricanant. Je m'en vais, belle Angela; poursuivez le cours de vos succès de théâtre; après les sifflets, les pommes cuites et les oranges!

— Tu m'as donc sifflée, misérable? s'écria la Marietta. En effet, il me semble que je t'ai vu parmi les cabaleurs avec ta lévite jaune. Puisque je te tiens, il faut que je me venge. Tu ne sortiras pas d'ici sans emporter un souvenir de ma colère.

Avec l'agilité d'une chatte, la jeune première sauta au visage de l'homme à la redingote jaune et lui enfonça ses ongles dans le *facies*. Maître Joseph leva le poing pour se défendre; mais tout à coup la montagnarde se trouva d'un bond à l'autre bout de la chambre. Sur une table où étaient son livre de

comptes et ses papiers, la Marietta saisit un encrier de liège qu'elle lança de toutes ses forces à la tête du *combineur*. Le projectile atteignit maître Joseph sur le nez, et l'illustre redingote jaune fut tachée d'encre en vingt endroits. Devant un ennemi si redoutable, il fallut lâcher pied : le Mercure ouvrit la porte et la referma derrière lui ; mais on connut qu'il n'avait point d'ailes aux talons, car le bruit de ses galoches résonna lourdement, accompagné d'une kyrielle d'imprécations, dans les ténèbres du corridor.

Il est à remarquer, pour l'honneur des mœurs italiennes, que les *combineurs* ne font point fortune. Les gens du pays ne veulent pas de leurs services. S'ils ne trouvaient à duper quelques étrangers assez novices pour croire à leurs histoires, ils ne gagneraient pas l'eau qu'ils boivent. Maître Joseph, n'ayant pas une garde-robe aussi variée que celle du marquis de Moncade, eut recours au savon pour réparer le dégât de sa lévite ; mais il ne réussit qu'à étendre davantage l'encre en la délayant et à fondre agréablement les contours des taches. Quand il eut hoché la tête en maudissant la vertu farouche de la Marietta, il remit tranquillement sa redingote avariée pour retourner à ses affaires. Une grêle de quolibets l'assailit au café de la rue Maestra ; il ne s'en émut pas le moins du monde, et il fit bien, car, au bout d'un quart d'heure, on ne s'occupait déjà plus de lui. Cependant le seigneur américain fut

choqué de cette tenue malséante. — Joseph, dit-il avec sévérité, pourquoi êtes-vous ainsi marqué de noir des pieds à la tête?

— Excellence, répondit le *combineur*, c'est un moyen de me faire reconnaître de loin. Les plagiaires qui me volent tous mes expédients n'auraient point inventé celui-là.

— Oh! reprit l'étranger, cette idée est détestable; allez changer d'habit tout de suite.

— A quoi bon, Excellence?

— Je ne veux pas que mon messenger ressemble à une panthère, entendez-vous?

— Excellence, je n'ai pas d'autre habit. A moins que votre seigneurie ne m'avance une pièce d'or sur notre grand contrat, le véritable *Joseph* court le risque d'être à jamais moucheté.

— Voici une pièce d'or; allez changer d'habit.

— Pour vous obéir, Excellence; mais auparavant votre seigneurie daignera m'écouter, si je lui communique d'heureuses nouvelles. Je savais bien que la Marietta rabattrait de sa fierté quand nous l'aurions sifflée pour nos douze sous; elle en a rabattu.

— Je ne vous avais pas commandé de la siffler, Joseph.

— Il est vrai, Excellence, j'ai pris cela sur moi. Le résultat a dépassé mes espérances; la petite s'est adoucie, apprivoisée comme un agneau. Tout a été convenu pour le dernier jour de la *fiera*, à une

heure avant midi. C'est un peu matin, mais nous sommes comédienne, quoique sifflée; le soir appartient à l'art dramatique. *Donc*, jusqu'au moment fixé, ne vous occupez de rien, ne vous inquiétez plus, ne bougez, ne dites mot. Vous gâteriez tout, Excellence. Attendez en paix, attendez ce qui ne peut manquer d'arriver.

— J'attendrai, Joseph, et je vous commande à présent d'applaudir la Marietta.

— Comme il vous plaira, Excellence. Voulez-vous qu'elle soit rappelée vingt-quatre fois sur la scène au milieu d'une pluie de fleurs?

— Je veux bien.

— Quinze billets de douze baïocs pris d'avance au bureau suffisent pour organiser un triomphe complet. C'est l'affaire d'une piastre et demie, sans compter le prix des bouquets.

— Je donne deux piastres.

— La Frezzolini et la Ristauri sont éclipsées, dit le *combineur* en empochant l'argent. Surtout ne vous montrez point, Excellence; pas un mot, pas un signe! Nous tenons beaucoup à la discrétion.

— Je ne dirai pas un mot, allez changer d'habit.

Comme l'avait prévu le *capo comico*, la Marietta consentit à paraître une seconde fois dans la pièce du *Roi ours*. Les cabaleurs se retrouvèrent à la porte; mais le mot d'ordre était différent. Sans se concerter avec les amis de la direction, ils portèrent aux nues ce qu'ils avaient insulté la veille. Une

triple salve accueillit la jeune première à son entrée ; toutes ses tirades furent applaudies. On la redemanda entre chaque acte, et , à la fin du spectacle, elle fut rappelée vingt-quatre fois sur la scène, ni plus ni moins, selon la promesse de maître Joseph. La pluie de fleurs fut un peu maigre ; mais on se rattrapa sur les cris, les trépignements et les *fuora!* qui ne coûtaient rien. C'était un bruit à faire crouler la salle, et quand le rideau tomba pour ne plus se relever, la Marietta, palpitante et ivre de joie, se jeta dans les bras de son directeur. Le moment eût été mal choisi pour répéter mes avertissements sur les périls et les déboires de la vie d'artiste ; mes félicitations auraient été noyées avec tant d'autres, que je les crus inutiles. Ce fut la Marietta qui m'envoya demander le lendemain, par une fille d'auberge, pourquoi on ne me voyait pas. Je me rendis à l'invitation. La Sméraldine était descendue d'un étage. Dans une vaste chambre, assise auprès du directeur sur un canapé mangé des vers, devant un guéridon taché de graisse, l'idole du public achevait sa collation. Elle me tendit la main et me dit avec une gaieté charmante :

— Quel dommage que vous arriviez si tard ! Vous auriez entendu tout à l'heure le seigneur Tampicelli me dire des douceurs à mourir de rire. Vous ne savez pas ? Je suis un soleil, une perle et un jasmin ! La fortune de la compagnie et la mienne dépendent de moi. Il faut que j'aie soin de ma per-

sonne comme si j'étais devenue tout à coup une petite comtesse de Vienne sujette aux attaques de nerfs, ou une princesse de Milan bien pâle et bien blasée, mettant à l'épreuve la patience d'un sigisbé, d'un *patito* et de trois ou quatre secrétaires intimes ! Bientôt je vais vous donner des commissions, des lettres à porter, des emplettes à faire. Mais priez donc notre directeur de recommencer ses belles phrases !

Tampicelli riait du bout des lèvres, et l'ingénue ne songeait pas qu'elle s'égayait peut être sur les préludes d'une déclaration d'amour.

— J'ai quelque envie, reprit-elle, de faire la *signora* et l'enfant gâté, d'avoir des petits chiens, une chaise à porteurs, une habilleuse, un balcon sur la rue avec un sofa et des pots de fleurs, de changer trois fois de toilette par jour et de manger à la française. J'inviterai mes amis à venir prendre le chocolat.

— Ayez tous les soirs l'ovation d'hier, dit Tampicelli, et l'on vous passera vos fantaisies.

La troisième représentation du *Re orso*, sans être aussi brillante que la seconde, fut encore assez belle et assez lucrative pour satisfaire le directeur. La Marietta crut tout de bon sa fortune faite. Tampicelli lui démontra qu'une personne de son mérite ne devait plus se prodiguer en public hors du théâtre, en sorte qu'elle resta enfermée. Pendant ce temps-là, maître Joseph dormait sur l'une et l'au-

tre oreille, et laissait le seigneur américain compter les heures en attendant le dernier jour de la *fiera*. Les *combineurs* eux-mêmes ne pensent pas à tout. Notre homme jugea que sa lévite mouchetée de noir lui pourrait servir quelques années encore, et, au lieu de porter inutilement au fripier la pièce d'or destinée à l'acquisition d'un habit, il la serra précieusement dans son gilet. Ce mépris des convenances était une faute grave. Lorsque le seigneur capitaine vit son messenger reparaitre toujours semblable à une panthère, il en fut scandalisé d'abord, et puis ses soupçons s'éveillèrent. Je l'entendis murmurer entre ses dents :

— Je crois que cet homme est un coquin et un fourbe.

— N'en doutez pas, dis-je tout bas, comme en me parlant à moi-même.

Aussitôt l'Américain me regarda en face et ôta son chapeau : — Est-ce aussi votre opinion, monsieur? me demanda-t-il d'un ton presque poli.

— Oui, monsieur, répondis-je. Votre situation me rappelle une scène de Shakspeare où l'on voit Iago promettre à Roderigo de faire agréer ses hommages à la belle Desdemona...

L'étranger jura dans sa barbe en style de marin, et, frappant sur la table avec une canne de jonc, il commanda au garçon de lui amener l'homme tacheté de noir qui causait devant la porte avec des jeunes gens. Maître Joseph s'approcha en saluant comme un maître de danse.

— Où est votre habit noir ? lui dit l'Américain.

— Excellence, je l'ai trouvé si beau, que je le garde pour les dimanches.

— Allez le mettre sur-le-champ. Si vous revenez encore avec cette peau de bête, je saurai par là que vous vous êtes joué de moi, et je vous casserai ma canne sur les épaules.

Le *combineur* ne se troubla point. L'expression de l'honnêteté injustement accusée répandit sur ses traits je ne sais quoi de sévère et de noble. — Si je m'étais joué de votre seigneurie, dit-il en élevant la voix, ce ne serait pas ce jonc léger qu'il faudrait me briser sur les épaules, ce serait le marbre de cette table. Ah ! votre Excellence doute de ma parole, de ma bonne foi, de mon zèle peut-être ! Eh bien, je lui ferai savoir quel homme est le véritable Joseph. Je vais le mettre, cet habit noir que je réservais pour un jour plus solennel. Avec cette toilette neuve, que je dois à la générosité de votre seigneurie, je me rendrai immédiatement chez une personne que je n'ai pas besoin de nommer, et dans une heure, — c'est bien entendu, — dans une heure je reviens chercher votre Excellence pour la conduire où elle n'espérait aller que le dernier jour de la *fièra*. Après cela, qu'elle doute de moi s'il lui plaît ; je ne lui demanderai rien pour ma peine.

Joseph sortit d'un pas tragique, comme le fils de Thésée après avoir pris le jour à témoin de la pureté de son cœur. L'Américain demeura interdit, et moi-

même je n'aurais trop su que penser, si le dernier mot, par lequel le *combineur* déclarait renoncer à son salaire, n'eût ouvertement blessé la vraisemblance. L'heure s'écoula, le quart d'heure de grâce à la suite, et Joseph ne revint pas. Au bout de deux heures, l'Américain comprit qu'il était joué. Les promesses, les récits accompagnés de circonstances minutieuses, eurent enfin leur véritable caractère, celui de l'imposture. Maître Joseph, embrouillé dans ses propres filets, avait tranché la difficulté en partant pour Rome.

Le dernier jour de la *fiéra*, la moitié des étrangers avaient déjà fait comme le prudent *combineur*. Tampicelli, remarquant une baisse dans les recettes, plia bagage avec sa troupe. Un rassemblement se forma autour des artistes, qu'on regarda monter comme à l'assaut dans un grand voiturin traîné par trois chevaux, dont un en arbalète, tous trois maigres et osseux, mais parés de grelots, de plumes de paon et de papier doré avec un luxe qui semblait une raillerie barbare de leurs écorchures et de leurs infirmités. La Marietta, vive, joyeuse et pimpante, me tendit la main avant de monter dans ce carrosse; elle ouvrit sa boîte de marchande ambulante et prit au hasard divers objets. — Je n'ai plus que faire de cela, me dit-elle; acceptez un petit souvenir de notre rencontre. Voici un miroir, un peigne de poche et une brosse à ongles.

— C'est assez, c'est trop, Maria, lui dis-je.

Mais elle me pria d'accepter avec tant de grâce et de pétulance, que je ne résistai plus. Au moment de s'embarquer, elle me glissa encore dans la poche deux pains de savon et une douzaine de passe-lacets, et puis elle sauta sur le marchepied du coche, qui roula lourdement sur les cailloux en produisant un bruit de ferraille semblable à celui d'un caisson d'artillerie. Le seigneur américain, immobile et droit comme un peuplier, fumait son cigare et regardait les préparatifs et le départ de la compagnie comique. — Il est clair, me dit-il quand le convoi eut disparu, que l'homme tacheté de noir s'est moqué de moi. La Marietta n'a pas eu l'air de me connaître.

— Les *combineurs* n'en font pas d'autres, répondis-je. Vous serez en droit de briser votre jonc sur les épaules de celui-ci la première fois que vous le rencontrerez.

— Je n'aurai jamais cette satisfaction. Demain je pars pour Corfou sur mon brick. Bonjour, monsieur!

— Et moi, pour Venise, sur le pyroscaphe. Serviteur, monsieur!

IV

Tandis que le brick américain prenait la direction de Corfou et le bateau à vapeur celle de Venise, le voiturin cheminait lentement sur le bord de la mer par trente degrés de chaleur au thermomètre

de Réaumur. La Marietta portait dans sa jeune imagination toute une volière d'illusions dorées. Le bon accord de ses camarades, les cajoleries du directeur, les succès de la troupe, dont elle se croyait avec raison le plus bel ornement, lui promettaient une vie douce et heureuse. Cependant, à la première étape du voiturin, la cage aux illusions s'ouvrit, et un des gais oiseaux prit sa volée. Les femmes commencèrent à se quereller ; les hommes se dirent mille injures, comme des crocheteurs. Cette bonne harmonie, que le *capo comico* avait tant vantée pendant la traversée de Venise à Sinigaglia, n'existait pas même en paroles. Tampicelli voulut mettre le holà ! on ne l'écouta point. La Marietta, pensant qu'on aurait plus d'égards pour elle, essaya d'intervenir ; la fureur des mégères se tourna aussitôt contre la Tyrolienne, et on lui adjugea part entière dans les insultes et les gros mots. Quand la querelle fut apaisée, la compagnie comique causa tranquillement de son séjour à Sinigaglia. La Marietta découvrit alors que la plupart de ses associés étaient des escrocs et des sujets détestables. L'un se vantait d'avoir emporté quelques pièces du mobilier de son hôtel garni ; l'autre avait laissé des dettes chez des marchands assez fous pour lui faire crédit. Toute la troupe riait de ces équipées, et l'on voyait bien que, si ce n'eût été la crainte des tribunaux, ces artistes auraient volontiers travaillé de nuit sur les grands chemins.

En arrivant à Ancône, après deux journées pénibles, la jeune première demanda timidement au directeur s'il ne songeait pas à lui donner un peu d'argent sur les recettes de la *fiara*. Tampicelli répondit que ses comptes seraient achevés le lendemain. Sur une feuille de papier couverte de chiffres, ces fameux comptes furent enfin balancés par *doit* et *avoir*, et les calculs du *capo comico* se trouvèrent si parfaits, que la part entière de tous les chefs d'emploi se réduisait à zéro. Cette nouvelle n'étonna aucun des artistes, excepté la jeune première. Ce fut alors que la volière s'ouvrit entièrement, et que l'illusion la plus brillante s'élança dans l'espace. Tampicelli s'aperçut de l'impression fâcheuse que ce désappointement produisait dans l'esprit de sa meilleure actrice. — Ma fille, lui dit-il, ne nous laissons pas abattre pour si peu. Ancône est une grande ville ; un public trois fois plus nombreux que celui de Sinigaglia, plus riche, plus éclairé, nous attend avec impatience, car nous sommes annoncés. *Fais courage*, ma chère, et prends confiance en moi.

Dans la pièce qu'on répétait pour l'ouverture du théâtre d'Ancône, il y avait plusieurs rôles de femmes. Le jour de la représentation, Maria reconnut, dès l'exposition, que ses compagnes s'entendaient pour la gêner et la troubler. On l'insultait à voix basse tandis qu'elle récitait son rôle ; on lui faisait manquer ses sorties, et, dans un moment où

l'ancienne Sméraldine devait lui toucher le bras, elle se sentit pincer jusqu'au sang. Lorsqu'elle voulut se plaindre, après le spectacle, on lui ferma la bouche par un torrent d'invectives si grossières, qu'elle prit la fuite pour aller pleurer dans sa chambre. — Que je suis malheureuse ! dit-elle en se jetant sur son lit. Que vais-je devenir au milieu d'ennemis acharnés après moi, qui me déchirent avec leurs ongles et qui ne craignent pas de compromettre la représentation pour satisfaire la rage que leur inspirent mes succès ? Et personne au monde pour prendre ma défense !

En ce moment, la porte s'ouvrit, et le jeune premier de la troupe se présenta, paré de sa toque et de son manteau court. — Belle Marietta, dit-il, essuie tes larmes. Non, tu n'es pas abandonnée du monde entier. Je veux être ton défenseur, ton chevalier. J'assommerai à grands coups de poing toutes ces harpies ; j'écraserai sous mes pieds les envieuses de ton admirable talent.

Et le jeune premier faisait trembler le plancher sous ses bottes de couleur café au lait.

— Ah ! j'ai donc un ami ! s'écria la jeune fille. Vous qui avez si bien joué la scène de La Peyrouse et du singe reconnaissant, vous ne me laisserez pas dévorer par ces cannibales !

— Je les traiterai comme des bêtes féroces, reprit le jeune premier d'une voix terrible ; mais, divine Marietta, quand j'aurai pour jamais écarté de ton

chemin ces misérables reptiles, permets au plus tendre des amants de poser un genou en terre pour recevoir de la dame de ses pensées la récompense que la beauté doit au courage, au dévouement et à la générosité.

— Ne vous imaginez pas cela, répondit impétueusement la Marietta en sautant à bas de son lit. Si vous mettez à ce prix votre dévouement, je n'en veux point. Je m'en passerai bien. Allez porter ailleurs vos consolations hypocrites, et ne restez pas ainsi à genoux devant moi, car vous perdez votre peine et vos paroles, je vous avertis.

— Non, dit le jeune homme à la toque de velours, je ne puis quitter cette posture qui exprime si exactement l'état de mon cœur.

— Je vous la ferai bien quitter, répondit la jeune première; je vous forcerai bien de sortir d'ici, en vous jetant à la tête cette écritoire, qui m'a déjà débarrassée d'un importun et d'un faux consolateur.

La Marietta s'était armée de l'encrier fatal au *combineur* de Sinigaglia; mais lorsqu'elle se tourna, le bras en l'air, du côté de l'amoureux La Peyrouse, il avait disparu. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit encore, et le vieux Truffaldin se glissa dans la chambre en faisant son sourire vaniteux et narquois.

— Qu'ai-je appris, dit-il, ma pauvre enfant! On t'a maltraitée; on t'a pincée, injuriée jusque sur la scène! Je te vais donner le moyen de mettre à la

raison toutes ces créatures. Tu sais qu'elles me craignent comme le feu, que je les fais rentrer sous terre quand elles s'avisent de me chercher querelle. Les lazzi, les railleries et les vociférations, c'est ma spécialité, c'est mon emploi ; par état, il faut que j'aie la langue venimeuse. Sous la protection de l'improvisateur de la troupe, tu seras respectée, redoutée, à l'abri des attaques, comme le mouton dans la bergerie. Je suis vert encore, d'une santé de fer, et tu n'ignores pas que je suis obligé de me *grimer* pour représenter les pères ridicules. Je t'aimerai, je te protégerai beaucoup mieux qu'un jeune homme...

En parlant ainsi, le Truffaldin baisait les mains de la jeune première, mais un regard foudroyant l'interrompt. — Félicitez-vous, lui dit Maria, de n'être en effet qu'un vieillard et de ne pas m'inspirer de crainte avec vos baisers de comédie, car si je vous croyais dangereux, vous laisseriez ici vos deux yeux ou la peau de votre vilain masque. Je vous pardonne en faveur de votre âge et de votre esprit. Allez, et ne me faites plus souvenir d'un moment de sottise que je vous promets d'oublier.

Tampicelli vint aussi exhiber sa protection.

— Ma mignonne, dit-il avec bonté, je ne souffrirai pas que des femmes jalouses te dégoûtent de notre compagnie. Ces discordes sont l'élément de dissolution des troupes comiques. On te doit une réparation, tu l'auras.

— Hélas ! répondit la jeune fille, préservez-moi

plutôt des poursuites des hommes que de la méchanceté des femmes !

Le directeur fit le tour de la chambre à grands pas.

— Écoute, dit-il ensuite. Ma vieille expérience me suggère un moyen excellent de mettre fin à tes ennuis. C'est une mesure de bonne administration et l'inspiration d'un cœur qui t'aime. La favorite, la compagne, l'associée du *capo comico* ne sera plus en butte ni aux malices des femmes ni aux déclarations d'amour des acteurs.

— Quoi ! mon bon Tampicelli, vous me faites sérieusement une proposition de mariage ! s'écria la jeune fille.

— Je te l'aurais faite depuis longtemps, si je n'avais laissé à Bologne une femme malheureusement trop légitime et trois enfants en bas âge.

La Marietta ne répondit rien, mais elle tira de l'armoire son petit trousseau de linge et le rangea dans sa boîte, dont elle passa la bretelle autour de son cou. Elle allait partir, quand le directeur épouvanté la pria humblement, à mains jointes, de ne point abandonner sa pauvre troupe comique, de ne point le ruiner de fond en comble. Comme il la vit indécise, il redoubla d'éloquence ; le son de sa voix s'altéra ; des larmes roulèrent dans ses yeux, et la naïve jeune première sentit sa colère s'évanouir. Elle consentit à rester encore. Trois jours après cette soirée si remplie d'émotions, l'affiche illustrée an-

nonçait la représentation des *Tre Gelosi*, au bénéfice de la signora Marietta.

Il y avait dans la troupe un garçon nommé Francesco, de mœurs plus douces que les autres, plus poli et un peu moins voleur, qui remplissait les fonctions de régisseur et doublait parfois les rôles de Léandre. C'était le seul homme de qui Maria n'eût point à se plaindre. Dans le trajet de Sinigaglia à Ancône, Francesco avait laissé tomber du sac aux accessoires un méchant pistolet de bois qui ne valait pas vingt baïocs. Tampicelli l'accusa d'avoir vendu cette arme de luxe, et le soupçon d'une si grave infidélité engendra des discussions, des reproches pleins d'aigreur. Une heure avant la représentation des *Tre Gelosi*, le régisseur vint rappeler au *capo comico* qu'il y avait un souper à la dernière scène, et qu'un plat de macaroni devait être servi : cet accessoire ne se trouvait point dans son sac. Le directeur ne daigna pas répondre. On commença le spectacle ; la salle était bien garnie, et le premier acte eut du succès. Francesco, voyant que le dénouement serait manqué si le souper ne paraissait pas, sortit un moment du théâtre et se promena dans la rue en proie au sombre chagrin de l'artiste privé des objets nécessaires à l'exercice de sa profession. Par une fenêtre du rez-de-chaussée, il aperçut chez un voisin les apprêts d'un souper. La servante déposait sur la table un plat de macaroni. Le régisseur s'élança dans la chambre, saisit

l'accessoire important que le hasard lui offrait, et l'apporte en triomphe sur la scène. Ce trait de courage et de génie fut mal récompensé. Le lendemain, le bourgeois volé porta plainte. Au lieu de remercier et de soutenir le régisseur, Tampicelli l'abandonna sans pitié au tribunal de simple police, qui l'envoya en prison pendant vingt-quatre heures. Lorsqu'il en sortit, le cœur ulcéré, Francesco rencontra la jeune première triste et pensive ; elle venait de recevoir le produit de son bénéfice, qui se montait, selon les comptes du directeur, tous frais déduits, à vingt-cinq *paoli* (douze francs cinquante centimes). — Ma pauvre Marietta, dit-il, vous êtes indignement trompée. La recette s'élevait à plus de cinquante écus romains. Je quitte ce directeur ingrat et rapace, et je retourne dans mon pays. Partez avec moi ; je vous accompagnerai jusqu'à Vérone, et de là vous irez facilement à Bolzano.

— C'est peut-être ce que j'aurais de mieux à faire, dit la jeune fille en regardant d'un air piteux ses vingt-cinq *paoli*. La misère nous envahit ; nous ne déjeunons pas tous les jours et nous ne dinons pas sept fois par semaine. Je suis lasse de ce régime. Vous êtes un honnête garçon, Francesco, emmenez-moi.

Sans avertir personne et sans faire d'inutiles adieux, Francesco et la Marietta prirent ensemble le chemin de la Lombardie, tous deux légers de bagage et d'argent, mais gais, bien portants et

enchantés de leur escapade : ils avaient déjà parcouru six lieues à pied, quand le seigneur Tampicelli découvrit qu'il n'avait plus ni jeune première ni régisseur.

V.

A la fin d'octobre, trois mois après la foire de Sinigaglia, la *Gazette de Venise* publia des détails curieux sur les débordements périodiques de l'Adige. Un peintre français me proposa de faire une excursion dans le Tyrol italien. Du haut du campanile de Saint-Marc, nous regardâmes les montagnes de Bellune, coiffées d'un immense turban de nuages noirs. Le ciel pur de Venise avait pris un peu de pâleur, et, afin que la reine des lagunes pût jouir dans son bain des douceurs de l'automne, la nature se déchainait sur la terre ferme. J'acceptai la proposition du peintre français. Nous prîmes le chemin de fer de Padoue, et le *velocifero* nous mena en douze heures à Trente. De là nous entrâmes dans les montagnes, en évitant le cours de l'Adige, qui avait rompu la route postale. Notre excursion dura plus longtemps que nous ne l'avions prévu. Nous visitâmes le Brenner, Inspruck, la montagne de l'*Aigle*, des glaciers, des châteaux construits sur des pointes de rochers. Au bout de quinze jours, nous étions revenus à Brixen, et,

comme l'Adige était rentré dans son lit, mon compagnon de voyage alla retenir deux places au bureau de l'omnibus de Bolzano, tandis que j'entrais dans une *bierrerie*. C'était le matin. Il n'y avait personne dans la grande salle. Un garçon, dont la figure ne m'était pas inconnue, nettoyait les vitres des fenêtres. Pour ne pas le distraire de son occupation, la *Kellnerinn*, parée de son tablier blanc et du portefeuille à serrure, insignes de son emploi de confiance, daigna me servir elle-même. En déposant un pot de bière devant moi, elle poussa un cri de surprise. Je reconnus la Marietta, un peu maigrie, mais toujours fraîche et jolie.

— Eh ! je vous croyais en Italie, lui dis-je, courant les *fiere* avec Tampicelli et mariée tous les soirs au roi Dérame.

— Chut ! me répondit-elle. Parlez plus bas. On ignore ici que j'ai régné à Serendippe. Gardez-m'en le secret. L'omnibus ne part que dans une heure ; j'aurai le temps de vous raconter mon histoire. Ah ! Jésus ! quelles aventures, quelles tribulations ! Vous aviez bien raison de jeter de l'eau sur le feu de mon enthousiasme pour le théâtre. La faim, la fatigue, la chaleur, le dénûment, les mauvais traitements !... Que sais-je ? J'étais un souffre-douleur pour les femmes, un pauvre gibier toujours pourchassé par les hommes. Mais, à propos, Tampicelli était un menteur, un traître, un pervers...

— Calmez-vous, Maria, dis-je en riant, et parlez

moins vite. Si vous courez ainsi la poste, votre histoire sera difficile à comprendre.

La *Kellnerinn* prit une chaise, posa ses coudes sur la table, et, après avoir mis un peu d'ordre dans ses idées, elle me fit le récit qu'on vient de lire au chapitre précédent.

— Et qu'est devenu, dis-je à Maria, cet honnête Francesco, qui vous a sauvée des griffes du Tampicelli ?

— Le voici là-bas, reprit-elle. En voyageant, nous avons pris de l'amitié l'un pour l'autre. Arrivés à Vérone, il nous en coûtait de nous séparer. Je l'ai engagé à venir dans le Tyrol, et quand le patron de cette *bierrerie* m'a offert la place de *Kellnerinn*, je lui ai proposé un garçon sage et rangé dont il a accepté les services. Francesco est un bon sujet. Je l'aime un peu, et, quand je l'aimerai tout à fait, nous serons bien près de nous marier, puisqu'on doit publier les bans la semaine prochaine. Vous voyez donc que je suis une heureuse fille, et qu'il n'y a personne sur la terre dont je puisse envier le sort.

— Cette conclusion me paraît d'une justesse incontestable.

La voiture attelée interrompit notre conversation. Je m'embarquai pour Bolzano, Trente et Venise. Depuis lors, six ans se sont écoulés. Je ne sais ce que sont devenus ni la gentille Tyrolienne, ni le signor Tampicelli, ni le capitaine américain. Quant

au *vero Giuseppe*, un de mes amis, qui revenait d'Italie le mois passé, l'a rencontré à Sienne dans le courant de l'été, toujours murmurant contre les plagiaires et récitant aux étrangers les mêmes mensonges, toujours vêtu de sa lévite jaune mouchetée de noir, toujours s'intitulant le seul véritable Joseph, mais n'avouant pas que sa ressemblance avec une panthère est le stigmaté infligé en sa personne aux *combineurs* par la vertu d'une petite comédienne ambulante.

II

LA PAGOTA

Il n'est point de touriste en Italie qui n'ait regardé avec plaisir les porteuses d'eau de Venise courant au pas gymnastique, d'un air preste et affairé, sur les dalles de la place Saint-Marc. Quoiqu'elles parlent un dialecte peu différent du vénitien, on voit bien, à leur costume pittoresque, à leur petite taille, à leurs traits délicats, qu'elles ne sont point de la race antique des Venètes. On les appelle *Bigolante* ou *Pagote*. Le premier de ces deux noms tient à leur métier, le second au pays d'où elles viennent. Pago est une île froide et stérile de l'Adriatique, située le long des côtes escarpées de la Croatie. Dans toutes les grandes villes, certaines industries sont exercées par des étrangers à qui la force de l'usage donne une sorte de privilège. C'est ainsi qu'à Paris la Normandie envoie des nourrices, la Bourgogne des bonnes d'enfants, et l'Auvergne des charbonniers. A Venise, la profession de porteuse d'eau appartient presque exclusivement aux

filles de Pago. Du fond de l'archipel dalmatique, elles viennent gagner leur dot, et se dépêchent de servir le bourgeois vénitien pour retourner se marier dans leur pays, où leurs fiancés les attendent. Assurément, il faut qu'elles portent bien des mètres cubes d'eau pour amasser de quoi faire un trousseau, car on ne leur paye qu'un sou par voie, et encore le sou vénitien ne vaut que trois centimes ; mais leurs seaux de cuivre sont petits, on peut aller bien des fois à la citerne dans une matinée, et puis les garçons de Pago n'exigent point qu'une fille soit aussi riche qu'une héroïne du Gymnase.

Pendant l'été de 1845, qui fut pluvieux et froid en France, il faisait à Venise une chaleur intolérable. Des vapeurs lourdes et suffocantes donnaient au ciel cette couleur terne qui semble annoncer quelque phénomène précurseur de l'Apocalypse. L'eau des lagunes, étant peu profonde et renouvelée lentement par les marées faibles de l'Adriatique, atteignait un degré de chaleur si élevé, que les bains ne servaient plus à rien. La nuit seule ramenait l'air respirable ; aussi la ville entière était-elle debout jusqu'à trois heures du matin. Un jour, ma *parona de casa*, comme disent les Vénitiens, touchée de mon accablement, vint me proposer un bain à domicile composé d'eau de mer rafraîchie par de l'eau de citerne. On apporta dans ma chambre une baignoire de bois qui fut emplie aux trois quarts avec l'eau du canal qui passait

sous mes fenêtres ; plusieurs voies d'eau de puits donnèrent ensuite à ce bain autant de fraîcheur que j'en pouvais souhaiter. La Pagota chargée de cette opération était une jeune fille dont la physionomie, à moins d'être bien trompeuse, annonçait un cœur innocent et bon. Je ne sais quoi d'honnête et de mélancolique prêtait à son visage un charme inexprimable. La coquetterie n'avait point de part à la propreté de sa toilette. Deux grosses nattes de cheveux blonds couvraient à moitié ses oreilles, où pendaient de larges boucles d'or semblables à des cachets de montre. Elle portait un chapeau de feutre haut de forme et sans bords, d'une coupe originale, orné d'un rameau d'arbre vert. Ce n'était point par misère qu'elle marchait sans souliers, mais par état, pour se préserver des chutes, car l'eau des lagunes dépose sur les marches des rives et des petits ponts de Venise un enduit verdâtre sur lequel on glisse plus aisément avec des chaussures que pieds nus, et dont un proverbe populaire conseille aux passants de se défier.

Tandis que la Pagota voltigeait de la baignoire au puits, je m'aperçus que de temps à autre elle essuyait du revers de sa main des larmes qui coulaient le long de ses joues. Je saisis le moment où elle vidait sa *secchia* pour lui demander la cause de son chagrin. Elle fixa sur moi ses grands yeux bleus, comme pour démêler si cette question était dictée par l'intérêt ou seulement par la curiosité, après quoi elle

me répondit : — Pensez de mon chagrin ce que vous voudrez, hormis une seule chose, c'est que je l'aie mérité par une mauvaise conduite.

Cette réponse fière augmenta mon intérêt. Je voulus insister pour obtenir une confiance, mais la Pagota venait de verser dans la baignoire son dernier seau d'eau. Elle s'enfuit en me criant de loin : *Bagno pronto!* Heureusement la *parona*, qui ne se piquait ni de discrétion ni de laconisme, avait appris à bâtons rompus tout ce que je désirais savoir. Au premier mot que je lui en dis, elle ouvrit l'écluse aux *petegolezze*, c'est-à-dire aux commérages décousus et prolixes. Ainsi que je l'avais prévu, l'amour était la véritable cause des pleurs de la Pagota; ce grand chagrin ne faisait que commencer alors, et comme je demeurai encore une année à Venise, j'eus le loisir d'en observer la suite et la fin.

Digia était la seconde fille d'un pauvre cabaretier de Pago, chargé d'une famille nombreuse. Depuis trois mois, elle exerçait à Venise le métier de porteuse d'eau. Sa sœur aînée lui avait laissé, en retournant au pays natal, une clientèle considérable dans le *sestiere* de Saint-Marc. Déjà elle avait envoyé des secours à son père, et, dans un coin de la chambrette qu'elle habitait au fond du *Canareggio*, elle cachait un petit trésor, fruit de ses économies, tout composé de pièces de cuivre et qui aurait tenu dans le creux de sa main, si elle l'eût converti en argent. Digia sortait de chez elle au point du jour.

Les servantes les moins paresseuses étaient encore à leur petit lever, lorsqu'elle venait frapper à leur porte, sa voie d'eau sur l'épaule. Il y avait loin de chez elle à Saint-Marc; chaque matin, Digia passait une vingtaine de ponts, et entre autres celui qui touche au vestibule du palais Faliero, dont la façade murée rappelle encore éloquemment la rigueur des lois de Venise au moyen âge. Au-dessous de ce pont, dans un *rio* qui décrit des courbes capricieuses, deux barcarols nettoyaient et préparaient leur gondole avant l'heure du travail. Le plus âgé avait à peine vingt ans; l'autre n'en comptait pas quatorze. Tous deux portaient la ceinture et le bonnet noirs des *nicolotti*, grands rôdeurs de nuits, grands contrebandiers, gibier difficile à saisir, ennemis mortels des barcarols rouges, appelés *castellani*, et des douaniers en habits verts¹.

Le *nicolotto* se croit noble par la rame, comme on l'était jadis par l'épée. Trop indépendant pour se lier par un contrat de longue haleine, il ne s'abaisserait pas volontiers à servir au mois ou à l'année, à moins que le patron ne fût un ancien seigneur du livre d'or. Quant aux étrangers, il ne leur offre ses services que dans l'intention de les duper, et s'il les trouve au fait du tarif, il les plante là pour cou-

¹ La guerre des *nicolotti* et des *castellani* date du treizième siècle. Les premiers tirent leur nom de la paroisse de San-Nicolo, les seconds de celle de Saint-Pierre du Castello.

rir après des gains aventureux. Pour voir et observer le *nicolotto*, il faut l'aller chercher dans le *Canareggio*, labyrinthe inextricable d'où il sort rarement, et dans lequel les Vénitiens eux-mêmes s'égarerent. Sans connaître l'histoire de son pays, le *nicolotto* regrette vaguement des institutions gothiques, impossibles aujourd'hui, et qu'il ne se mêle point de juger. Il lui suffit de savoir par ouï-dire qu'elles ont fait durant cinq cents ans la gloire et la fortune de Venise. Son caractère paraît léger, inconstant, comme celui de l'Athénien, son esprit, vif et frivole ; il a surtout la repartie prompte et une certaine élégance dans le langage. Un bon mot, une malice, un récit plaisant, l'amuse comme un enfant. Toute chose belle, gracieuse, bien faite, depuis un tour de cartes jusqu'à un air d'opéra, excite son enthousiasme. La vue d'une jolie fille éveille particulièrement sa verve et sa bonne humeur. Tous ses goûts sont ceux de l'homme civilisé ; mais un mal sans nom l'attriste et le mine sourdement ; ce mal, qui ressemble à la nostalgie, et dont les accès le prennent dans la solitude ou la nuit, lui inspire ces chants empreints d'une sombre tristesse qu'on entend sortir de quelque gondole glissant dans l'ombre, et auxquels, pendant une soirée terrible, le cœur mortellement blessé de la malheureuse Desdemona répondit comme un écho plaintif. C'est le gondolier du temps présent, celui que Rossini a écouté, qui chante ainsi, et non pas celui du siècle

d'Othello. La Mignon de Goethe était née dans le pays du soleil ; transportée au fond de la froide Allemagne, elle pleurait la patrie lointaine ; les chansons du *nicolotto* pleurent, dans le sein même de Venise, la patrie expirante. Interrogez-le avec bienveillance, et il oubliera la faim pour se plaindre de l'ennui. De là son insubordination, son penchant à enfreindre les règlements de police, son goût pour les expéditions prohibées et pour la guerre d'écoliers que les carabines de la douane ornent parfois d'épisodes dramatiques.

Lorsque Digia, sortant de son nid à l'heure des oiseaux et toujours courant par habitude, tournait sous les piliers du palais Faliero, le plus âgé des deux barcarols noirs l'agaçait au passage. Tantôt il lui offrait de la mener en gondole, tantôt il lui demandait si elle allait à un rendez-vous, et si son galant était un marchand de la *Merceria* ou du Rialto. La Pagota, sachant bien que les escarmouches avec messieurs les gondoliers de Venise finissent par des propos à faire rougir les filles, doublait le pas en baissant les yeux ; mais, à la fin de la journée, lorsqu'elle rentrait à la maison, elle regardait à la dérobée le barcarol, et, comme elle le voyait souvent couché sur le ventre, la tête entre les mains et les coudes sur la pierre, dans l'attitude d'un homme au désespoir, elle se sentait prise de compassion pour ce pauvre garçon, qui sans doute n'avait point trouvé l'emploi de ses bras robustes.

Un matin, — c'était le moment des badinages, — le *nicolotto* apostropha la jeune fille d'un ton plus sérieux qu'à l'ordinaire, et la pria de s'arrêter pour lui rendre un service. Au lieu de s'enfuir, Digia mit un pied sur la rive, et, regardant en face le gondolier noir : — J'espère, pour votre honneur, lui dit-elle, que votre dessein n'est pas de vous moquer de moi. Quel service avez-vous à me demander ? Je vous le rendrai volontiers, afin que vous cessiez de faire le mauvais plaisant.

— Approchez sans crainte, gentille Pagota, reprit le *nicolotto* ; je ne badinerai plus avec vous, et je vous parlerai comme à un archevêque. Il s'agit de faire une reprise à la veste de mon frère, le petit Coletto. Ce seigneur de qualité, que vous voyez ici présent, veut louer notre gondole pour la journée entière, à la condition que nous aurons une tenue convenable, car il doit conduire les dames de sa famille à la saline de Saint-Félix. Or la veste du pauvre Coletto est décousue au beau milieu du dos. Je ne suis pas habile couturière ; puisque vous vous êtes levée plus tôt que le soleil, venez au secours du gondolier matineux. Prenez ce fil et cette aiguille, et, de vos doigts mignons, réparez le dégât. Si vous nous refusez ce service, Coletto et moi nous allons manquer une affaire importante et perdre notre journée.

Digia prit la veste à ramages du petit Coletto, qui avait été taillée dans quelque fragment de

rideau ou de housse de fauteuil, et, après avoir enfilé l'aiguille, la Pagota s'assit au bord de la rive pour coudre plus commodément.

— Quoique farouche, reprit le barcarol noir, je savais bien que cette belle Pagotine était une brave fille. Et maintenant, Excellence, si votre seigneurie l'a pour agréable, nous pouvons faire notre contrat.

Le personnage à qui s'adressait ce discours était un petit homme de cinquante ans, à tête grise, pâle de visage et grêle de corps, dont les yeux clignotants et la bouche béante annonçaient peu d'intelligence et encore moins de caractère. On l'aurait cru stupide, si par instants l'expression de l'astuce n'eût donné à ses traits une animation soudaine. Son habit noir dont les boutons montraient leurs entrailles, son chapeau râpé, mais brossé avec un soin extrême, ses gants dix fois raccommodés et ses souliers éculés trahissaient une résistance désespérée aux assauts de la plus cruelle des misères, celle de l'homme bien né, obligé de sauver les apparences, et qui doit au nom qu'il porte, à l'éducation qu'il a reçue, au monde où il vit, un extérieur décent, un visage serein et le silence le plus complet sur ses privations. Le gondolier noir ne se trompait pas en traitant ce gentilhomme délabré d'excellence et de *signor di qualità*; c'était en effet le dernier rejeton mâle d'une des plus illustres maisons de l'aristocratie vénitienne. Il comptait parmi ses ancêtres plusieurs doges, dont un anté-

rieur au célèbre coup d'État nommé le *serrar del consiglio*, qui réduisit à sept cents le nombre des familles appelées aux fonctions publiques. De temps immémorial, les aïeux de cet homme avaient occupé les plus hauts emplois et les plus difficiles dans ce gouvernement si souple et si inflexible tour à tour, qui avait tenu tête à l'Europe entière pendant la moitié du seizième siècle.

— Notre contrat ! répondit le grand personnage, il est tout fait. Tu sais bien ce que vaut ta journée.

— Seigneur, oui, reprit le barearol ; pour *deux rames*, cela vaut un *napoleone d'arzento*.

— Cinq francs ! s'écria l'homme de qualité ; tu plaisantes sans doute. Crois-tu que je me sois levé si matin pour me laisser attraper ? Mais d'abord parlons de livres vénitiennes et non pas de monnaies barbares¹.

— Combien donc votre Excellence me veut-elle donner ?

Le grand seigneur leva quatre doigts en l'air et referma subitement la main.

— C'est bien peu ! dit le gondolier. Qui ne donne guère doit au moins promettre. J'ai dans l'idée que votre Excellence deviendra sénateur, peut-être même doge, ou, qui plus est, inquisiteur d'État ; qu'elle me dise seulement : Je te reconnaitrai lorsque tu viendras te prosterner sur mon chemin, et je te placerai

¹ La livre vénitienne ne vaut que 60 centimes.

dans ma maison le jour où la république nous sera rendue.

Le patricien, voyant que ce rêveur courait au-devant des leurres et des mensonges, accueillit avec empressement la fable proposée.

— Par mes ancêtres les conquérants de Chypre ! dit-il, je te le promets. Tu seras, si le cas échoit, mon premier gondolier ou celui de ma femme.

— Le vôtre, Excellence, le vôtre, s'il vous plaît. Je connais la signora de réputation ; elle n'est pas facile à servir. J'ai votre protection, et je m'y tiens ; mais je réclame celle de la dogaresse en faveur de mon épouse légitime, car, si la république tarde à revenir, je ne l'attendrai pas pour me marier.

— Je placerai ta femme parmi les suivantes de la mienne, à la condition que tu me conduiras aujourd'hui à Saint-Félix pour trois livres.

— Un moment ! s'écria le gondolier en se tournant vers Digia. Gentille Pagota, vous avez entendu les paroles solennelles du magnifique seigneur ; il dépend de vous de partager avec moi les bienfaits d'un doge, ou tout au moins d'un sénateur. Vous êtes belle, je suis un bon diable ; nous avons tous deux un état, et nous sommes laborieux. Acceptez-moi pour mari. Son Excellence va nous donner la bénédiction du premier magistrat de la république, et le rabais d'une livre sur mon contrat sera de l'argent bien placé. Je m'appelle Marco. Voici ma main, Est-ce convenu ?

Digia n'était pas fort au courant de la politique; elle ne savait ni ce que les traités de 1815 avaient fait de Venise, ni de quel pays étaient les canons braqués sur la *Piazzetta*. L'île de Pago, qui avait toujours appartenu à la sérénissime seigneurie, demeurait dans son esprit invariablement attachée au sort de la métropole, et, puisque les Pagotes servaient à boire aux bourgeois de Venise, n'était-ce pas une preuve qu'elles les devaient considérer comme leurs patrons et leurs maîtres? On disait bien, à la vérité, que le palais ducal était désert et la ville administrée par des militaires en habits blancs qui venaient de fort loin; mais cet état de choses n'était évidemment que provisoire. La proposition du gondolier noir paraissait aussi courtoise que sage, grâce à la protection du généreux patriote. Ce qu'il y avait d'absurde et de chimérique dans les espérances de Marco fut précisément ce qui frappa l'imagination de la jeune fille.

— Marco, dit-elle, votre langage est celui d'un honnête homme; mais on ne se marie pas ainsi à première vue. Je suis empêchée d'ailleurs par des motifs graves. Avant de quitter Pago, j'ai contracté une espèce d'engagement avec un jeune Croate, fils d'un ami de mon père, et qui m'a demandée en mariage. François Knapen est un garçon violent, dont l'humeur s'accorde mal avec la mienne; je n'ai pas voulu que nous fussions régulièrement fiancés. Je lui ai seulement promis de ne point encourager

d'autre amoureux sans lui en donner avis. Au fond, je ne le crois pas fort occupé de moi. Je lui ferai donc connaître votre proposition, la rencontre providentielle de ce très-magnifique et puissant seigneur qui daigne s'intéresser à vous et à moi, et, si François Knapen, étonné de tant de circonstances extraordinaires, me rend ma liberté, si mon père n'exige pas que je retourne à Pago, je deviendrai volontiers votre femme, aussi vrai que je m'appelle Digia Dolomir. Vous le voyez, je vous parle avec confiance, et, maintenant que vous savez tout, je consens à vous donner la main de bon cœur, sous les conditions que je viens de vous dire.

— C'est cela, mes enfans, dit le patricien. Soyez bénis et unis conditionnellement, à perpétuité, comme le manche et la cognée qui sont et demeurent mariés l'un à l'autre sous cette condition expresse qu'un accident ne viendra point les séparer, et, puisque la veste de Coletto est enfin raccommodée, que la gondole m'attende dans deux heures à la rive de Saint-Moïse. C'est là que ma femme et ma fille désirent s'embarquer, afin que le beau monde, en passant à *Bocca-di-Piazza*, les voie partir en toilette de gala. Les travaux de la saline sont terminés d'hier. L'ingénieur français, associé du richissime banquier Ronzilli, nous donne le régal d'une collation splendide à San-Felice. C'est une connaissance importante que j'ai faite là pour le succès de mes vastes projets. Bonjour, Digia ! Marco,

tu me serviras encore au même prix, car j'aurai souvent l'occasion d'aller à la saline avec mon intime ami, l'associé du richissime Ronzilli ¹. Je t'ai *exhibé ma protection*. Tu auras la préférence sur tous tes compagnons.

Marco, étourdi de la promesse du patricien, ne remarqua point le sourire fourbe que faisait ce futur doge, et Digia, regardant avec attention l'amoureux si bien recommandé qui lui tombait des nues, contemplait naïvement les traits énergiques, la mine intrépide et la haute taille du gondolier noir. Coletto seul, dont la part se réduisait à zéro dans les projets politiques comme dans les amours, avait observé les visages et distingué vaguement la poussière d'or que le patricien jetait aux yeux de son frère. Dans le coin où il se tenait tapi comme un chat, il murmurait de la folie et du mauvais contrat de Marco; mais on ne songeait guère à lui. Après le départ du magnifique seigneur, Digia et son amant se séparèrent en se promettant de jaser ensemble tous les matins sous les colonnes du palais Faliero. La Pagota entra chez l'écrivain public du marché aux poissons, et sortit bientôt avec deux lettres qu'elle mit à la poste, l'une pour son père, l'autre pour François Knapen. Elle courut ensuite au palais ducal, où ses compagnes, réunies autour

¹ Sous ce nom mélodieux, le lecteur aura reconnu M. le baron de Rothschild.

des puits, commençaient à s'inquiéter de son absence. Vers huit heures, une flottille de gondoles s'enfonçait dans les lagunes par le canal de Murano. Les barcarols joutaient de vitesse, comme ils ont coutume de faire dans les parties de plaisir. Marco et son frère, seuls *nicolotti* de la bande, seraient plutôt morts à la peine que de laisser passer devant eux les ceintures rouges.

— Le beau métier que nous faisons là ! dit le petit Coletto. Ramer ainsi pour trois livres !

— Qu'importe ? répondit Marco. Ne vois-tu pas derrière nous la gondole de l'ingénieur associé du richissime Ronzilli, de cet homme qui a marchandé la Turquie au sultan, et qui l'aurait achetée, si on eût voulu la lui vendre ? Ce n'est pas sans dessein qu'un patricien de famille *dogale* se lie avec de telles gens. Il leur empruntera dix millions de *svanzics* pour rétablir le conseil des dix et la quarantie.

— Le grand Turc, reprit Coletto, les millions, le conseil des dix, l'exhibition de la protection et l'amitié de Ronzilli pourraient bien être des contes. Je crains que le doge ne t'ait berné.

— Et pourquoi, petit imbécile ?

— Pour épargner douze sous.

II.

La saline de Saint-Félix, dont les travaux furent achevés en dix-huit mois, est une de ces créations

qui apprennent aux populations du Midi à connaître la puissance et le génie de notre siècle industriel. Les Vénitiens, qui aiment à se croiser les bras et à dissenter, se donnèrent le passe-temps de raisonner à fond sur cette grande entreprise, et d'en critiquer en détail l'exécution. Comme il nait toujours des difficultés imprévues dans les travaux de ce genre, les causeurs nocturnes du café Florian se plurent à croire pendant dix-huit mois que l'ingénieur se trompait, que ses plans étaient des fanfaronnades, et que les capitaux engagés se noieraient à l'endroit où avaient péri des soldats d'Attila. Ils en avaient dit autant de l'éclairage au gaz, et depuis lors ils ont hué les ouvriers du puits artésien, ce qui n'a pu empêcher ni le gaz de prendre feu, ni l'eau souterraine de jaillir, ni les compagnies françaises d'exploiter le sel, le gaz et l'eau, à la barbe des capitalistes du pays. C'était pour mettre fin aux critiques et à l'incrédulité des ignorants que l'ingénieur français avait invité quelques personnes à une petite fête. La digue de seize kilomètres de circonférence, les bassins, les canaux, les écluses, et surtout les deux machines à vapeur qu'on fit manœuvrer, ne laissèrent aucun doute sur la réalité de l'entreprise. Il parut avéré qu'une grande saline existait à dix milles de Venise dans une île des lagunes. Deux cents ouvriers mangèrent le festin de la *crémaillère*, et les invités, assis à une autre table, firent honneur à une collation copieusement servie. Les bar-

carols, animés par le vin et les pâtés de jambon, témoignèrent leur enthousiasme pour l'industrie occidentale en se grisant, et le petit Coletto lui-même, voyant l'ingénieur offrir des fruits à la femme et à la fille du patricien, crut à l'efficacité de la protection de ce futur doge, à l'amitié de Ronzilli, et à la fortune de son frère.

Malgré la fatigue de cette journée, Marco était à son poste le lendemain devant le palais Faliero, avant que le soleil eût doré le sommet des campaniles. Du haut du petit pont, la Pagota lui envoya un salut de la main, à la manière italienne ; puis elle vint s'asseoir au bord de la rive pour écouter le récit du voyage à Saint-Félix et des splendeurs de la fête. Le commerce des gens riches avait échauffé l'imagination du pauvre barcarol. Marco fit des châteaux en Espagne. Aussitôt que le patricien aurait contracté son emprunt de dix millions, la gondole, louée à l'année, devait être ornée de rideaux de soie et d'un tapis de Turquie. Les deux gondoliers, habillés par le patron, devaient recevoir des vestes de velours pour l'hiver et de nankin pour l'été. Quant au bonnet et à la ceinture, ils resteraient noirs, et par conséquent le doge se verrait engagé par ses antécédents à prendre fait et cause pour les *nicolotti* contre les *castellani* pendant tout son règne, ce qui devait être un événement grave dans l'histoire de Venise. Digia, moins exaltée que son amant, lui fit observer qu'il portait des bas dé-

chirés, et lui promit, en attendant les rideaux de soie, le tapis de Turquie et la veste de velours, de lui tricoter une paire de bas de coton dans ses moments de récréation. Aussitôt que l'*Angelus* annonça le lever du soleil, la Pagota prit sa course pour aller à ses affaires. Elle venait de partir, lorsque le patricien arriva muni de nouvelles ruses diplomatiques parfaitement déguisées sous sa mine débonnaire et stupide. Cette fois, il s'agissait d'un mariage. Le seigneur ingénieur était tombé amoureux fou de la signorina en lui versant un verre de vin de Chypre, et, quoique ce fût un médiocre parti pour une famille patricienne, il fallait ménager sa passion, afin d'obtenir par son entremise les secours et l'appui de Ronzilli. Pour cela, un certain étalage de luxe était nécessaire ; on ne devait pas négliger d'aller au *fresco*, le soir, en gondole découverte, pour entendre la musique du régiment avec toute la belle société de Venise. Jusqu'au rétablissement de la république, le futur doge ne pouvait consacrer à ce surcroît de dépense que la somme d'une livre par soirée. C'était le quart de ce qu'on donne habituellement ; mais, au moyen de nouveaux leurres et d'une augmentation de gages, en paroles, sur sa fortune à venir, le patricien réussit à conclure ce marché réciproquement avantageux, malgré l'opposition du petit Coletto.

Dès le second jour, en revenant du *fresco*, son Excellence s'aperçut qu'elle n'avait point sa bourse.

dans sa poche. Cet oubli devint l'occasion d'une légère modification au contrat. Il fut convenu que le patricien payerait toutes les courses ensemble à la fin de chaque mois, et le gondolier s'estima heureux de s'associer à la fortune de son protecteur en lui faisant crédit. Comme il fallait pourtant vivre en attendant l'époque du paiement, Digia, qui partageait les illusions et la foi de Marco, lui offrit son petit trésor, en sorte que les économies de la Pagota furent employées à nourrir les gondoliers du magnifique seigneur. Une *demi-heurette* de conversation par jour, pendant une semaine, avait suffi pour établir entre Digia et Marco cette communauté de sentiments qui entraîne à sa suite la communauté d'intérêts. Une lettre de Pago apporta d'ailleurs l'autorisation des parents au mariage de leur fille. Le bonhomme Dolomir avait trop d'enfants pour élever la moindre objection à leur établissement. Quant à François Knapen, il ne répondit pas ; que ce fût indifférence ou mépris, Digia s'en émut fort peu, et se regarda comme délivrée de tout engagement avec ce jeune orgueilleux. L'amour s'étend rapidement dans le cœur d'une honnête fille, quand le devoir ne le contrarie point : l'inclination nouvelle de la Pagota, encouragée par le consentement du père et par l'abdication du fiancé croate, prit ses franches coudées et ne laissa plus de place, dans cet esprit prévenu, ni au doute ni à la prudence.

Au bout d'un mois, les deux amants commencè-

rent à songer aux préparatifs de leur mariage, aux formalités d'usage, aux frais de la noce et aux emplettes de rigueur. C'était le jour même où les petites économies de la Pagota se trouvaient mangées; mais la créance sur le patricien dépassait de quelques livres la somme dissipée. Marco prépara son compliment au patron pour réclamer le paiement de son salaire. Il y avait précisément *fresco* ce soir-là. Le barcarol attendit au pont Saint-Moïse. L'heure sonna. La musique du régiment parut dans sa barque sur le grand canal, entourée d'un essaim de gondoles; mais la famille du patricien ne vint point à la rive. Coletto, soupçonnant quelque fâcheuse affaire, se mit en observation au *traghetto* Saint-Moïse. Il accourut bientôt, le visage décomposé. — Me croiras-tu, dit-il à son frère; me croiras-tu quand je te dirai que le doge se moque de nous? Je viens de le voir passer avec sa femme et la jeune *signorina* dans la gondole à quatre rames de l'ingénieur. Les dames ont des robes blanches et des éventails, et le magnifique seigneur porte un chapeau neuf qui reluit comme un fanal.

— Par Bacchus! s'écria Marco, cette familiarité avec l'ingénieur français est un signe certain de grand succès. Les éventails et le chapeau neuf prouvent que l'emprunt sur la banque Ronzilli va se conclure, s'il n'est pas déjà signé. A bientôt la veste de velours et les gages fixes!

— Que tu es bête ! dit Coletto en haussant les épaules ; d'emprunt, il n'y en aura *minga*, de veste de velours et de gages *minga*, et, quand même il y aurait succès pour le patron, tu ne recevrais pas l'argent qui t'est dû. Le doge n'a plus besoin de toi ; il ne daignera pas seulement te donner congé, car il faudrait payer, et il trouve plus commode de perdre la mémoire.

— Une banqueroute ! murmura Marco, c'est impossible ! Ne fais point de telles suppositions, Coletto ; c'est outrager la majesté de Venise ancienne et moderne. Cela nous porterait malheur.

— Et maintenant, reprit Coletto poursuivant son idée, comment déjeunerons-nous demain ?

— J'irai à *l'herberie*, et le cousin Ambrosio, qui vend des légumes, me donnera bien à crédit une mesure de pommes de terre ou de topinambours.

Le marché de *l'herberie*, situé derrière l'ancien palais des ambassadeurs de Turquie, est consacré à la vente des fruits, des herbages et des fleurs. Marco s'y rendit à l'heure où les chefs de cuisine et les ménagères économes viennent chercher leurs provisions à des prix d'une modicité incroyable. Une dame de haute taille, aux épaules carrées, qu'on aurait prise pour une mendiante, si elle n'eût porté un vieux chapeau brûlé par le soleil, était en conférence avec le cousin Ambrosio, et débattait âprement le prix d'une douzaine d'artichauts. Le marchand demandait neuf sous, la dame en offrait trois,

disant qu'elle ne prendrait que les fonds et qu'elle laisserait les feuilles. Ambrosio descendit jusqu'à cinq sous ; mais la dame fit mine de s'en aller, et le marchand la rappela bien vite. On tailla les douze artichauts et la signora les mit dans son panier, à côté d'un gros poisson. Elle tira ensuite sa bourse, où se trouvaient en tout et pour tout quatre sous vénitiens, et quand elle en eut donné trois : — Il ne tient qu'à vous, dit-elle au marchand, d'avoir la dernière pièce, car il me faut encore deux beaux plats de dessert.

C'était la femme du patricien. Tandis qu'on lui servait pour ses trois centimes autant de fraises de montagne et de cerises que son panier en pouvait contenir, Marco, le bonnet à la main, cherchait, par des questions insidieuses, à savoir quels seraient les convives de la signora ; mais un regard sévère lui fit sentir son impertinence. Lorsque la dame fut partie, Marco obtint sans trop de peine les topinambours promis au petit Coletto, et il s'en alla rôder autour du palais***, qui portait le nom historique du patricien. A la *porte d'eau*, il aperçut la gondole de l'ingénieur en station sur le canal et non *parée*. La cabine, enlevée, était déposée sous le vestibule avec les rames. Marco se perdait dans les conjectures, lorsque le patricien sortit du palais et passa devant son créancier d'un air aussi indifférent que s'il l'eût rencontré pour la première fois de sa vie.

— Excellence, dit le *nicolotto* à voix basse, un mot par charité!

Le grand seigneur s'arrêta en fronçant le sourcil :
— Qui es-tu? dit-il sèchement; que me veux-tu? Je ne te connais point.

— Quoi! s'écria Marco, votre Excellence ne reconnaît déjà plus son serviteur! Que sera-ce donc lorsqu'elle portera la robe noire du sénat! Heureusement il y avait deux témoins au contrat que nous avons fait ensemble.

Le patricien comprit que, pour cette fois, il serait difficile de nier la connaissance, et il changea de batterie. — Imprudent! dit-il d'un ton mystérieux, voilà comment les conspirations échouent. Toujours quelque homme du peuple trahit le secret par sottise ou par défiance. Regarde-moi : ne suis-je plus l'arrière-neveu du vainqueur des Candiotes? As-tu confiance en moi?

— Je vous crois comme si vous étiez mon père, répondit Marco; mais d'où vient que vous ne m'employez plus le soir pour aller au *fresco*? D'où vient que la gondole du Français est amarrée à votre escalier d'eau comme chez elle.

— Maudit rustre! tu sais mes projets et tu m'interroges! Quand le Français m'offre sa gondole, puis-je la refuser? Apprends-donc qu'il demeure ici, que depuis hier il reçoit l'hospitalité dans ma maison, que ce soir il dine chez moi...

— Assez! pas un mot de plus, Excellence; je de-

vine tout. Mais il faut manger, et vous me devez la somme de...

— Silence! interrompit le doge. Le secret le plus profond...

— J'ai compris. Quand pourrez-vous me payer?

— Dans quinze jours, un mois peut-être. Jusquelà ne bouge pas.

— Que je sois étranglé si je vous donne signe de vie!

Il n'est point de conspiration ni de secret à garder qui puisse empêcher un Vénitien de courir après l'argent qu'on lui doit. Dès le lendemain, Marco sonnait à la porte du magnifique seigneur et revenait lui demander le prix de ses courses. Le patricien fit le tour de la chambre à grands pas; tout à coup il se frappa le front en s'écriant : — Tu arrives à propos; suis-moi.

Au bout d'une longue galerie sans meubles, le patron frappa doucement à une petite porte. De l'intérieur, quelqu'un répondit *avanti!* Dans ce seul mot, Marco reconnut l'accent français. L'ingénieur préparait la solde de ses ouvriers; des piles d'écus rangées sur le bureau brillaient d'un éclat fascinateur. A l'ordinaire, le patricien n'avait qu'un filet de voix, mais dans les occasions capitales la passion lui rendait une puissance de poumons digne d'un saltimbanque. — O mon ami, s'écria-t-il en levant les mains vers le ciel, voyez dans quel abîme effroyable je vais être englouti! voyez de quelle espèce de

créanciers je suis réduit à essayer les reproches ! Un *nicolotto*, seigneur français, un misérable barcarol me vient demander son salaire, et je ne puis le payer ! Parle, Marco, dis toi-même à mon généreux ami combien je te dois.

Le gondolier, interdit, se repentait déjà de sa démarche. — Excellence, répondit-il, rien absolument ; je ne réclame rien.

— Oh ! le bélître ! murmura le doge, il va tout perdre !

— Mon cher voisin, dit le Français en souriant, ne vous désolez point. Je vous prêterai la somme dont vous avez besoin pour vous défaire de ces dettes criardes. Demain nous en reparlerons ; mais je vous avertis que je n'entends pas être pris pour dupe. L'usage à Venise est de ne pas même saluer les gens qui vous ont ouvert leur bourse. Il faut, s'il vous plaît, agir d'une autre sorte avec moi. Pour la rareté du fait, je tiens à recevoir de vous des preuves de bonne volonté. Vous me rendrez donc de mois en mois un faible à-compte sur la somme prêtée, ne fût-ce que cinq francs ou moins encore, pourvu que je vous voie arriver chez moi et faire acte d'honnête et consciencieux débiteur.

— Si je savais que mon cœur fût celui d'un Judas, dit le patricien en se frappant la poitrine...

— De grâce, interrompit l'ingénieur, pas d'exagération. Entre amis, n'abusons pas des scènes déchirantes. Demain vous aurez votre argent. Me pro-

mettez-vous un à-compte pour la fin de chaque mois ?

— Par le jour qui nous éclaire, s'écria le magnifique seigneur, par le soleil témoin de vos bienfaits, par tous ceux qui ont porté avant moi le nom illustre de...

— N'allez pas plus loin, reprit le Français. Réservez les serments pour une occasion plus importante. Combien m'apporterez-vous le mois prochain ?

— Trois francs, répondit le doge, trois francs pour ne point mentir.

— Va donc pour trois francs ! Je saurai si vous êtes homme de parole.

— O mon noble ami, reprit le patricien, mettez le comble à votre générosité en ne parlant pas de cet emprunt à ma femme.

— A personne au monde, mon cher voisin. Vous serez content de ma discrétion. Au revoir. Excusez-moi si je ne vous reconduis pas.

Le doge sortit suivi de Marco. Sous le vestibule du palais, il fit une gambade et s'arrêta en posant les mains sur ses genoux. Le gondolier prit la même posture, et tous deux se regardèrent en pouffant de rire.

— « Demain vous aurez votre argent ! » dit le patricien répétant les paroles du Français.

— L'emprunt est fait ! s'écria Marco ; votre Excellence va palper des écus qui viendront de la caisse

de Ronzilli ! Quelle somme vous doit-on donner ?

— Qui le sait ? C'est selon l'inspiration du dernier moment.

— Et demain vous me payez mon salaire.

Comme si un ressort mécanique l'eût fait mouvoir, le doge se redressa, et, reprenant sa mine béante et stupide : — L'intérêt de l'État, dit-il, passe avant le tien.

— Seigneur, reprit Marco, je ne puis plus attendre. Tout mon avoir est absorbé ; j'en suis aux dettes et aux expédients, et la faim m'aurait mené au cimetière dans la barque des pauvres, si la Digia ne m'eût offert tout ce qu'elle possédait.

— Comment ! s'écria le grand seigneur, ta maîtresse avait des épargnes, et tu ne m'en as rien dit, homme léger ! La Digia aurait pu placer ses capitaux dans la grande maison de banque que je vais fonder avec les écus de Ronzilli, et je lui aurais payé six pour cent d'intérêts.

— Au diable les intérêts ! dit Marco ; c'est le capital qu'il nous faut pour nous marier.

— Tu l'auras ; mais je vais être fort occupé demain : on ne fait pas un emprunt au plus riche financier du monde sans des formalités et des écritures. Ne manque pas de venir chercher ton argent après demain, au *botto*, ni plus tôt, ni plus tard.

— Ne craignez point que je l'oublie, Excellence.

C'était afin d'éviter plus sûrement la visite de son créancier que le magnifique seigneur lui indiquait

l'heure précise du *botto* (une heure après midi). Est-il besoin de dire que Marco ne trouva personne à la maison et qu'il revint dix fois sans être plus heureux ? Lorsqu'enfin il rencontra son débiteur, le doge avait eu le temps de préparer quantité d'échappatoires entièrement neuves. La misère et les dettes augmentèrent de jour en jour ; le courage et l'activité de la Pagota ne suffisaient point à subvenir aux dépenses de trois personnes, et Coletto, qui avait les dents longues, commençait à se révolter. Un soir, Marco, accoudé sur le parapet d'un pont, observait les fenêtres du palais ***. Il vit allumer un lustre qui répandit des flots de lumière. Bientôt des gondoles passèrent sous le pont et déposèrent sur la rive des dames en parure de bal. Par la porte de terre entra un pâtissier, sa corbeille sur la tête. Le patricien donnait une grande fête. Marco, ne concevant pas quel motif empêchait cet homme de prélever sur les millions de Ronzilli le salaire d'un gondolier, se sentit profondément atteint dans sa religion et son amour pour la postérité des conquérants de Chypre. Son esprit dérouté cherchait un reste d'espérance dans l'obscurité même de son malheur. Coletto lui enleva sa dernière illusion en expliquant l'énigme par le mot de banqueroute.

— Le bon Dieu te punit, ajouta le petit drôle, parce que tu as abandonné la contrebande pour faire le laquais, comme un gondolier rouge.

— Eh bien ! répondit le nicolotto, malédiction

sur les magnifiques seigneurs ! accident sur leurs projets ! et que la madone des contrebandiers, touchée de mon repentir, rende sa protection au pécheur égaré !

Afin que le lecteur puisse apprécier exactement la valeur de la créance du pauvre Marco, nous l'introduirons pour un instant dans le ménage du patricien nécessaire.

III.

La veille de l'excursion à San-Felice, le doge mangeait en famille un diner composé d'une soupe aux *piselli* et d'un plat de *polenta* sur lequel se béquetaient trois gros moineaux francs honorés du nom de becs-figes. La dogaresse aux épaules carrées lançait des regards foudroyants à son époux, qui baissait le nez sur son assiette et n'osait dire mot, de peur de provoquer une explosion. La jeune fille, grande et belle personne aux bras d'ivoire et aux cheveux d'ébène, la tête penchée sur l'épaule droite, mangeait ses pois un à un du bout des lèvres.

— Oserai-je vous demander à quoi vous rêvez ? dit la dame à son mari. Est-ce encore à quelque partie d'échecs du café Florian ?

— Je croyais, répondit le patricien, que vous

étiez bien aise de ma rencontre avec l'ingénieur chez Florian, et de l'invitation que je vous ai procurée pour la fête de la saline.

— Jusqu'à présent, dit la signora, la rencontre, l'invitation et la fête ne sont que des occasions de dépenses. Que m'importe une partie de plaisir ? C'est à notre fille que je pense. Êtes-vous un père ou un homme de marbre ?

— Si le sang humain se vendait, je me ferais saigner pour ma fille. Où faut-il aller ? Que dois-je entreprendre ? A qui voulez-vous que je parle et que dirai-je ?

— Pensez-vous m'embarrasser ? reprit la dogaresse. Il faut que vous donniez un bal avant la fin du printemps, deux ou trois soirées de musique pour faire entendre la voix de l'enfant. La belle compagnie va bientôt se rendre aux eaux de Recoaro ; il faut que nous y allions passer un mois. En attendant la saison des eaux, il faut qu'on nous voie en gondole découverte au *fresco* et à la fête du *Redentore*. Voilà ce qu'un père doit à sa fille. Êtes-vous en mesure de nous donner cela ?

— Un bal ! des soirées de musique ! un voyage à Recoaro ! répondit le patricien, et où voulez-vous que je prenne l'argent nécessaire à tant de dépenses ?

— Je vais vous le dire : puisque vos immortels aïeux (que Dieu les bénisse !) ont dissipé tout leur bien et ne vous ont laissé, pour soutenir l'éclat de

leur nom, que le deuxième étage de leur palais¹, mettez un écriteau à votre porte et prenez un locataire. Nous avons quelques vieux meubles. La moitié de cet appartement nous suffira. Louez l'autre moitié à l'ingénieur français.

Une légère teinte rouge colora le visage blême du patricien.

— Mais on saura, dit-il, que je tiens maison garnie, que je loue la chambre où dormirent les pères d'adoption de Catherine Cornaro, et qu'un étranger couche dans le lit où sont morts des grands amiraux du golfe adriatique.

— Eh ! vous imaginez-vous qu'on ignore dans la ville vos dettes, votre dénûment, vos misérables expédients et la mauvaise chère que vous faites ? Vendez à boire et à manger, s'il le faut, et donnez des robes à votre fille. Ai-je mis au monde une enfant de cette figure-là pour qu'elle savonne elle-même son linge ? Soyez père d'abord, et portez ensuite comme vous pourrez le nom des amiraux du golfe.

— S'endetter, répondit le patricien, vivre d'expédients et même de vils subterfuges, recevoir des affronts de ses fournisseurs, mais en tête à tête, ce n'est rien, si l'honneur est sauf et si l'on n'a point à rougir devant un de ses pareils. Cependant que

¹ Beaucoup de palais de Venise se divisent aujourd'hui en autant de propriétés qu'il y a d'étages.

votre volonté soit faite. Je coucherai dans une chambre de domestique, et vous irez à Recoaro.

Le patricien n'avait plus d'appétit. En quittant la table, il s'appuya tendrement sur l'épaule de sa fille; mais il détourna la tête pour cacher les larmes qui roulaient dans ses yeux.

La dogaresse avait appris que le seigneur français cherchait un logement vaste, afin d'y établir ses bureaux sous le même toit que son appartement. Pendant le festin de la *crémaillère*, elle lui offrit sa maison avec tant d'insistance, que l'ingénieur se laissa entraîner moitié par galanterie, moitié par faiblesse. Le deuxième étage du palais fut partagé au moyen d'une porte condamnée. On convint du prix de 150 francs par mois, somme énorme pour un loyer de Venise, et le locataire imprudent consentit à se lier par un bail d'un an. Le Français avait déjà dormi dans le lit des amiraux du golfe, lorsque la dogaresse apporta la minute du bail rédigée par elle-même. On y remarquait les deux clauses suivantes :

« La signora étant obligée par sa haute position à recevoir de la compagnie et à donner des soirées de musique ou de danse, auxquelles le seigneur ingénieur sera prié d'assister comme voisin et comme ami, il est entendu que les jours de bal ou de grande réunion, la porte de séparation et l'appartement entier du seigneur ingénieur seront ouverts aux personnes invitées par la signora.

« *Item.* En considération de l'âge et de la gentillesse de la jeune signorina, le seigneur ingénieur s'engage à prêter sa gondole et ses rameurs à mademoiselle, lorsqu'elle témoignera le désir d'aller au *fresco.* »

Aussitôt que l'ingénieur eut signé ce bail peu commun, il reçut une lettre pathétique dans laquelle la dogaresse suppliait le *pregiatissimo signor* de payer d'avance le premier mois de son loyer. Le bon jeune homme paya. Dès le samedi suivant, on lui prit son appartement pour donner une soirée de musique et de danse à laquelle il fut invité ; mais, comme il n'y voulut point aller, il dormit sur les banquettes du café Florian, tandis qu'on dansait dans sa chambre. Il se fit un plaisir de mener les dames au *fresco* ; mais, comme il dînait chez le traiteur, lorsqu'il tardait à rentrer, on ne l'attendait point et on s'emparait de la gondole. Enfin on tira de lui tout ce qu'on put, et plus il montra de patience, plus l'indiscrétion de son hôtesse s'enhardit. Quant au patricien, il n'obtint d'autre bénéfice que ce fameux chapeau neuf qui avait ébloui et scandalisé Coletto. Vainement il voulut représenter à sa femme qu'un pauvre diable de barcarol l'avait promenée durant un mois à crédit, la dogaresse n'écoula rien. Il est vrai que, si elle eût lâché l'argent, Marco n'en aurait pas été plus riche, car le magnifique seigneur aurait assurément détourné la somme pour sortir d'autres embarras plus pressants. Ce fut

dans ces conjonctures qu'il tenta un emprunt secret à l'insu de sa femme. On a vu comment Marco avait contribué au succès de la négociation. Le chiffre de cet emprunt ne s'élevait pas à 10 millions de *svanzics*, mais à 100 francs. Au point de vue du patricien, le salaire de Marco n'était point de ces dettes qui compromettent l'honneur. L'humble condition du créancier le rendait peu dangereux, et il y aurait eu conscience de payer un homme avec qui les échappatoires n'étaient pas encore épuisées. Ce qui importait bien davantage, c'était de solder les pertes de jeu, de rendre des politesses, de faire des cadeaux à quelques maîtresses de maison, des libéralités aux domestiques, et surtout de s'ouvrir de nouveaux crédits par l'appât de l'argent comptant. Lorsque le patricien eut touché les 100 francs, sa mine triomphante et rajeunie inspira des soupçons à la dogaresse ; mais la saison des eaux commençait, et les dames partirent pour Recoaro le lendemain du bal dont Marco avait observé les préparatifs.

Le nicolotto, rendu à sa vocation par les remontrances de son jeune frère, mit sous la protection de la madone des contrebandiers sa fortune, ses amours et son mariage, empêché par la misère. Dans une *vendita-di-vino*, Marco, debout et appuyé contre un mur, observait les buveurs de vin noir, un doigt posé sur sa bouche comme la statue d'Harpocrate. Du fond du cabaret, un homme à barbe rousse lui répondit par un clignement d'yeux. C'était

un entrepreneur de contrebande en conférence avec deux vieux barcarols. Marco s'approcha de cette respectable compagnie son bonnet à la main.

— Vous avez passé l'âge, disait l'entrepreneur aux vieux barcarols. Voici un jeune gaillard qui n'hésitera point, j'en suis sûr.

— Il se fera prendre, répondit un des anciens.

— De quoi s'agit-il ? demanda Marco.

— D'aller à Fusina, dit le maître contrebandier.

— Le passage serait plus facile par Chioggia ou Torcello ; mais, puisque vous avez affaire à Fusina, c'est là qu'il faut aborder. Demain je ferai un essai à vide, et si je vois qu'on puisse franchir la ligne, je risquerai l'aventure à la tombée de la nuit. De quoi se composent vos marchandises ?

— D'une caisse de coutellerie, d'un ballot de toiles anglaises et de cinquante livres de tabac du Levant. La valeur est de 400 *svanzics*. Vous recevrez donc 4 napoléons d'argent. La différence du franc à la livre autrichienne sera pour la *bonne-main*¹.

En guise de signature, de cachet et de timbre, Marco fit un signe de croix, et le marché fut conclu. Venise étant un port franc, les marchandises de tous les pays y peuvent entrer ; c'est à les empêcher d'en sortir pour se répandre sur le territoire autrichien

¹ Le *svanzic* ou livre autrichienne vaut 83 centimes de notre monnaie.

que la douane applique sa vigilance. Au beau milieu du jour, une gondole traversait le canal de la *Giu-decca*, qui est un véritable bras de mer, et se dirigeait obliquement vers la route de la terre ferme. Des promeneurs de la rive des *Zattere* qui la suivaient du regard pensèrent d'abord qu'elle menait un étranger à l'église du Rédempteur; bientôt après, on supposa qu'elle portait un de ces Anglais qui vont, hors de la ville, contempler l'eau du canal *Orfano*, célèbre par les noyades nocturnes des victimes du conseil des dix. En effet, la gondole tourna dans le canal *Orfano*; mais à peine y eut-elle couru vingt brasses qu'elle fit un quart de tour et glissa rapidement vers Fusina. Dans ce moment, une barque de douaniers à quatre rames, qui déboucha par hasard à la pointe du Champ-de-Mars, se mit à la poursuite de la gondole et gagna de vitesse sur elle. Le sous-officier de la douane cria aux fuyards d'arrêter. Marco et son frère, n'ayant pas à redouter le cas de flagrant délit, puisque leur gondole était vide, n'obéirent point à l'ordre. Le douanier, qui était un brutal, s'arma d'une longue rame, et, quand il fut à portée du nicolotto récalcitrant, il le frappa de toutes ses forces. Marco s'affaissa sous le coup; il avait une épaule démise.

Digia puisait de l'eau dans la cour du palais ducal, lorsque le petit Coletto, bégayant de rage et d'effroi, lui vint annoncer que Marco était à l'hôpital civil pour avoir perdu les bonnes grâces de la

madone des contrebandiers. A ce mot terrible d'hôpital, la Pagota, oubliant ses seaux de cuivre sur la margelle du puits, partit au galop et ne s'arrêta qu'à Sainte-Marie-Formose, où elle offrit en passant une bougie de cinq sous à une autre madone de mœurs plus douces et moins ennemie des lois et de l'autorité. Comme la plupart des hommes du peuple, Marco avait une horreur profonde pour l'hôpital, fondée sur cette idée absurde qu'on y laisse mourir les malades afin de procéder à leur autopsie, autre sujet d'appréhension plus affreux que la mort même. Digia trouva le patient au désespoir; il venait de subir une opération douloureuse et se croyait à demi dépêché pour le grand voyage. Immobile par force dans un appareil bien serré, Marco, dont le mâle visage était baigné de larmes, entendit près de son lit les sanglots de son frère et de sa maîtresse, qui le regardaient comme un homme perdu, et il témoigna par des gémissements sourds qu'il partageait leur sentiment. Une jeune sœur hospitalière, attirée par ce concert lamentable, vint reprocher doucement au malade son ingratitude et à Digia son ignorance. L'évidence et la raison ne triomphent pas facilement du préjugé dans les cervelles d'une Pagota et d'un nicolotto; cependant les paroles fermes de la religieuse ébranlèrent ces esprits incultes. Marco daigna croire que du moins cette bonne sœur n'était pas de connivence avec ses bourreaux, et Digia reçut sans trop d'incréd-

dulité l'assurance que son amant lui serait rendu au bout de six semaines. En effet, grâce aux soins intelligents de la sœur, Marco sortit vivant de cet hôpital si redouté; il était faible encore et incapable de travailler; Digia pourvut aux frais de la convalescence en vendant ses boucles d'oreilles à un orfèvre des *Procuratie*. Cette dernière ressource épuisée, les deux fiancés se retrouvèrent enfin sains de corps, mais absolument sur la paille.

Telles étaient les épreuves cruelles qui arrachaient à la Pagota ces larmes qu'elle semait sur son chemin en préparant un bain froid. Quand la *parona de casa* m'eut raconté ce qu'on vient de lire, l'heure du diner approchant, je me rendis à la *trattoria* de M. Marseille, où une salle particulière était réservée aux Français. Je racontai à mes compatriotes, parmi lesquels se trouvait l'ingénieur, les aventures de Digia et de Marco, leurs amours et leur misère. Le péché de contrebande nous parut véniel, ou du moins chèrement expié. Un des convives prit l'initiative d'une souscription en faveur de ces amants malheureux, et l'ingénieur promit d'autoriser le doge à reporter sur la créance de Marco ces fameux à-comptes mensuels qui devaient éteindre l'emprunt de cent francs. Ma *parona*, que nous chargeâmes de faire agréer le montant de la souscription, réussit dans son ambassade. — Nous apprîmes plus tard qu'elle n'avait détourné à son profit que le tiers de la somme. — Marco, ranimé par cette aubaine

imprévue, marcha le front haut et se crut sous la protection officielle du gouvernement français. Déjà il s'occupait d'acheter le voile de mariage, les souliers et les gants de sa fiancée, lorsqu'un incident de théâtre vint compliquer la situation.

Sur le quai des Esclavons, trois étrangers vêtus diversement causaient ensemble en prenant le café noir, à un sou la tasse, devant la porte d'un petit limonadier. Ils se rencontraient pour la première fois, mais ils n'avaient rien à faire et ne songeaient qu'à tuer le temps. Le plus âgé des trois, qui portait le riche costume rouge des Albanais, venait à Venise pour y ramasser, chez les changeurs, des thalers à la reine de Bavière, qui, transportés dans son pays, gagnaient en valeur 30 centimes par pièce. Le second, coiffé d'une espèce de vieux turban et chaussé de grandes bottes, apportait à Venise de l'ail de Dalmatie, et répandait au loin l'acre parfum de sa marchandise. Le troisième, beaucoup plus jeune que les deux autres, portait le pantalon collant, les brodequins et la veste à la hussarde. Ses cheveux ras, plutôt jaunes que blonds, ses yeux clairs comme ceux d'un oiseau de proie, ses moustaches cirées, la raideur militaire de ses attitudes, formaient le contraste le plus complet avec les mines basanées, les poses naturelles et la nonchalance orientale de ses compagnons. Le seigneur albanais et le seigneur dalmate, après avoir bien raisonné de leurs négoes respectifs, auraient cru manquer de

politesse en ne témoignant point le désir de connaître ce jeune homme qui les écoutait depuis longtemps ; c'est pourquoi ils l'invitèrent à parler à son tour. Le jeune homme ôta de sa bouche une grosse pipe de porcelaine et répondit d'un ton bref et un peu altier :

— Je suis Croate. Une affaire de famille m'attire à Venise. Puisque vos seigneuries le désirent, je leur dirai ce qui se passe dans mon pays. Je fais partie d'une colonie militaire, et je vais plus souvent à l'exercice qu'à la charrue. De temps à autre, un inspecteur arrive à l'improviste et nous réunit subitement au moyen d'un signal d'alarme, comme si le feu était au village. Nos femmes et nos mères préparent à l'instant des vivres pour trois jours, et nous descendons dans la rue le fusil sur l'épaule et le sac au dos. On nous emmène quelquefois fort loin ; nous exécutons des manœuvres et des marches forcées ; nous couchons au bivouac, et puis nous rentrons à la maison.

— Et l'on vous paye sans doute une solde, dit l'Albanais, pour vous indemniser de vos frais et de votre peine ?

Le Croate jeta un regard d'épervier sur la façade fraîchement restaurée du palais *Danieli*.

— Notre solde est là dedans, répondit-il, et nous saurons bien nous indemniser le jour où l'on nous permettra de descendre en Lombardie.

— J'entends, reprit l'Albanais ; vous comptez

sur la guerre et le butin ; mais il faut être les plus forts.

— On dit que nous sommes là-haut cent cinquante mille hommes toujours prêts à marcher.

— Je préfère mon commerce au vôtre, murmura l'Albanais.

— Et moi de même, ajouta le Dalmate. La guerre n'engendre rien de bon. Pour un thaler de butin que le soldat prélève sur une pauvre cité, il cause au pays un dommage de mille thalers, en pure perte. Jeune homme, les vents perpétuels de la Croatie vous ont trempé comme l'acier ; mais celui qui défend son nid, sa femme et ses enfants a la vie dure. La solde que vous espérez coûterait trop cher ; vous ne toucherez pas à ces palais, à ces chefs-d'œuvre précieux qu'on vient admirer de tous les coins du monde.

— Je déteste Venise, s'écria le jeune homme ; pas de quartier pour Venise !

— On ne vous la livrera point, dit l'Albanais ; ce morceau-là n'est pas pour les barbares.

Une Pagota qui courait sur le quai des Esclavons s'arrêta devant les trois buveurs de café.

— Bonjour, Knapen ! dit-elle au Croate. Que venez-vous donc faire dans cette Venise que vous détestez ?

— Je viens vous y chercher, Digia, répondit Knapen, et si je n'ai point commencé par aller chez vous, c'est que j'avais des renseignements à re-

cueillir sur votre conduite. J'ai appris ce que je voulais savoir ; nous pouvons nous expliquer à l'instant même. Depuis trois mois, vos parents attendent vainement la nouvelle de votre mariage. Ils ne vous ont point envoyée ici pour y devenir la maîtresse d'un gondolier. Vous avez donné vos épargnes à votre amant, et vos boucles d'oreilles, vendues à un orfèvre, ont servi à l'entretien de cette canaille, qu'un délit de contrebande avait conduit à l'hôpital. Je regrette de troubler des amours si honorables, mais il faut me suivre ; nous retournerons ensemble à Pago.

— Vous êtes mal informé, dit la jeune fille avec fermeté. Prenez de meilleurs renseignements. Marco est un galant homme, et mon mariage n'a été différé que par des circonstances malheureuses, une banqueroute, un accident, une blessure grave. Demeurez ici trois semaines encore, et vous assisterez à mes noces. Je ne dis pas cela pour vous narguer, Knapen ; votre silence dédaigneux m'a trop bien appris...

— Et ma présence à Venise, interrompit le Croate, n'en concluez-vous rien ? Vous n'aviez pas attendu ma réponse pour donner votre cœur à un autre. A quoi bon vous écrire ? Mais aujourd'hui vous êtes séduite, et je viens vous tirer de la honte.

— Il n'y a point de honte, entendez-vous cela ? s'écria la Pagota en colère ; il n'y a point de fille séduite.

— Oh ! reprit Knapen, vous voilà bien acclimatée ! trompeuse comme une Vénitienne ! Vous avez déjà pris le parler enfantin et lascif des femmes de ce pays. Cependant, lisez cette lettre de votre père, et, si vous refusez ensuite de me suivre, j'irai annoncer au vieux Dolomir qu'il a perdu la cadette de ses filles.

Digia prit la lettre ; mais elle ne savait pas lire et se défiait de Knapen. Le seigneur albanais vint à son secours en lui donnant lecture de la mercuriale paternelle. C'étaient des reproches et des injures en style de paysan, et, bien que le lecteur s'efforçât d'en adoucir la crudité, Digia changeait de visage. A la fin, lorsqu'elle entendit que le vieux Dolomir la menaçait de sa malédiction, si elle ne rentrait chez lui avec François Knapen, elle chancela et tomba évanouie dans les bras du Dalmate. Les deux vieillards, naturellement lents et empêchés, ne savaient comment ranimer cette fillette pâmée. L'un lui frappait dans les mains en l'appelant *cara fia*, et l'autre lui jetait de l'eau en criant : « Elle s'en va ! Dieu saint ! serait-elle morte ? » Knapen immobile la regardait fixement.

— Vous êtes dur, jeune homme, dit l'Albanais quand Digia eut rouvert les yeux.

— *Durissime*, ajouta le Dalmate, et de plus injuste ou aveugle, car cette fille est innocente, et vous feignez d'en douter. La lettre du père n'a point de sens, puisqu'elle suppose l'enfant séduite.

— Digia Dolomir, dit le Croate sans s'émouvoir, je vous somme de me suivre à Pago.

— Mon bon Knapen, murmurait Digia, ne soyez pas impitoyable. Je ne puis partir.

— Quand vous serez majeure, reprit Knapen, vous pourrez vous faire courtisane, si telle est votre envie; mais vous n'avez que dix-huit ans, et il faut vous résigner à vivre bien quelque temps encore.

— Point d'injures! dit le seigneur albanais. Entendons-nous, jeune homme. A la fin de ce mois, je pars pour Trieste, Pago et Zara. Si dans trois semaines la petite n'est pas mariée, je la reconduirai chez son père sur mon brigantin.

— Digia Dolomir, reprit Knapen, êtes-vous, oui ou non, rebelle à l'autorité de votre père? Refusez-vous, oui ou non, de lui obéir?

— J'obéirai, dit la jeune fille. Quand voulez-vous partir?

— Demain, par le bateau de Trieste.

Les passagers du pyroscaphe, réunis sur la rive de Saint-Blaise le lendemain, furent troublés dans leur sollicitude pour leurs bagages par une querelle violente entre deux hommes. Maître Marco, son bonnet noir sur l'oreille, les manches retroussées jusqu'au coude, les jambes écartées, le cou tendu comme le gladiateur combattant, s'opposait à l'embarquement de sa maîtresse. François Knapen s'avança d'un air calme et déterminé, les yeux fixés sur ceux de son adversaire, les poings serrés à la

hauteur du visage, également préparé à l'attaque ou à la parade. Le seigneur albanais et le vieux Dalmate, qui rôdaient sur le quai, admirèrent l'élégance de formes et la pose académique de ce beau nicolotto, près duquel le Croate, avec sa taille moyenne et ses jambes grêles, semblait un mirmidon ; mais il leur parut aussi que Marco faisait trop de démonstrations dans les préliminaires du combat. Les spectateurs qui s'intéressaient à lui auraient souhaité moins de paroles, moins de menaces et plus de promptitude à l'action, car ils ne doutaient point qu'il ne dût écraser l'ennemi. Il l'aurait écrasé en effet, s'il eût déployé son adresse et ses forces au lieu de son éloquence. Par malheur, le jeune Croate ne se laissa pas intimider ; il marcha droit à son homme et lui porta un coup de poing que Marco évita en se jetant de côté, en sorte que le passage se trouva libre, et la bataille finit par la retraite d'un des combattants. Knapen fit descendre dans le canot sa compagne de voyage et lui baisa la main avec une aisance militaire qui ne déplut pas aux spectateurs, et peut-être à Digia elle-même. Bientôt après, la cloche donna le signal du départ ; le pyroscaphe disparut derrière les arbres de l'île des *Giardini*, et le pauvre Marco, seul et abandonné, se mit à pleurer comme un enfant.

IV.

Minuit, dans nos climats, est une heure maussade. Paris même, qui passe à bon droit pour une ville de plaisir, se transforme en un sombre couvent aussitôt que les pendules ont sonné le douzième coup. Tout se ferme ; les lumières s'éteignent ; le consommateur attablé dans un café se voit mis à la porte. A moins de poursuivre sur un trottoir la conversation interrompue, il faut rentrer chez soi. Je ne sais quelle brusquerie et quelle mauvaise humeur percent dans nos coutumes et dans l'exécution des plus simples mesures de police. En Italie, au contraire, l'usage qu'on observe avec le plus de scrupule est celui de ne jamais déranger les gens. Qui veut dormir va se coucher ; qui veut veiller reste debout. A l'heure où le Parisien, expulsé de tous les lieux publics, se met au lit sans sommeil, la place Saint-Marc est un charmant salon où l'on cause en plein air avec les dames, où l'on joue aux échecs en prenant des rafraîchissements, car, depuis la Fête-Dieu jusqu'à la Toussaint, les portes des cafés sont enlevées de leurs gonds, ce qui me paraît un moyen sûr de les laisser ouvertes.

Par une splendide nuit d'août, l'ingénieur de la saline et moi, nous devisions paisiblement, à une

heure fort avancée, devant une table du café Florian, et nous goûtions avec délices la liberté de vivre dehors, en mangeant quantité de glaces. L'ingénieur était à la veille de partir pour visiter les salines de l'Istrie et de Pago. Dans son désir aimable de m'avoir pour compagnon, il me donnait d'excellentes raisons de quitter ces mares d'eau chaude et croupissante, cet amas de pierres calcinées par le soleil, où nous cuisions, disait-il, tantôt dans un four, tantôt au *bain-marie*. — C'est ainsi que l'impie traitait la reine de l'Adriatique. — Il est vrai que la canicule avait amené le terrible fléau des *zanzares*, dont les piqûres et le bourdonnement nous tenaient dans une alarme perpétuelle. Les hirondelles, que je croyais frileuses, venaient de s'enfuir à la recherche d'un ciel moins ardent. Mais Venise ressemble à ces femmes dangereuses dont on aime jusqu'aux défauts. Sous les railleries de l'ingénieur, je sentais le dépit et les regrets de l'homme d'affaires envieux des loisirs d'autrui, et, quand je lui répondis que j'opposerais une moustiquaire aux *zanzares* et que je louerais une gondole au mois pour me faire traîner comme un sybarite, tant que durerait la chaleur, il n'insista plus.

— Puisque vous allez à Pago, lui dis-je, informez-vous de notre protégée Digia Dolomir; tentez une démarche en sa faveur, et, si elle aime encore son nicolotto, tâchez de la ramener à Venise. Pendant ce temps-là, je prendrai Marco à mon service,

et l'espoir de revoir sa maîtresse l'empêchera d'être infidèle.

— J'aurai peut-être plus de peine, me répondit l'ingénieur, à vaincre l'obstination d'un paysan qu'à obtenir un arrêt de la chambre aulique ; cependant, pour vous être agréable et pour m'exercer à la persuasion, je plaiderai la cause de Digia.

En conduisant l'ingénieur au bateau de Trieste, je lui rappelai sa promesse, et je me rendis ensuite au palais Faliero, où je trouvai Marco profondément endormi sur le tapis de sa gondole. Il n'ignorait pas l'intérêt que j'avais pris à ses amours, et, quand je lui proposai de me servir, il voulut à toute force me baiser la main, formalité nécessaire à l'engagement réciproque.

— Je t'avertis, lui dis-je, que je n'ai point l'honneur de descendre en ligne masculine des défenseurs de Famagouste, ni des assassins de François Carrare ; mais je te payerai un demi-mois d'avance en bons *napoleoni d'arzento*, et, sur ma recommandation, le seigneur ingénieur ramènera de Pago la petite Dolomir.

— Excellence, s'écria Marco en saisissant la rame, je vous servirai sans autre salaire que le pain et l'eau. Où faut-il porter votre seigneurie ?

— Aux archives générales des *Frari*.

Le petit Coletto, déjà debout à son poste, fit un cri de chouette, et la gondole fendit l'eau dormante, comme si toute la douane eût été à ses trousses.

Marco, non content de me servir en qualité de barcarol, voulait encore remplir les fonctions de valet de chambre. Il m'éveillait le matin, s'emparait de mes habits et se querellait avec les gens de la maison, qui, ne soupçonnant point que la reconnaissance pût inspirer tant de zèle, pensèrent que j'avais fait un héritage. Un jour, il me sembla que maître Marco, en lavant sa gondole, chantait avec plus de verve et de gaieté qu'il ne convenait à un amant au désespoir. Lorsqu'il vint prendre mes ordres, je remarquai que ses cheveux, frisés avec un soin ridicule, pendaient en longs tire-bouchons sur ses oreilles, comme une coiffure de femme. Il portait à sa boutonnière une rose grosse comme un chou. Je lui demandai qui lui avait donné cette fleur; il me répondit avec le zéaiement gracieux de son dialecte : — *Xè una bela toza, paron.*

— Une belle jeune fille, repris-je, ne donne pas une rose sans qu'on l'en prie.

— *Go pregà, sior si.*

— Comment, drôle, tu l'as priée! Est-ce ainsi que tu gardes la foi promise? Je te retirerai ma protection et j'écrirai au seigneur ingénieur de ne plus s'occuper de toi.

— Doucement! dit Marco d'un ton patelin. Le teinturier de la rue des *Fabri* a chez lui, dans ce moment, une jeune nièce que j'ai connue à Murano. C'est la fille la plus riieuse du monde. Quand je passe devant sa porte, elle me jette de l'eau et m'ap-

pelle *vilain noir*. Puis-je endurer ces attaques sans y répondre? Soyez juste, Excellence; j'aurais l'air d'une bête, d'un mal appris ou d'un philosophe ennemi des femmes. On se lasse de pleurer en attendant sa fiancée. D'ailleurs tout cela n'est que pour le badinage.

— Ces badinages peuvent mener loin; je ne les approuve point, Marco.

— Patron, la Muranelle a de l'esprit; son oncle gagne de l'argent. Qui sait si le seigneur ingénieur ramènera Digia?

— Un proverbe français dit qu'il ne faut point courir deux lièvres à la fois.

— Courir deux lièvres est impossible, Excellence; mais deux filles, c'est fort différent. Que Digia revienne, et je l'épouse; sinon, je tâcherai d'attraper l'autre. Quel mal voyez-vous à cela?

Si Marco eût connu les proverbes français, il m'aurait opposé celui qui conseille d'avoir deux cordes à son arc; mais l'égoïsme le guidait plus sûrement que la *sagesse des nations*. En sortant de chez moi, je rencontrai sur le pont des *Dai* le savant abbé^{***}, chanoine de Saint-Marc. Nous causions ensemble de documents que je cherchais touchant la mort de Stradella, lorsqu'il me montra une jeune fille coiffée du grand voile de Murano, qui s'avancait les yeux baissés par la rue des *Fabri*. — Regardez, me dit l'abbé à haute voix, regardez ce charmant modèle de vierge.

La Muranelle entendit ces paroles flatteuses, et nous remercia par un sourire et une inclination de tête. — Gageons, reprit l'abbé, qu'une Parisienne ne répondrait pas avec tant de douceur au compliment d'un passant.

— Patron, dit Marco en me tirant par mon habit, c'est la nièce du teinturier. Dites un peu si elle ressemble à un lièvre et si j'ai tort de courir après elle?

— Eh bien! cours donc, répondis-je, Vénète que tu es; je vois bien que tu ne comprendras jamais l'imprudencé et la lâcheté de ta conduite.

Tandis que les agaceries de la Muranelle détournaient Marco du bon chemin, l'ingénieur français, au milieu de ses graves préoccupations, trouvait encore une heure à donner aux intérêts de la pauvre Digia. Doué d'une force de volonté peu commune, exercé à lutter contre l'entêtement et l'obtusion d'esprit, il voulait frapper juste et fort dans les petites affaires, comme dans les grandes. Sur le port peu fréquenté de Pago, il rencontra le seigneur albanais et le vieux Dalmate dont je lui avais parlé. Le premier cherchait de ville en ville des piastres à la reine de Bavière; l'autre, ayant vendu ses aulx, retournait à Zara sur le brigantin de son ami. L'ingénieur pensa que ces deux figures pittoresques pouvaient lui prêter un concours utile, et il les pria de l'accompagner chez le bonhomme Dolomir. On les conduisit à la porte du bourg, dans une méchante *vendita*, où le père de Digia débitait, avec

privilège, de la bière exécrationnelle et du *trois-six* falsifié. A l'aspect de ces trois étrangers magnifiquement vêtus, Dolomir, habitué à ne servir que des sauniers ou des matelots, parut saisi, comme s'il eût reçu la visite du puissant et romanesque Aaroun-al-Raschid. Un coup d'œil rapide suffit à l'ingénieur pour observer sur la face de cet homme la grossièreté de son esprit, mais il remarqua aussi l'étonnement naïf du sauvage. Digia s'était retirée, pâle et tremblante, dans un coin. Une demi-douzaine d'enfants, les uns stupéfaits, les autres épouvantés, entrèrent dans une étable, où leur mère les poussa en leur commandant de se taire. Tous les yeux étaient fixés sur l'habit rouge de l'Albanais, et quand le Français prit la parole, le cabaretier et sa femme pensèrent qu'il remplissait l'emploi d'interprète dans la maison de ce grand personnage.

— Dolomir, dit l'ingénieur, nous avons à vous entretenir de votre fille Digia; mais nous ne venons point ici pour vous contester votre autorité paternelle : vous ferez de nos avis ce qu'il vous plaira. Répondez sans défiance à cette question : Quels motifs vous ont déterminé à rappeler votre fille de Venise?

C'était à dessein que l'ingénieur attaquait son adversaire par son côté le plus faible, en l'obligeant à parler dès le début de la conférence. Cette tactique acheva d'intimider le vieux Dolomir, qui se mit à balbutier.

— Excusez... dit-il, que vos seigneuries me pardonnent mon ignorance. Un pauvre Pagoto ne peut s'exprimer en beau langage.

— Parlez comme vous savez, reprit l'ingénieur, pourvu que ce soit avec franchise.

Le père commença un récit obscur et trivial, où l'on démêlait qu'il avait cru sa fille débauchée par le gondolier Marco, à cause de la mauvaise réputation des *nicolotti*.

— Vous vous trompiez, interrompit le Français. Votre fille allait bien réellement épouser Marco, lorsque vous l'avez envoyé quérir. Ce très-haut seigneur albanais et ce très-honorable seigneur dalmate sont venus ici pour témoigner en faveur de Digia. Il est étrange qu'un père ne sache pas reconnaître par lui-même la vérité sur une telle question. Il faut qu'on vous ait abusé. Nous voulions tous du bien à votre fille. Vous nous avez privés du plaisir de la marier.

— Je lui ai trouvé un autre mari, dit le père, reprenant un peu d'assurance.

— Oui, poursuivit l'ingénieur, François Knapen, n'est-ce pas? C'est lui qui vous a excité à maltraiter votre fille; c'est lui qui l'a calomniée.

— *Magari!* murmura Dolomir, plutôt à Dieu qu'il l'eût calomniée!

— Vous avez la tête dure, à ce que je vois. Et vous, Digia, comment ne protestez-vous point?

— Hélas! s'écria la jeune fille en pleurant, je ne

fais autre chose du matin au soir ; mais ce Knapen a ensorcelé mon père.

— Ensorcelé, ajouta la vieille mère, c'est le mot exact.

— Nous briserons le sortilège, reprit l'ingénieur. Qu'on cherche Knapen et qu'on l'amène devant moi.

— Me voici, dit le jeune Croate, qui se tenait caché derrière la porte du cellier.

Knapen entra et regarda l'ingénieur d'un air insolent.

— Avancez, monsieur, lui dit l'ingénieur français. Nous allons vous prouver que vous avez mal agi et porté le désordre dans cette famille.

— Je suis curieux de voir cela.

— Rien n'est plus facile. Si l'on vous proposait en mariage une fille perdue de mœurs, l'épouseriez-vous ?

— Non, monsieur, répondit Knapen.

— Comment appelleriez-vous celui-là qui prendrait pour compagne de toute sa vie la maîtresse d'un autre ?

Le Croate sentit le coup trop tard ; il garda le silence.

— Nous l'appellerions tous un homme vil, poursuivit l'ingénieur. Eh bien ! monsieur, de deux choses l'une : ou vous avez trompé Dolomir et calomnié sa fille, ou vous êtes cet homme que je viens de qualifier, puisque vous recherchez la main de Digia. Qu'avez-vous à répondre ?

François Knapen, déconcerté, lança un regard de colère à l'ingénieur français. — Lorsqu'on aime, dit-il en hésitant, on passe sur bien des petites choses...

— Ce n'est point une petite chose, interrompit l'ingénieur, que la réputation d'une jeune fille. Voulez-vous que je vous dise sur quelle chose vous avez passé? Par amour et par jalousie, vous avez employé de mauvais moyens d'atteindre votre but et d'écarter un rival. Vous avez volé à votre maîtresse l'affection et l'estime de son père, pour vous assurer une femme que vous estimiez vous-même, et dont vous connaissez l'innocence, le bon cœur, la douceur et les autres qualités. Il n'y a que l'amour et la jalousie qui puissent atténuer une faute si grave, un procédé si cruel et si malhonnête. Mais vous pouvez encore racheter cette faute en la confessant avec humilité, en réparant le mal, en faisant à la justice et à la vérité le sacrifice d'un amour qui n'est point partagé, en rendant à la jeune fille la tendresse de son père et le mari que vous lui avez enlevé par des manœuvres coupables. Si vous vous résignez de bonne grâce à ce pénible effort, le beau rôle sera tout à coup de votre côté. Nous vous plaindrons, nous essaierons de vous consoler, et nous dirons qu'il fallait que votre amour fût bien profond pour avoir entraîné si loin un garçon capable de dévouement et de générosité. En somme, c'est ce que vous avez de mieux à faire, car votre première thèse

n'est plus soutenable, et si vous y persistiez, votre honneur n'en réchapperait pas. Pour vous en convaincre, regardez seulement la mine du pauvre Dolomir, que a compris enfin son erreur et ses préventions injustes.

Le Croate, se voyant perdu, ne cherchait plus qu'une issue pour son orgueil. Il n'accepta point la position humble qui lui offrait son adversaire.

— Puisque Digia ne peut se résoudre à m'aimer, dit-il avec émotion, je renonce à elle. Soyez donc satisfait. Cette conspiration contre mon bonheur, qui vous amène de si loin, a réussi au gré de vos désirs. Je n'ai rien à dire de plus, et je ne veux ni consolations ni réparation d'honneur.

— Bien! Knapen, reprit l'ingénieur, voilà du courage. Ne croyez pas que je sois venu pour vous ravir encore votre fierté. Vous la sauverez du naufrage, et j'avais tort de vous en demander le sacrifice. Donnez-moi la main pour l'unique fois de votre vie, car il faut que je retourne ce soir à Fiume, d'où je me rendrai à Trieste et puis à Venise, et je ne reviendrai probablement jamais à Pago.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de faucon du Croate, tandis qu'il donnait la main à ce maudit inconnu qui renversait tous ses complots en un moment. Le Français devina qu'après son départ Knapen tenterait de se relever ; mais il ne lui laissa pas longtemps cette espérance. — Maître Dolomir, dit-il, j'emmène avec moi votre fille. Procurez-moi

une barque pour pouvoir traverser le détroit, et pendant ce temps-là votre femme va me faire à diner.

— Ma fille!... une barque!... à diner! répéta le père avec étonnement. Je ne donne pas à manger, Excellence; ma boutique est une *bierrerie*.

— Vous allez m'opposer votre grand mot, reprit l'ingénieur en riant: *Non è usato*, ce n'est pas l'usage. Mauvais négociant! apprenez qu'en France, si on demandait à manger à un maréchal ferrant, il se mettrait à la cuisine, soit par obligeance, soit par génie du commerce.

— Seigneur Français, dit l'Albanais au costume rouge, mon panier de vivres est à votre disposition. Nous dînerons ensemble, si vous voulez me faire cet honneur.

Le mousse du brigantin apporta des viandes froides et du vin qu'on servit sur la table de la *vendita*, et les trois seigneurs étrangers mangèrent ensemble de bon appétit. Digia, dont la mine était radieuse, changeait les assiettes avec empressement, tandis que la mère préparait le petit bagage de sa fille. On était au dessert, qui se composait d'amandes et de pommes, lorsque Dolomir vint annoncer que les patrons de barques ne voulaient point prendre la mer à cause du vent contraire.

— Ces gens-là, dit le vieux Dalmate au seigneur français, vont s'appliquer à vous retenir à Pago, et vous verrez qu'ils emmèneront cette nuit la jeune

filles dans l'intérieur de l'île pour l'empêcher de partir avec vous.

— Mon brigantin ne craint pas le gros temps, dit l'Albanais. Nous irons ensemble à Fiume, si nous trouvons seulement un pilote courageux, car il nous faut un marin du pays pour nous diriger.

Digia courut chercher le meilleur pilote qui fût dans l'île : c'était un vieux marin point timide, et qui connaissait à merveille les côtes ; mais il déclara nettement que la traversée était impossible. L'île de Pago forme avec le rivage de Croatie un canal étroit, fort dangereux par certains vents, et où l'on se brise d'un côté ou de l'autre, pour peu qu'on dévie du juste chemin.

— Vous l'entendez, dit le père Dolomir.

— Si vos seigneuries ont envie de se noyer, ajouta Knapen, l'occasion est belle.

L'Albanais et le Dalmate ne savaient que résoudre. L'archipel de l'Adriatique est plein de passages périlleux, et la bonne foi du vieux pilote ne pouvait être suspectée. Digia consternée interrogeait sa mère du regard. La mère observait avec inquiétude les signes d'intelligence qu'échangeaient ensemble Dolomir et Knapen. Le Français ne perdait pas un coup de dents, et cassait des amandes avec l'entrain d'un écolier. Le tour des pommes arriva ; il prit la plus grosse en demandant une assiette, et, au moment d'entamer le fruit avec son couteau, il s'arrêta, comme pour reprendre haleine :

— Qu'as-tu donc, pauvre Digia ? dit-il, tu parais agitée !

— Excellence, répondit la Pagota, si nous ne partons pas ce soir, je ne reverrai pas Venise.

— Qui parle de ne point partir ? reprit l'ingénieur. Ah ! je me rappelle : cet honnête pilote croit qu'il y a du danger, et qu'on ne peut pas sortir du détroit. Asseyez-vous là, mon brave, et buvez d'abord un verre de vin. Si l'on vous offrait le double du prix ordinaire pour franchir la pointe de l'île, que penseriez-vous du vent contraire et des écueils ? Réfléchissez un moment.

— J'ai bien du regret de vous refuser, monseigneur, répondit le vieux marin ; nous gagnons si peu ! mais la mer est la maîtresse, et nous ne commandons pas au vent.

— Diable ! puisque le verre de vin et la double paye n'adouciennent point la fureur des vagues, je vois que cela est sérieux ; et combien de temps durera ce vent contraire ?

— Trois jours et trois nuits, Excellence, sans interruption aucune.

— C'est comme dans notre canal de Brazza, dit le Dalmate.

— Tout à fait de même, reprit le pilote. L'île de Brazza forme un détroit semblable à celui de Pago.

— Mais on peut doubler la pointe de Brazza par tous les temps avec un bon brigantin et un pilote de sang-froid.

— Sans doute, Excellence, et, pour sortir du canal de Pago, c'est encore la même chose. Assurez-moi que les esprits malins, déchainés par ce maudit vent de biais, ne me troubleront ni la vue ni le cœur : je vous tiendrai au beau milieu de la passe sans broncher ; mais voilà où est la difficulté. S'il prend fantaisie aux démons de nous briser, je verrai de travers, le cœur me manquera, et adieu la compagnie !

— Nous partirons, dit l'ingénieur. Écoute-moi, mon brave, et bois un second verre de vin. — Je suis d'une province de France qu'on appelle la Vendée. Il y avait une fois dans un petit port de mon pays un étranger qui voulait s'embarquer par un temps affreux, et sortir du bras de mer que forme l'île de Ré avec le continent. C'était le soir. On voyait une multitude de phares allumés sur des pointes de rocher pour avertir les navigateurs qu'une mort certaine les attendait au pied de ces écueils, où se brisaient les vagues de l'Océan plus hautes que des montagnes. L'étranger offrit au pilote qui le devait conduire le double du prix ordinaire ; mais le vieux marin, tout courageux qu'il était, n'osait point exposer sa vie et celle de l'équipage. Quoiqu'il sût son métier, il craignait la malice des démons de la côte, car l'enfer a des factionnaires et des employés préposés aux naufrages sur le rivage de la France tout comme dans l'archipel adriatique. Cependant l'étranger, qui dînait paisiblement avec

deux seigneurs de ses amis, soutenait qu'on pouvait partir avec tant d'assurance et d'opiniâtreté, que le pilote se mit à l'examiner attentivement. Cet inconnu ne présentait rien de bizarre dans sa personne. Il portait seulement les cheveux hérissés sur le front et la barbe longue.

En parlant ainsi, le Français passa la main dans ses cheveux, qu'il dressa sur sa tête, et il tira sa barbe d'un air sardonique.

— Quand on eut servi le dessert, poursuivit le narrateur, l'étranger prit une grosse pomme et l'enveloppa, comme ceci, dans sa serviette ; puis il saisit un couteau bien aiguisé, qu'il leva en l'air en disant au pilote : « Si je viens à bout de couper cette pomme jusqu'au cœur d'un seul coup, à travers la serviette, sans entamer le linge, croiras-tu encore que les malins de la côte puissent noyer aisément un homme de mon espèce ? » Le pilote jura par toute sorte d'images, objets de son adoration, qu'il partirait, si le seigneur étranger accomplissait ce miracle. Il n'était qu'à moitié de ses bavardages superstitieux, lorsque le voyageur laissa retomber le couteau en frappant de toutes ses forces. La lame pénétra jusqu'au cœur de la pomme ; mais, en la retirant, il se trouva que la serviette n'était pas le moins du monde entamée, ce qui assurément tenait du prodige.

L'ingénieur français, comme pour joindre la démonstration au récit, avait enveloppé la pomme



dans la serviette et frappé fortement avec le couteau. Dolomir vit la lame pénétrer au cœur du fruit, et il s'écria que son linge était perdu ; mais l'ingénieur retira le couteau, et montra la serviette parfaitement intacte, au grand ébahissement de la compagnie. Ce tour d'adresse, fort simple quand on le sait faire, était inconnu à Pago. Les témoins, ne doutant plus que ce Français endiablé n'eût le pouvoir de traiter les esprits de la tempête comme des valets, se demandaient si leur hôte était un sorcier ou le diable lui-même. Le vieux Dalmate regardait de travers ce convive étrange, qui savourait d'un air innocent et sensuel la pomme coupée par l'entremise des esprits. Le seigneur albanais, doué d'une imagination moins impressionnable, bien qu'il ne connût point le tour, comprit que ce devait être un escamotage ; mais il feignit une surprise extrême. — A présent, dit-il, je ne vois plus ce qui peut nous retenir dans ce port ; mon brigantin ne risque rien. Si le pilote hésite encore, nous partirons sans lui. Le seigneur français tiendra la barre du gouvernail ; plût au ciel que j'eusse toujours un timonier comme lui !

— Vous avez la foi ! dit Knapen, qui avait remarqué un léger sourire sur les lèvres de l'Albanais. Peut-être suis-je capable aussi de vous mener à Fiume sans avoir jamais tenu la barre. Attendez seulement que je coupe une autre pomme de la même façon que monsieur ; si je réussis, vous me

donnez le gouvernail, et je vous promets que nous périrons ensemble.

Le Croate prit une pomme qu'il enveloppa dans le coin d'une serviette. Le Français, en regardant ces préparatifs, déguisait sous un air narquois une inquiétude dont il ne pouvait se défendre ; mais Knapien n'eut pas le soin de laisser au linge la liberté de se détendre et d'entrer dans la coupure avec la lame ; en outre il frappa obliquement, et il fit une large blessure à la serviette, ce qui excita la gaieté de toute l'assistance, à l'exception du père Dolomir.

— Eh bien, mon brave, partons-nous ? dit l'ingénieur au pilote.

— Je suis à vos ordres, Excellence, répondit le vieux marin.

— Tu n'auras point peur des esprits, et le cœur, la main et les yeux ne broncheront point ?

— Non plus que si j'étais de bronze, monseigneur.

— Allons, Digia, prends ton bagage, embrasse tes parents, et vous, Dolomir, donnez votre bénédiction à cette aimable enfant.

Après la cérémonie des embrassements et de la bénédiction, l'ingénieur s'empara du bras de la jeune fille et partit en avant, suivi des deux vieillards aux costumes orientaux. Le vent soufflait avec violence ; la mer *moutonnait*, et le ciel chargé de nuages avait un aspect sombre et menaçant. On ne voyait pas une voile dans le détroit ; mais l'équipage

albanais, n'étant point de la paroisse, avait d'autres superstitions que celles de Pago. Le petit navire était neuf et bien construit. Le pilote se mit à la barre avec confiance. Le brigantin déploya ses ailes blanches, sortit du port et gagna le milieu du canal en bondissant sur les vagues. Dolomir et sa femme, assis sur une pierre, le virent manœuvrer avec précision ; bientôt il franchit le passage le plus dangereux et laissa derrière lui les écueils. Les deux bonnes gens rentrèrent au logis en soupirant, et l'orgueilleux Knapen, qui ne voulait pas montrer son dépit, erra sur les terrains nus des salines pour y pleurer sans témoins.

Aux nuits brûlantes de la canicule avaient succédé les nuits tempérées de septembre, lorsque je retrouvai l'ingénieur assis un soir, à sa place accoutumée, devant le café Florian. Je le savais ennemi des écritures inutiles aussi bien que des paroles en l'air ; c'est pourquoi je ne m'étonnais point de n'avoir reçu aucune lettre de lui. Sans attendre mes questions, il s'empressa de m'annoncer que Digia était à Venise, et puis il me raconta tous les détails de son expédition. Dans la crainte que Marco, avec son incorrigible légèreté, ne fût pas convenablement préparé au retour de sa maîtresse, je voulus l'en avertir. En sortant, je lui avais donné rendez-vous à la rive de la *Piazzetta*. Je l'y cherchai à dix heures du soir ; — point de Marco. Je revins à onze heures ; — point de gondole. Le drôle, habitué à de

longues lacunes dans son service, avait profité de mon peu d'exigence pour mener deux Anglais au couvent des Arméniens, et de là au Lido. Coletto et lui me vinrent conter le lendemain l'histoire d'un prétendu accident beaucoup trop riche en invention pour être vraisemblable. J'abrégais mes reproches pour arriver à la nouvelle du retour de Digia, lorsqu'on frappa doucement à ma porte. Marco ouvrit et se trouva nez à nez avec la belle Muranelle. La jeune fille s'avança au milieu de la chambre et me fit une révérence en écartant le grand voile qui enveloppait son visage.

— Pardonnez-moi, me dit-elle avec pétulance, de venir importuner votre seigneurie si matin ; mais il faut absolument que je parle à une personne qui ait de l'autorité sur ce nicolotto. Depuis un mois, votre gondolier me fait la cour...

— Vous l'avez voulu, interrompit Marco.

— Oui, je l'ai voulu, perfide ! reprit la Muranelle, parce que j'ignorais que tu avais une maîtresse, une fiancée ; mais, toi, tu le savais bien. Tout à l'heure je viens d'apprendre que cette fiancée arrive de Pago pour t'épouser, et l'on me dit cela quand j'ai pris l'habitude de t'écouter, et que mon pauvre cœur n'a plus ni force ni courage. Il faut pourtant opter entre la Pagota et moi ; j'espère encore que tu me choisiras, et vous, seigneur français, intercédez pour moi, et donnez l'ordre à votre serviteur de m'aimer, comme il le doit.

— Mon enfant, répondis-je, la conduite de Marco est abominable ; mais on n'aime point les gens par ordre. Tout ce que je puis faire, c'est de commander à ce libertin d'opter à l'instant. Malgré l'engagement sérieux qu'il a pris avec la Pagota, s'il se prononce en votre faveur, il vous épousera.

— Nenni ! Excellence, dit Marco sans s'émouvoir, je ne l'épouserai point. La *toza* ferait une maîtresse gentille, amusante et coquette ; pour une femme, il est besoin de qualités plus solides. C'est Digia que je prendrai.

Les yeux de la jeune fille lancèrent des feux rouges ; elle frappa du pied en s'écriant d'une voix rauque : — Tu épouseras donc une fille borgne et défigurée, car je lui arracherai un œil pour te le jeter à la face.

L'expression de la férocité ne dura qu'un moment sur le visage de madone de la Muranelle. La rougeur de la honte lui monta jusqu'au front ; ses lèvres tremblèrent, et comme elle sentit que l'éruption des larmes allait éclater, elle sortit précipitamment. Je m'attendais à pareille scène avec Digia, et je commençais à regretter mon intérêt mal placé pour les amours d'un mauvais garnement ; mais la Pagota ne se montra point. Trois jours s'écoulèrent sans qu'on pût découvrir où elle était. On ne l'avait pas vue à son ancien domicile, et les petites porteuses d'eau ne savaient pas même qu'elle fût à Venise. Elle reparut enfin le quatrième jour.

dans la cour du palais ducal, où elle puisa de l'eau pour servir ses clients. Coletto me vint annoncer qu'il l'avait rencontrée toujours courant, mais qu'elle n'avait pas daigné le reconnaître. Marco s'était mis sur son passage et n'avait pas eu plus de succès; elle l'avait repoussé de la main et s'était enfuie au galop, en lui criant de loin qu'il se trompait et prenait une Pagota pour une Muranelle. Lorsque Marco, l'oreille basse, me demanda conseil, je l'envoyai à tous les diables, en lui disant que je ne voulais plus me mêler de ses affaires, et que je l'exhortais à réfléchir sur la sagesse des proverbes français.

Un soir, après le diner, j'aperçus dans la rue Digia, qui marchait lentement, le menton incliné sur sa poitrine. Elle n'avait plus ses seaux de cuivre et paraissait fatiguée du travail de la journée. Son air abattu et découragé m'inquiéta. Je m'approchai tout près d'elle pour savoir où elle allait, car Venise, avec ses quatre cents ponts, ses détours infinis, ses rues étroites et ses recoins, semble bâtie exprès pour dérouter l'indiscret à la poursuite d'une femme. Digia me conduisit dans la *Frezzaria*, d'où elle sortit pour passer devant la petite église de San-Fantino. Elle arriva au bord du grand canal, qu'elle traversa au *traghetto* Saint-Samuel. Pour ne point la perdre de vue, je me jetai dans une gondole et je passai le grand canal au même *traghetto*. Sur la rive opposée, lorsqu'elle eut payé un sou au passeur, elle tourna dans une petite rue au bout de laquelle était

un *rio* dont l'eau était claire et profonde. Je me retirai sous un portique pour l'observer sans qu'elle pût me voir. Digia resta longtemps immobile; elle chantait à demi-voix une chanson populaire où les rimes en *sdrucchiolo* revenaient fréquemment, selon le mode vénitien. Je distinguai ces paroles du refrain : « *Aqua bela, dolce e tiepida...* — belle eau, douce et tiède, — celui qui n'a plus d'illusions — trouve encore un lit pour rêver — dans ta robe verte et limpide ¹. » L'idée me vint que ce chant pouvait être le prélude d'une tentative de suicide. Je sortis de ma cachette. La Pagota ne m'entendit pas. Je fus obligé de lui poser la main sur l'épaule pour la tirer de sa rêverie.

— Digia, lui dis-je, la robe verte de la lagune n'est pas un lit de mort pour une fille chrétienne comme vous.

— Pourquoi? me répondit-elle avec exaltation. L'eau me connaît bien; j'y ai vécu et j'y mourrai. La lagune m'attire pour me bercer dans son sein.

— Dites plutôt que le chagrin vous pousse, Digia. La vie ne vous a pas été donnée à condition qu'elle serait toujours heureuse et facile. Vous devez accep-

¹ En dialecte vénitien, les poètes font rimer ensemble tous les *sdrucchioli*, c'est-à-dire les mots où l'accent est placé sur la syllabe anté-pénultième. Cette singulière règle de prosodie produit des effets très-gracieux. Pour choisir un exemple parmi les mots connus des Parisiens, *Cenerentola* et *Semiramide*, qui sont des *sdrucchioli*, riment ensemble à Venise.

ter le mal comme le bien jusqu'au terme fixé. D'où vient votre désespoir? Est-ce de l'infidélité de votre amant? Vous l'aimez donc, tout infidèle qu'il est? Que ne lui pardonnez-vous alors? Marco se repent de sa faute. Il a reçu une leçon dont il profitera; vous aurez en lui un bon mari. Laissez-moi le soin de l'amener à vos pieds.

— Jamais! dit la Pagota en se relevant. Ce sont les Vénitiennes intrigantes et rusées qui pardonnent des infidélités à charge de revanche. Moi, je suis de Pago; je n'ai pas besoin d'indulgence et je ne pardonne pas. Dites à ce traître qu'il ne me reverra jamais.

La Pagota tourna les talons et s'enfuit comme Atalante. Je la laissai courir, et je retournai à Saint-Marc, où je racontai à mon ami l'ingénieur l'infidélité de Marco, le désespoir de Digia et le monologue de fâcheux augure que je venais d'entendre. Le mathématicien se moqua de mes inquiétudes. Ce que j'appelais désespoir n'était, selon lui, qu'une bouderie d'enfant; mais il me reprocha d'avoir interrompu le monologue. Il pouvait arriver à présent que la Pagota se crût obligée de se noyer par point d'honneur.

— Si vous la mettez au pied de ce mur-là, elle sautera dans l'eau, ajouta l'ingénieur. Je vois bien qu'il me faudra donner la dernière main à cette affaire. Amenez Digia chez moi, et je lui poserai la question de telle sorte qu'en moins d'un quart

d'heure elle prendra son parti d'être heureuse et d'épouser son *nicolotto*. Vous allez dire encore que je ne doute de rien ; mais, quand on a de son côté le bon sens, le plus fort est fait, il n'y a plus que la façon de s'en servir.

Le lendemain, je montai une longue faction aux puits du palais ducal, et j'y trouvai enfin Digia. Elle consentit à me suivre chez le seigneur français qui l'avait enlevée à François Knapen. En entrant dans le bureau de la saline, je tirai ma montre, et je dis à l'ingénieur qu'il n'avait qu'un quart d'heure. Il me répondit que cinq minutes suffiraient. Il se tourna ensuite vers Digia, et lui dit avec une bonté calme :

— Assieds-toi, ma mignonne, et sois attentive. J'ai appris que, dans un accès de douleur, tu avais eu la pensée de mourir, et cela n'est pas bien. Lorsque je t'ai sauvée des filets du Croate, j'ai contracté envers ta famille une grande responsabilité. On t'a permis de me suivre, à la condition de te marier à Venise : c'est là le but de ton voyage. Que pensera-t-on de mon intervention et de ton absence, si ce but n'est pas atteint ? Tu compromets à la fois ma réputation et la tienne. On croira que tu vis mal, et que je suis complice d'une intrigue.

— Excellence, répondit la Pagota, ce n'est point ma faute si Marco m'a trompée et si je ne puis plus l'aimer.

— Tu ne l'aimes plus, soit, reprit l'ingénieur ; eh

bien donc ! ne pensons plus à lui. Je te présente un autre parti, car il faut absolument que tu prennes un époux. Ambrosio, le plus jeune de mes gondoliers, est un garçon bien fait, sage et laborieux, dont je suis content, qui gagne quatre-vingts livres par mois. Il t'a vue, tu lui plais ; il faut l'accepter. Au lieu d'un mariage d'amour, ce sera un mariage de raison, mais fort convenable. Ambrosio t'aimera ; il se conduira en galant homme, et tu seras heureuse. Quant à tes envies de suicide, je n'en parle pas ; tu ne voudrais pas me récompenser de mes peines et de mon amitié en me jouant un mauvais tour, en me donnant un chagrin qui empoisonnerait ma vie. Tant d'ingratitude serait incroyable, et je t'offenserais en insistant davantage sur ce point.

— Que vous êtes bon ! s'écria la Pagota. Non, je ne vous affligerai pas ; mais ce que vous me proposez est impossible : je ne veux pas d'Ambrosio.

— C'est que tu ne l'as encore regardé qu'avec indifférence ; aujourd'hui tu le verras sous les traits d'un futur mari, et il te paraîtra charmant. Je ne lui ai parlé de rien avant de te consulter. Nous allons maintenant l'appeler par cette fenêtre.

— Au nom du ciel ! attendez un moment, Excellence...

Digia se tut, et baissa les yeux.

— Si, par hasard, reprit l'ingénieur, ton aversion pour Marco n'était autre chose que de l'amour offensé, il faudrait prendre garde à cela. Interroge

un peu ton cœur, et assure-toi de tes sentiments. Surtout pas de fausse honte ; considère-moi comme un père, et ne t'avise pas de dissimuler par orgueil une faiblesse qui nous tirerait tous de l'embarras où nous sommes.

La Pagota demeurait muette, mais on voyait sa poitrine se gonfler peu à peu.

— Choisis donc, poursuivit l'ingénieur, entre ces trois partis : pardonner à Marco, jeter un voile sur ses fautes et l'épouser, comme cela était convenu, ou agréer les hommages d'Ambrosio et permettre que je l'appelle par cette fenêtre pour lui annoncer que je lui ai trouvé une femme bonne et douce ; ou bien enfin retourner immédiatement à Pago pour retomber sous la griffe du Croate, d'un homme que tu n'estimes point. Si je ne me tompe, le premier de ces trois partis serait incomparablement le meilleur.

— Le premier, murmura Digia... le premier en effet...

— Les cinq minutes sont passées, dis-je en regardant ma montre.

— Oui, répondit l'ingénieur, mais depuis deux minutes l'arrêt est rendu dans le cœur de la pauvre fille.

J'ouvris la porte de l'antichambre, où Marco attendait par mon ordre la fin de la conférence ; j'amenai l'accusé, en le tenant par l'oreille, jusqu'aux pieds de sa maîtresse. — Ton procès est ga-

gné, lui dis-je. Tu en seras quitte pour faire amende honorable et baiser les mains de ton juge.

Le drôle, prosterné à deux genoux, commença un discours moitié sérieux et moitié comique, où il donnait à la Pagota le titre de *messer grande* et de très-excellent et très-juste seigneur. *Messer grande* était le préfet de police de l'ancienne république, le magistrat qui jugeait les délits et contraventions des gondoliers. Digia ne put s'empêcher de rire; elle donna un soufflet à son amant, après quoi ils s'embrassèrent.

A trois semaines de là, le mariage fut célébré dans l'église de San-Nicolo, on fond du *Canareggio*. Nous conduisîmes les époux en gondole découverte, et pour la première fois de sa vie Marco voyagea par eau sans tenir la rame. Pendant la cérémonie, je vis le seigneur patricien au premier rang des invités. En sortant de l'église, il s'approcha de son ancien serviteur, et lui dit avec un dégagement admirable de sa position de débiteur insolvable : — Je t'avais bien prédit, Marco, que ma protection et mes bontés te mèneraient à la fortune. Ton bonheur est mon ouvrage, et je m'en réjouis.

Un congé de huit jours, que j'accordai à maître Marco, lui permit de goûter paisiblement ce bonheur qu'il devait au patricien pendant le premier quartier de sa lune de miel. Le jour où il reprit son service, il me présenta, de la part de sa femme, une branche de rosier grimant sur laquelle étaient

soixante roses, sans compter les boutons. L'ingénieur reçut un cadeau pareil.

Digia, devenue Vénitienne, quitta le costume de Pago. Le régime, le climat et le commerce des gens du pays la transformèrent en peu de temps; elle mena son mari tantôt à la baguette et tantôt par la ruse, mais elle lui resta fidèle, pour montrer qu'elle n'était pas Vénitienne tout à fait. Ses cheveux d'un blond clair, mûris par le soleil, prirent cette belle teinte rousse que le Titien préférait aux autres nuances. Au bout de huit mois, quand je quittai Venise à mon grand regret, on voyait à la taille arrondie de la Pagota qu'elle donnerait bientôt un nicolotto de plus à la population passionnée du *Canareggio*.

Quant au magnifique seigneur doge, dès la première échéance de ces fameux à-compte mensuels qui devaient éteindre son emprunt, il était venu expliquer avec des fleurs d'éloquence de l'ordre le plus élevé comment il lui était absolument impossible pour cette fois de payer les trois francs convenus. Au second mois, mêmes fleurs de rhétorique et même résultat. D'échappatoires en échappatoires, il atteignit le bout de l'an. La dogaresse aux épaules carrées abusa de la complaisance de son locataire avec si peu de retenue, que l'ingénieur, un beau matin, décampa sans attendre l'expiration de son bail, et, à partir de ce moment, le patricien passa devant son sauveur, son excellent ami, son créan-

cier, sans porter la main à ce chapeau de soie luisant comme un fanal, où l'œil sagace de Coletto avait discerné l'indice d'une banqueroute. D'autres expédients, d'autres embarras, d'autres dettes réclamaient toute son attention, toutes les ressources de son génie. L'homme de qui le doge n'avait plus rien à espérer était rayé de la surface du globe, comme si le canal *Orfano* l'eût englouti.

III

LE VOMERO

I

Le Vomero est situé hors de Naples, dans un lieu pittoresque. Plusieurs chemins y conduisent, des deux extrémités de la ville, en tournant autour de la montagne où est construit le fort Saint-Elme. Tous les matins descendent, par ces chemins opposés, les laveuses, portant sur leur tête une corbeille ou une *secchia* de bois blanc qu'elles soutiennent d'une main, en appuyant l'autre main sur la hanche, comme les jeunes filles qui environnent Éliézer dans le tableau du Poussin. C'est là qu'on blanchit tout le linge de Naples.

Les garçons désœuvrés viennent chercher de la compagnie dans ce salon en plein vent ; quelques-uns se mettent en frais d'esprit, éveillent avec art la coquetterie des laveuses, et font leur cour, toujours sur le ton du badinage. Les plus assidus finissent par obtenir des signes de préférence. Des

conversations générales on passe aux entretiens particuliers, et puis aux tête-à-tête. En retournant à la ville, des couples isolés s'écartent de la bande. Plus d'une fille a laissé prendre son cœur dans le trajet, plus d'un mariage s'est fait ainsi; mais, quand les romans commencés au Vomero ne se dénouent pas à l'église, la conclusion en est souvent arrosée de larmes, et, par quelque nuit sombre, la sœur qui veille à l'hospice de l'Annonciade voit deux mains tremblantes déposer dans le tour un pauvre enfant sans nom.

Au printemps de l'année 1844, on citait, parmi les laveuses du Vomero, deux jeunes filles, plus belles que les autres, et dont un peintre avait reproduit les figures dans un tableau qui n'était pas sans mérite. L'une était une grande et forte personne de l'île de Procida, brune comme une grenade, avec des traits d'une régularité classique, les yeux enchâssés à la grecque, les sourcils comme tracés au pinceau, le regard calme et un peu dur, la peau dorée, luisante, mais fine et unie comme le satin, les habitudes du corps majestueusement nonchalantes. Elle portait le nom pompeux de Bérénice. L'autre, appelée Giovannina, était petite et svelte, avec des yeux d'un vert de bouteille, pétillants d'intelligence, les cheveux d'un blond ardent, la peau d'une blancheur mate qui résistait à l'action du soleil, la bouche en accolade, la physionomie mobile, expressive, variée comme son humeur, le geste vif,

précis et d'une adresse singulière ; ce type napolitain, plus rare que le premier, compte la gracieuse Cerrito parmi ses exemplaires les plus aimables.

Bérénice aimait passionnément la parure, les couleurs brillantes et la dorure : les bijoux de sa couronne se réduisaient à une paire de pendants d'oreilles en corail, une croix en filigrane et un bracelet de boules d'agate formant chapelet ; mais elle ajoutait à ces trésors quantité d'autres ornements moins chers, comme des colliers de pierres ramassées dans les mosaïques en ruine, ou des torsades de glands d'Espagne et de graines de sorbier. Ses cheveux, souvent en désordre, étaient relevés par deux grosses épingles. Le rouge et le jaune dominaient dans ses vêtements, et une longue frange pendait au bas de son tablier. Giovannina s'habillait plus simplement ; elle ne se parait que les dimanches et les jours de fête ; les jours de travail, aucune épingle ne brillait sur sa tête, point de collier sur son cou blanc ; mais elle ne sortait pas sans avoir peigné ses cheveux avec soin, et sa chemisette à mille plis était d'une propreté rare.

Un seigneur étranger, de qui elle avait blanchi le linge, avait dit un jour à Giovannina que le moyen de faire fortune était de travailler avec plus de zèle et de conscience que ses compagnes paresseuses, de livrer de l'ouvrage sans reproche, d'éviter les taches, de se distinguer enfin sur ses rivales, dont la négligence et la mauvaise volonté feraient nécessaire-

ment remarquer et choisir une ouvrière plus habile et plus soigneuse. Ces conseils avaient d'abord étonné Giovannina. L'usage à Naples étant de bâcler la besogne et d'en solliciter ensuite le salaire le plus élevé possible au moyen de ruses, de mensonges et d'efforts d'éloquence, la pauvre fille n'avait pas compris du premier coup les avis du seigneur étranger. L'instinct et la tradition de la fourberie obstruaient son esprit et l'empêchaient de saisir ce calcul profond où les bénéfices à venir étaient mis au-dessus d'un gain immédiat ; mais, en y rêvant, elle avait fini par sentir la justesse du précepte. Le génie de l'industrie occidentale s'était révélé à son intelligence. Giovannina se leva matin, se donna de la peine, employa bien son temps, laissa ses compagnes bavarder, et ne tira son linge de l'eau que lorsqu'elle le vit d'une netteté complète. La récompense ne se fit pas attendre : on remarqua son émulation. L'hôtel de la *Victoire*, où descendent les étrangers les plus riches, l'employa, et, à la fin de chaque semaine, elle recueillit une moisson de *carlins*.

Il fallait à Giovannina un grand parti pris pour travailler si bravement au milieu des quolibets, des chansons et des rires. Les autres laveuses, en voyant son application et son activité, auraient pu deviner facilement d'où lui venaient son bonheur et ses bénéfices ; mais elles n'imaginèrent point d'autre cause à sa fortune qu'une heureuse étoile. Bérénice

se considérait comme une personne de qualité rejetée par une erreur du hasard dans une condition indigne d'elle. Toutes les occasions d'interrompre son travail lui convenaient également. Au premier mot qu'on lui disait, elle se livrait à la conversation sans se faire prier, laissant son ouvrage à la garde de Dieu. Le samedi, elle rendait à ses pratiques du linge coloré de nuages sablonneux ; mais elle inventait chaque fois un nouveau conte fort dramatique pour expliquer la chose par un accident, et, quand on lui adressait des reproches, elle répondait avec une admirable volubilité de langage pour déguiser son indifférence. Au fond, pourvu qu'on lui donnât son salaire, elle ne s'embarrassait guère du reste.

Un matin, il y avait au Vomero une réunion nombreuse, mais non choisie, de rôdeurs venus de Chiaia et de Pausilippe, la plupart beaux, robustes, la langue bien pendue, le bonnet de laine rouge sur l'oreille et nus jusqu'à la ceinture. Hormis un mulletier, plus cossu que les autres et qui portait veste à ramages, souliers ferrés et chapeau à larges bords, ces jeunes gaillards paraissaient mépriser toute espèce de chaussure, et, entre huit ou dix qu'ils étaient, ils ne possédaient pas six chemises ; du reste, bons compagnons, avides de divertissements et redoutant bien plus le travail que la compagnie des jolies filles. Pour engager l'escarmouche avec les laveuses, ils commencèrent par s'attaquer entre eux.

— Tu prétends que tu es bon à marier, Ciccio, disait un grand garçon bâti comme le gladiateur, et tu n'as pas seulement voyagé.

— Je n'ai pas voyagé! s'écria Ciccio avec indignation. Je suis allé à Salerne, à Pizzo, et jusqu'en vue des côtes de Sicile, où j'aurais abordé sans un orage effroyable qui repoussa en Calabre la barque du patron. C'est toi qui te prétends marin, et qui ne mérites pas seulement le titre de pêcheur. As-tu jamais failli te noyer, Matteo?

— Moi! reprit Matteo, je suis tombé à la mer en toutes saisons. Apprends que j'ai pêché des dorades et même des thons.

— Des coquillages, des coquillages! dit le muletier. Quant à Toma, c'est différent: il ne pêche que des laitues, des pois et des carottes; c'est pourquoi, vivant en frère avec des légumes, son visage ressemble à un *cocomello*.

— Riez de mon métier, pêcheur de grenouilles et cocher de malheur, répondit Toma le jardinier; je n'envie point à Ciccio et à Matteo l'avantage de tomber à la mer en janvier, ni à don Annibal le plaisir d'avaler en juillet la poussière des grands chemins.

— On est plus en sûreté sur mes mules que dans une barque, reprit le muletier Annibal, et il y a plus de profit à porter des Anglais à Capoue que des salades au marché de Sainte-Brigitte. Mais, au lieu de nous quereller, prenons pour juge cette belle

enfant qui a des mains d'ivoire, des joues de lis, des yeux d'ambre vert, et qui frotte son linge avec tant de courage. Elle saura bien nous dire lequel de nous est capable d'acheter son lit de nocces.

Ce discours insidieux, qui s'adressait à Giovannina, n'eut point de succès. La jeune fille ne leva pas même les yeux, et répondit en frottant son linge avec plus d'ardeur : — Je n'ai pas le temps d'écouter des bagatelles et de juger des différends.

— Qu'allons-nous devenir ? dit Annibal ; la discorde est parmi les hommes, et Vénus refuse de les mettre d'accord. Heureusement je vois une divinité aux cheveux d'ébène qui sera peut-être moins cruelle, car elle porte dans ses grands yeux la sagesse de sainte Minerve, et je gage qu'elle saurait reconnaître à perte de vue un garçon bon à marier.

Bérénice, interpellée, tira incontinent de l'eau ses beaux bras couleur de cuivre, et regarda en souriant le muletier facétieux.

— Je vous mettrai d'accord, dit-elle, et il me faudra moins de temps qu'à sainte Minerve pour dire un *Ave*. Rangez-vous tous devant moi, et attendez un peu que je lise sur vos figures. Vous, seigneur muletier, vous offririez une botte de paille à votre fiancée ; sur une natte de jonc dormirait la femme du marchand d'huîtres ; le banc d'une barque est un lit dur pour l'épouse d'un pêcheur de dorades. Est-ce à l'ombre d'un chou que la femme du jardinier pas-

sera l'heure du repos? Non, mes chers seigneurs; celui qui est bon à marier, le voici, et, pour qu'on le distingue des autres, je le marque d'un signe particulier.

En parlant ainsi, Bérénice plongea sa main dans le bassin, et jeta de l'eau de savon au visage d'un garçon de dix-huit ans, construit comme l'Antinoüs. Toute la compagnie poussa un éclat de rire qui monta jusqu'aux oreilles des factionnaires du fort Saint-Elme.

— C'est Nino! s'écrièrent les jeunes gens, c'est le petit Nino qui a remporté la victoire. Toutes les cartes, les dés et les bonnes chances sont pour lui.

— Vite, demanda une laveuse, vite, seigneur muletier, dites-nous qui est don Nino. Quel âge a-t-il? quel métier fait-il? combien gagne-t-il à la journée? qui sont ses parents? Voyons si Bérénice a bien choisi.

— Oh! répondit Annibal, la signora Bérénice a plus de coup d'œil que l'ancienne sorcière de Cuma. Les parents de Nino sont de si grands personnages qu'on n'ose les nommer, et puisqu'il ne les connaît pas lui-même, pourquoi sa mère ne serait-elle pas une comtesse? La madone des *trovatelli* n'ignore point que son père est un docteur, à moins qu'il ne soit colonel ou marchand de limonade. Ce mystère sera éclairci avant que Noël tombe le jour de saint Étienne. Le métier de Nino, c'est de courir comme un lièvre et de danser comme un chamois. Ce gar-

çon-là n'a pas son pareil à trente lieues à la ronde pour casser des noisettes avec ses dents. Il gagne à la *scopa* quand il abat un roi et que son adversaire n'a qu'un cavalier. Est-il un plus bel état sous le soleil ? Nino mange sur le marbre, comme un empereur, à l'heure où les carmes ou les franciscains font les distributions de soupes, et il dort dans une corbeille d'osier comme le chat d'un évêque. La monnaie dont on lui payera le prix de sa journée n'est point encore frappée, et le lingot qui la contient arrivera d'Amérique, si les corsaires n'arrêtent pas le navire. Mais Nino est un gentil garçon, gai, complaisant, paré de ses talens et de ses qualités comme un agneau pascal de ses rubans, et il ramassera peut-être un sac d'écus en même temps que le cœur d'une fille. Voilà comme il est bon à marier.

— C'est la vérité, dit Nino en saluant la compagnie. Je suis un enfant de l'Annonciade. Quand la belle Bérénice aura un carrosse, je courrai devant ses chevaux de Naples à Caserte, sans perdre la respiration. Je sais aussi faire tourner un verre plein sur un cerceau sans renverser une goutte d'eau, et les seigneurs étrangers qui admirent mes petits talens me donnent la *bonne-main* ; et quand je distribue des violettes aux dames devant la porte de la *Villa-Reale*, il ne m'en reste pas un seul bouquet le soir. La véritable raison pour laquelle je suis bon à marier, c'est que j'ai du bonheur.

— Oui, dit une vieille laveuse, on voit bien à la figure de don Nino qu'il aura toujours du bonheur. Il ne sera pas en peine de trouver une femme, et celle qui lui convient, c'est Giovannina, parce qu'elle a aussi du bonheur, et qu'elle fera une bonne ménagère.

— Dispensez-vous du soin de me choisir un mari, répondit la jeune fille. Et vous, seigneur muletier, au lieu de nous distraire de notre ouvrage, racontez-nous une histoire tandis que nous travaillerons. Vous voyez bien que tout le monde ici a les bras croisés depuis un quart d'heure. Ces conversations avec les jeunes gens ne valent rien.

— Une histoire ! une histoire ! crièrent les laveuses en retournant à leur ouvrage.

— Vous ne pouviez tomber mieux qu'en vous adressant à moi, dit Annibal. Une éducation soignée est de rigueur dans mon état. Lorsque je mène des voyageurs en Calabre et que nous traversons un pays où règne la *malaria*, je leur récite des *sonnets d'amour* ou des contes, pour les empêcher de dormir, car celui qui s'endort est sûr de gagner la fièvre. Écoutez bien l'histoire de la belle Cosentine, que je raconte toujours en passant à Cetraro.

Les hommes se couchèrent en formant un demi-cercle autour du narrateur, et don Annibal, debout au milieu de l'auditoire, entonna d'une voix forte et sur un mode emphatique, assaisonné de gestes de théâtre, l'histoire de la belle Cosentine.

II.

Comme la rose parmi des violettes, comme une étoile au milieu de pâles cierges, la belle Cosentine, resplendissante de jeunesse et de grâce, brillait pardessus ses compagnes. Ses yeux d'azur répandaient les poisons de l'amour dans toute la province de Cosenza, et c'était une maladie plus redoutable que la fièvre ; car de tous les malades qu'elle faisait, un seul pouvait espérer de se guérir, et on ne savait pas encore lequel serait préféré. Déjà cette fille insensible avait refusé la main d'un duc, celle d'un général, celle d'un gouverneur de Calabre, et, dans le palais de l'intendance, un pauvre jeune homme s'en allait dépérissant d'amour et de tristesse. Et cependant elle n'était point riche, la belle Cosentine, puisque son père, simple tonnelier, faisait des cuves pour la vendange, tandis qu'elle filait sa quenouille.

Ce fut à la noce d'une de ses compagnes qu'elle s'éprit subitement d'une tendresse extrême pour un beau garçon qu'elle ne connaissait point encore. Il était venu de Cetraro pour marier sa cousine, le jeune pêcheur. Il ne possédait que sa maisonnette, sa barque et ses filets, mais il avait la mine d'un dieu, le courage d'un lion, et il dansait comme un faune. En dansant une saltarelle avec lui, la Cosentine se troubla, et son cœur de marbre devint tout

à coup plus tendre qu'un pain de miel. Tandis que le cœur de la Cosentine fondait comme la cire, celui du pêcheur cetrarin s'enflammait comme le sarment, si bien qu'ils se dirent leur amour et qu'on les accorda, en répétant mille fois que ces jeunes gens faisaient un beau couple, et en bénissant les seins féconds des deux mères qui les avaient portés. Au lieu de retourner chez lui, le pêcheur passa une semaine à Cosenza, toujours à côté de sa fiancée. Elle s'appuyait sur son bras le long du chemin qui descend à la mer. On prit jour pour célébrer les épousailles, et, en partant pour Cetraro, le fiancé donna et reçut le baiser de la promesse.

Dans l'ivresse de son bonheur, le Cetrarin avait oublié l'époque du passage des thons sur les côtes de Sicile, et, comme le thon n'attend point pour passer que les pêcheurs aient célébré leurs noces, il fallut s'embarquer à la hâte et rejoindre les barques dont on voyait au loin les voiles blanches.

En ce temps-là, le terrible corsaire Cariadin-Barbe-Rousse venait de recevoir du Grand-Turc le gouvernement de Zerbi, en récompense de ses exploits contre les chrétiens, et, comme il voulait monter sa maison, il envoya un brigantin de guerre sur les côtes d'Italie chercher de belles esclaves pour son sérail. Au milieu de la nuit, le vaisseau vint courir des bordées en face de Cetraro et de Cosenza. Un canot aborda sans bruit à peu de distance de ces deux villes. Les Turcs, armés de pistolets et de sa-

bres, rôdèrent sur le rivage comme des requins affamés. Une troupe de jeunes filles vint à passer parmi lesquelles était la belle Cosentine, tâchant de distinguer encore dans le lointain la voile blanche qui emportait ses amours. Quelle aubaine pour les mécréants ! Ils se jetèrent sur les jeunes filles, et ils entraînent toute la bande dans leur canot. La pauvre Cosentine fut portée, plus morte que vive, jusqu'au vaisseau de guerre. O lamentable aventure ! ô situation effroyable ! ô désespoir pour des filles chrétiennes ! De quels gémissements ces infortunées faisaient retentir les airs, c'est ce que l'imagination peut à peine concevoir. Des ruisseaux de larmes coulaient des yeux des jeunes filles, elles tendaient leurs bras vers la terre ; mais les Turcs souriaient, et le capitaine se réjouissait de son riche butin.

Cependant la Cosentine était si touchante et si belle dans sa douleur, que l'équipage finit par être ému de pitié en regardant ses pleurs. Le capitaine, s'adoucissant, lui offrit sa liberté moyennant une rançon. — Ne pleurez point, lui dit-il ; j'enverrai mes gens demander à votre père mille piastres fortes, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines, pour donner aux trois favorites du puissant Cariadin ; à ce prix, vous pourrez retourner à Cosenza, et je ne partirai pas avant d'avoir reçu la réponse. Et le canot reprit la mer, et les rameurs alertes s'éloignèrent en répétant : *Oïzza !* vogue ! vogue !

A la porte du tonnelier de Cosenza vinrent frapper trois hommes en capuchons blancs : — Ta fille est notre prisonnière. Si tu veux la racheter, dépêche-toi de nous donner mille piastres fortes pour le puissant Cariadin, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines pour les trois favorites de notre maître. — Hélas ! répondit le père, où voulez-vous que je prenne tout cela ? Il me faudrait vendre ma maison, mes tonneaux et mes outils, et à quoi me servira de racheter ma fille, si c'est pour mourir de faim ? Retournez près du capitaine et dites-lui d'être plus humain, ou bien frappez à la porte de mon frère, qui est plus riche que moi, et priez-le de racheter sa nièce.

A la porte du frère vinrent frapper les Turcs en capuchons blancs : — Ta nièce est notre prisonnière. Si tu veux la racheter, dépêche-toi de nous donner mille piastres fortes, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines pour les trois favorites du puissant Cariadin. — Tant de piastres ! répondit l'oncle de la Cosentine, tant d'or, de corail et de perles fines pour une fille enlevée ! Que ma nièce parte pour Zerbi ; je ne saurais la racheter à si haut prix.

Les Turcs en capuchons blancs s'en retournèrent à leur canot, et ils allaient partir quand le jeune pêcheur arriva de Sicile, et ils lui parlèrent comme au père et à l'oncle de la belle Cosentine...

— Mais, dit le narrateur en interrompant son ré-

ait, c'est à ce point de l'histoire qu'il convient de s'arrêter pour demander à la compagnie ce que répondit l'amant de la belle Cosentine. Devinez, *signori et signorine*, devinez, si vous pouvez, la réponse du pêcheur de Cetraro.

— Je pense, dit Ciccio, que l'amant de la Cosentine se jeta la face contre terre en s'arrachant les cheveux, et qu'il toucha le cœur des Turcs en capuchons blancs par un discours pathétique.

— Tu es à cent lieues de la vérité, répondit Anibal.

— Moi, dit Matteo, je devine que le pêcheur était un rusé, qu'il amusa les Turcs avec des paroles, et qu'il leur promit les mille piastres, payables à terre, lorsqu'on aurait amené sa maîtresse. Les Turcs, qui étaient des sots, donnèrent dans le piège, et, quand ils eurent débarqué avec la belle fille, le pêcheur joua des jambes et s'enfuit accompagné de son amie.

— Ce n'est point cela, répondit le muletier.

— Moi, dit Toma, je crois que le pêcheur rassembla ses compagnons, qu'il prit d'assaut le brigantin et passa les Turcs au fil de l'épée.

— Tu rêves, s'écria le muletier en haussant les épaules ; ne sais-tu pas que le brigantin était armé de canons chargés à mitraille et tout prêts à faire tant de bruit, que les pêcheurs se seraient dispersés comme des pigeons en les entendant mugir à six cents *bras* de distance ? Puisque personne n'a de-

viné la réponse du jeune homme, je reprends mon récit.

Le pêcheur de Cetraro ne poussa pas un cri ni un hélas. Il ne perdit point son temps à demander grâce, encore moins à inventer des supercheries inutiles, pas davantage à concevoir des entreprises téméraires. Il mena les trois ravisseurs en capuchons blancs chez un juif qui avait de l'argent et des bijoux, et il vendit au juif sa maison, sa barque, ses filets, sa part de la pêche du thon, ses meubles et jusqu'au lit de nocés qu'il venait d'acheter, et il dit aux Turcs : — Prenez, prenez tout ce que je possède. Voici mille piastres fortes pour le puissant Cariadin, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles fines pour les trois favorites de votre maître. Allez, et ramenez bien vite mes amours, et prenez encore cette ceinture qui est tout ce qui me reste ; je vous la donne afin que vous fassiez diligence. — Les Turcs en capuchons blancs s'embarquèrent dans le canot, et ils ramèrent jusqu'au brigantin en chantant : *Oïzza ! vogue ! vogue !* Et la belle Cosentine, rachetée par son amant, l'épousa le lendemain.

— C'est ainsi, poursuivit Annibal, qu'en occupant les seigneurs voyageurs on les tient éveillés tout le long des marais pour les préserver de la *malaria*. A présent, dites un peu si je ne suis pas un brave *contastorie* et un guide prudent ?

Don Annibal reçut des compliments de toute la

compagnie. Les hommes le régalerent d'une pipe de tabac, et Bérénice lui offrit du feu en récompense de ses frais d'esprit. Pendant ce temps-là, Giovannina, qui avait fini sa besogne, chargeait sur sa tête une grande corbeille pleine de linge qu'elle soutenait de la main gauche, et portant de l'autre main sa *secchia*, elle prit le chemin de la ville après avoir gratifié le complaisant muletier d'un sourire en signe de remerciement. A cent pas du Vomero, elle entendit quelqu'un marcher derrière elle, et, pour laisser le passage libre, elle se rangea sur le bord du chemin; mais, au lieu de passer devant, le petit Nino s'arrêta en face de la jeune fille.

— Belle Giovannina, dit-il, je vois bien que vous allez me gronder si je vous dis qu'au lieu d'écouter l'histoire de la Cosentine, je n'ai fait qu'admirer votre grâce et votre doux visage pendant le récit d'Annibal; aussi, de peur d'être mal reçu, je vous parlerai d'autre chose. Cela fait plaisir de voir travailler une fille courageuse comme vous; mais le plaisir devient peine quand la fatigue commence, et vous êtes fatiguée. Ce linge mouillé est bien lourd pour vos bras mignons. Accordez-moi l'honneur de porter votre corbeille au moins jusqu'à la porte de la ville.

— Je n'accepte point de services des jeunes gens, répondit Giovannina; sous le prétexte d'aider les filles, ils ne songent qu'à les enjôler.

— Me préserve le ciel de vouloir vous enjôler ! reprit Nino. Plus vous êtes belle et plus je vous crains. L'abbesse des carmélites ne me semblerait pas plus terrible que vous, avec sa mine sévère et sa guimpe. Oubliez mon âge ; figurez-vous que j'ai quarante ans, et laissez que je vous soulage de votre fardeau.

— Puisque vous avez si grand'peur de moi, dit la jeune fille, sauvez-vous et ne vous arrêtez pas ici plus longtemps. Je n'ai point sollicité l'honneur de faire votre connaissance.

— La peur m'ôte les jambes, reprit Nino, et votre cruauté me déchire le cœur. Mais comment ai-je pu mériter vos dédains, et en quoi suis-je indigne de vous connaître ?

— Franchement, répondit la jeune fille, je vous crois paresseux, plus pressé de courir après les laveuses que de chercher du travail. Vous ne faites point de métier, vous vivez au hasard, et l'on voit bien que si la belle Cosentine du conteur d'histoires vous eût aimé, les Turcs l'auraient emmenée à Zerbi.

— Si vous-même, s'écria Nino, vous qui ne m'aimez point, vous tombiez entre les mains des Turcs, je vous jure qu'ils ne vous emmèneraient point à Zerbi.

— Et où trouveriez-vous mille piastres fortes pour le puissant Cariadin, plus trois colliers d'or, trois bracelets de corail et trois *spillone* de perles.

fines pour les trois favorites de ce seigneur corsaire?

— Je me vendrais moi-même. N'ayant ni maison, ni barque, ni filet, je me ferais esclave à votre place, et je vous dirais : « Allez, Giovannina, et soyez heureuse ; moi, je vais là-bas recevoir des coups de bâton. Puisque vous ne m'aimez point, qu'ai-je besoin de la vie et de la liberté ? Mon esclavage sera moins dur que celui de l'amour. Adieu, retournez chez votre père. » Et les rameurs joyeux vous ramèneraient à terre en chantant : *Oizza!* vogue ! vogue ! Mais vous êtes en sûreté ici, vous n'avez rien à craindre de Cariadin, et vous pouvez me mépriser à votre aise, parce que je suis pauvre. Adieu, Giovannina ; j'aurais eu plus de plaisir à mettre votre corbeille sur ma tête que si c'était une couronne.

Nino tourna sur ses talons et partit en courant. Il retrouva les laveuses en train de plier bagage. Les jeunes gens profitèrent de l'occasion pour offrir galamment le secours de leurs bras ; on se divisa en deux bandes qui rentrèrent à Naples, l'une par Chiaia et l'autre par la porte d'Antignano. Bérénice, qui avait plus jâsé que ses compagnes, était restée seule à la fontaine et se hâtait d'achever tant bien que mal son ouvrage. Grâce au peu de soin qu'elle prenait, ce ne fut pas long. Quand elle eut lavé et tordu sa dernière pièce, elle jeta son linge dans sa corbeille, posa le tout sur sa tête et se dirigea vers

Pausilippe d'un pas nonchalant. Nino ne manqua pas de venir se planter à côté d'elle. Dans un champ, il cueillit un épi, et avec la barbe du seigle il chatouilla le cou de la laveuse.

— Il faut bien, lui dit-il, que je vous taquine un peu, belle Bérénice ; vous m'avez jeté du savon au visage, et vous me devez un baiser en réparation d'une offense si grave. Je vous le prendrai tôt ou tard, de gré ou de force, par surprise ou autrement.

— La force et la surprise sont de mauvais moyens avec moi, répondit Bérénice.

— Et la prière?...

— Ne vaut guère mieux quand une fois j'ai dit *non*, car je suis bien entêtée, seigneur Nino, je vous en avertis.

— Entêtée, cruelle, impitoyable, fière et méchante, on le voit sur votre visage ; mais je m'y prendrai tout doucement, de loin, sans vous heurter, sans jamais vous dire combien je vous trouve belle, aimable et charmante, et, au moment où vous y penserez le moins, vous me *voudrez du bien*.

— Oh ! que je suis aise de savoir votre projet ! répondit Bérénice ; à présent, je me tiendrai sur mes gardes. Vous êtes un rusé compère, et votre plan était excellent ; mais il ne fallait point me le dire. Vous voilà pris dans votre piège, et je suis encore plus rusée que vous.

Bérénice avait commencé par répondre aux atta-

ques du petit Nino d'un air plus solennel que si elle eût été la reine Sémiramis en personne ; mais déjà, son humeur folâtre s'animant peu à peu, elle montrait en souriant les perles de sa bouche, et des éclairs de gaieté jaillissaient de ses yeux.

— Fasse le ciel, reprit-elle, que cette folie ne me vienne pas de vouloir du bien à un mauvais sujet comme vous ! N'ai-je pas laissé voir que je ne suis point sorcière, lorsque je vous ai cru bon à marier ?

— Vous êtes plus sorcière que vous ne l'imaginez, dit Nino. Apprenez qu'une tireuse de cartes m'a prédit que j'aurais bientôt de la fortune, et une belle femme ! J'ai vu de mes deux yeux les quarante figures du grand jeu se ranger sur la table, et l'image des *six médailles* revenir trois fois de suite pour me composer un horoscope d'or et de diamant, si bien que la tireuse de cartes, étonnée de mon bonheur, m'a recommandé le silence, de peur que toutes les filles ne se disputent l'avantage de partager mon sort. Aussi n'en ai-je dit mot à personne, hormis à une seule fille, à la plus belle des laveuses du Vomero.

Ces paroles de Nino produisirent une impression profonde sur l'esprit de Bérénice. L'horoscope d'or et de diamant, la carte des *six médailles* et la recommandation de la tireuse changeaient absolument la position sociale de ce garçon. Sous les dehors d'un lazzarone, il devenait évident que Nino déguisait un enfant gâté du destin. C'était un coup

du ciel pour une fille que de connaître seule cet étrange secret. L'artifice de langage employé pour en faire la confidence était d'ailleurs d'une délicatesse si aimable, que Bérénice en eut un fort battement de cœur. Cependant la belle laveuse s'informa qui était cette tireuse de cartes, et, lorsque Nino lui eut fourni loyalement les moyens de vérifier l'exactitude et la sincérité de ses paroles, Bérénice se sentit troublée dans le fond de l'âme. Elle voulut dissimuler son émotion en continuant à badiner ; mais Nino s'aperçut qu'elle n'avait plus autant de malice dans le propos. A l'entrée de la grotte de Pausilippe, le petit lazzarone s'approcha doucement de la belle laveuse et lui prit la main. Ils marchèrent ainsi côte à côte jusqu'au milieu de la grotte, où l'obscurité devint complète. Quand la lumière reparut, Nino avait obtenu le baiser qu'il souhaitait sans avoir usé ni de force ni de surprise, et Bérénice, tremblante et suffoquée, se croyait de la meilleure foi du monde bien et dûment fiancée à l'homme le plus fortuné qui fût dans les Deux-Sicules.

III

Pendant ce temps-là, Giovannina se reprochait d'avoir repoussé les politesses de Nino avec plus de cruauté que n'en commandaient la sagesse et la

prudence d'une honnête fille. L'idée d'avoir offensé ce jeune homme en lui témoignant un mépris qu'il ne méritait pas la tourmentait comme un remords. Elle y rêva tout le reste du jour, et ne s'endormit qu'après avoir imaginé un moyen de se faire pardonner ses torts. Le lendemain, la compagnie ne manqua pas de revenir au Vomero. On jasa et on raconta des histoires. Sans travailler avec moins d'ardeur qu'à l'ordinaire, Giovannina prit part à la conversation et rabattit un peu de sa fierté accoutumée. Quand son ouvrage fut achevé, elle s'approcha du petit lazzarone d'un air gracieux et ouvert.

— Seigneur Nino, lui dit-elle, si vous voulez m'aider et m'accompagner un bout de chemin en portant ma corbeille, vous me ferez plaisir.

— D'où me vient tant de faveur ? répondit Nino. Votre bagage est-il plus lourd aujourd'hui qu'hier, ou bien vous sentez-vous les bras moins forts ?

— Ni l'un ni l'autre, reprit la jeune fille. Je ne sais quelle mouche m'avait piquée hier : je vous ai maltraité, j'en ai regret aujourd'hui, et je veux réparer ma faute.

— N'ayez point de regret, dit Nino ; votre dureté m'a fait chercher fortune ailleurs. Une autre m'a consolé : c'est à elle que je dois mes services.

— Fort bien, seigneur Nino, reprit Giovannina en rougissant. Il est juste qu'une autre meilleure que moi obtienne la préférence. Gardez pour elle vos bons offices, et daignez seulement agréer mes

excuses ; c'est tout ce que j'avais à vous dire.

En parlant ainsi, la jeune fille promena rapidement ses regards sur le cercle des laveuses. Les yeux de Bérénice, braqués sur elle, lui apprirent clairement où Nino avait trouvé des consolations. Giovannina ne parut ni fâchée ni surprise de cette découverte, et, soulevant avec vivacité sa corbeille et sa *secchia*, elle s'éloigna d'un pas alerte. Son indifférence était bien jouée, mais ce n'était qu'une feinte. A peu de distance de la fontaine, elle se mordit les lèvres ; deux grosses larmes coulèrent sur ses joues enflammées par la colère, et de tout son cœur elle maudit avec amertume le bon mouvement qui lui avait attiré un affront, car il n'est point de blessure plus sensible à une Napolitaine que celle de l'orgueil. Pour comble d'humiliation, le lendemain, Nino et Bérénice affectèrent de badiner ensemble avec une familiarité que Giovannina considéra comme un nouvel outrage, en sorte que son dépit se monta par degrés jusqu'à un état voisin de la jalousie.

Un incident imprévu vint distraire Giovannina de ces petits chagrins et fixer son esprit sur des intérêts plus sérieux. Le seigneur anglais de qui elle avait reçu de si bons avis passa encore à Naples au retour d'un voyage en Orient. Pour lui montrer qu'elle avait profité de ses instructions, la jeune fille s'empressa de raconter à son protecteur comment elle était devenue la première *lavandara* de

toute la ville, et elle ajouta qu'il lui fallait refuser de l'ouvrage, tant sa façon de blanchir le linge était appréciée des connaisseurs. A son grand étonnement, le seigneur étranger haussa les épaules.

— Vous n'entendez rien aux affaires, dit-il d'un ton bourru. Est-ce qu'on doit jamais refuser de l'ouvrage? Si vos bras n'y suffisent pas, employez ceux des autres. Ayez à vos ordres vingt, trente, cent laveuses, selon vos besoins; payez-les à la journée, faites-les travailler, surveillez-les. Fondez un établissement. Louez des ateliers. Gagnez de l'argent. Achetez du bien avec vos économies. Doublez votre fortune en épousant un homme riche; triplez-la en vendant établissement et clientèle, et retirez-vous du commerce avec dix mille piastres de rente. Mais non; demeurez ouvrière et *lavadara*. Vous n'entendez rien aux affaires.

A ce chapitre si nouveau pour elle du *moyen de parvenir*, la pauvre Giovannina éprouva comme un vertige. Son imagination méridionale, courant plus vite que son intelligence, lui représentait une autre Giovannina commandant une armée innombrable de laveuses, ayant un palais, une villa, une robe à queue et des laquais en livrée.

— Jésus, Maria! s'écria-t-elle; est-il possible d'amasser tant de piastres avec de l'eau et du savon?

-- Assurément, répondit l'Anglais. Tel que vous me voyez, j'ai acquis un million de francs à fabriquer des clous.

— Eh bien ! donc, très-cher seigneur, dites-moi ce qu'il faut savoir pour entendre les affaires, car je veux les entendre, et je les entendrai tout à l'heure, si vous daignez m'instruire.

Giovannina multiplia ses questions avec tant de volubilité, tant de rapidité de conception, que l'homme du Nord eut peine à la suivre. En un moment, tous les points obscurs du plan tracé par l'étranger furent éclaircis. Des flots de lumière pénétrèrent dans l'esprit de la jeune fille. L'ordre s'y mit peu à peu ; le seigneur étranger finit par avouer que sa protégée entendait mieux les affaires qu'il ne l'avait cru d'abord, et Giovannina, dévorée d'impatience, partit résolue à mettre à profit ces révélations sans tarder d'une minute.

Un matin, l'illustre compagnie du Vomero fut augmentée de six laveuses qu'elle ne connaissait pas. On les interrogea. Elles répondirent qu'elles travaillaient à la solde de leur patronne, la signora Giovannina, maîtresse blanchisseuse, demeurant à la *Canciaria*, qui leur avait promis un carlin par tête, plus deux *grani* de bonne-main, si leur ouvrage était achevé pour midi. Une grêle de quolibets égaya la compagnie aux dépens de la maîtresse blanchisseuse, et Bérénice dauba de toutes ses forces sur les prétentions de sa rivale ; mais une vieille laveuse en guenilles prit la parole d'un ton sentencieux :

— Ne riez point, dit-elle, car vous n'en avez

point envie, et vous enragez au fond de votre cœur. Giovannina porte sur son front et dans ses yeux le signe d'une haute fortune. La madone des bonnes filles la guide par la main. Riche, riche, elle deviendra, et toi, Nino, tu es un petit sot d'avoir lâché le pan de sa robe pour te pendre à la jupe trouée de Bérénice. Un autre que toi ramassera le sac d'écus dont Giovannina tient les cordons.

Celle qui parlait ainsi jouissait d'une grande autorité à cause de sa misère et de sa décrépitude. Un silence morne succéda aux propos ironiques. Bérénice consternée baissa la tête ; Nino devint rêveur, et la compagnie changea de conversation. Les ouvrières de Giovannina, stimulées par la gratification supplémentaire de deux sous, jouaient des bras avec une vigueur sans pareille. C'étaient six grosses filles solidement bâties. Elles vinrent à bout de leur tâche, et partirent avant midi. Le lendemain, elles apportèrent plus de linge, et demeurèrent plus longtemps au Vomero ; enfin, au bout d'une semaine, le nombre des ouvrières à gages se montait à dix. Il s'accrut encore les jours suivants, et les laveuses, ne voyant plus Giovannina, comprirent qu'elle méritait le titre honorable de maîtresse blanchisseuse, et qu'elle cinglait à pleines voiles vers la fortune.

— Que ne faites-vous comme elle ? disait Nino à Bérénice. Que n'essayez-vous aussi d'être maîtresse blanchisseuse et d'avoir des ouvrières à gages ? L'ar-

gent ne nuit point en ménage, et il est juste qu'en vous mariant avec moi vous apportiez votre part dans l'aisance de la maison.

— A quoi bon ? répondit Bérénice. La tireuse de cartes ne vous a-t-elle pas promis une belle femme et le sort d'un prince ? Voulez-vous que je sois encore *lavandara* quand vous roulerez carrosse ? D'ailleurs, je ne saurais suivre l'exemple de cette fille ; la vieille laveuse, illuminée par la misère, ne nous l'a-t-elle pas dit : « Giovannina a du bonheur. » C'est donc en vain que je voudrais faire comme elle. J'aurai aussi mon bonheur, et ce sera de t'épouser, cher Nino. Dépêche-toi de retrouver tes père et mère, et tu verras, quand je porterai un chapeau de dame et des manches à gigot, que tu ne rougiras point de la figure de ton épouse.

Le petit lazzarone ne trouva rien à répliquer ; mais il se gratta la tête en songeant à la sottise réponse qu'il avait faite par vanité aux avances de Giovannina. Parmi les discours de la vieille laveuse prophétesse, il y avait un mot effrayant à ce sujet. N'était-ce pas du côté de la maîtresse blanchisseuse qu'il aurait pu rencontrer tout ensemble la fortune et la belle femme de l'horoscope ? Par conséquent, s'attacher à Bérénice bavarde, paresseuse et vouée à une médiocrité perpétuelle, n'était-ce pas faire fausse route ? Nino s'inquiéta bien plus de la rancune de Giovannina que des engagements pris avec Bérénice. Un manque de foi n'est pas pour arrêter

un honnête lazzarone dans ses projets. Afin de savoir jusqu'où pourrait aller cette rancune, et si le mal était sans remède, Nino résolut de rendre une visite à la signora Giovannina. Il n'était pas fâché de jeter en même temps un coup d'œil sur l'établissement de la maîtresse blanchisseuse. Un soir, après avoir reconduit Bérénice à Chiaia, où elle demeurait, il prétexta des affaires importantes, et, à travers le labyrinthe des rues sales et tortueuses du vieux Naples, Nino courut au galop jusqu'à la *Conciaria*, quartier des tanneurs, dont on sent de loin les robustes parfums. Devant une maison de sombre apparence, il reconnut deux des laveuses employées par Giovannina, lesquelles, ayant fini leur journée, se peignaient réciproquement les cheveux et faisaient ingénument leur toilette au milieu de la rue, suivant l'usage de l'endroit. Nino passa devant ces deux filles et entra dans la maison. Au fond d'une petite cour, il aperçut une espèce de hangar sous lequel quatre repasseuses travaillaient encore. Giovannina, le fer en main et les manches relevées, repassait elle-même un magnifique surplis d'une éclatante blancheur.

— Par Bacchus! murmura Nino, les bruits publics ne se trompent pas. Voilà un bel établissement. Ce surplis appartient à quelque *monsignor*, et une blanchisseuse qui travaille pour le clergé est assurée de faire fortune.

Il souhaita ensuite le bonjour à la signorina, qui

le pria de s'asseoir en attendant qu'elle eût fini l'ouvrage en train, et il se mit à préparer ses phrases en tournant son bonnet de laine entre ses mains. Au bout de cinq minutes, Giovannina déposa son fer, et, faisant un signe de tête gracieux au jeune visiteur, elle lui demanda ce qu'il désirait.

— Me prosterner à vos genoux, répondit Nino avec exaltation, m'humilier devant vous, divine Giovannina, me coucher à vos pieds pour que vous marchiez sur mon corps, cacher mon front dans la poussière ou le briser en mille pièces sur ces dalles, si je ne puis réussir à vous toucher par mon repentir et mon désespoir. Est-il possible que j'aie offensé par d'orgueilleux mensonges un ange de douceur qui daignait s'abaisser jusqu'à moi dans l'intention de revenir sur un mot trop cruel ! Est-il possible que j'aie perdu un moment le respect dont j'étais pénétré pour la plus aimable des jeunes filles ! Ah ! ne le croyez pas, adorable signorina, je ne suis point l'amant de Bérénice, je n'ai reçu d'elle aucune consolation ; je suis trop malheureux d'avoir mérité votre colère, et, si vous ne me pardonnez mon impertinence, je me laisserai mourir de faim, de soif et de douleur.

— Ne vous désolez point ainsi, répondit Giovannina en souriant. Je ne vous cacherai pas que vos paroles dédaigneuses m'avaient blessée : on n'aime pas à se voir rudoyé quand on fait un effort sur soi-même pour réparer une faute ; mais les premiers

torts étaient de mon côté. J'oublierai donc volontiers les vôtres, et nous resterons bons amis. Quant à Bérénice, que m'importe si vous l'aimez ou non ? Si elle vous a donné des consolations, j'en suis bien aise pour vous, car c'est une belle personne.

— Il n'en est rien ! s'écria Nino ; je vous le jure par toutes les vagues de la mer, par tous les rochers de Capri. Elle est belle, dites-vous ? Ah ! regardez-vous donc...

— C'est bien ; je vous crois, interrompit Giovannina. Il ne s'agit point de ma beauté. N'allons pas au delà du sujet de votre visite, et ne gêtez pas vos affaires en me parlant d'amour.

— Pour rien au monde je ne voudrais gêter mes affaires, puisqu'elles sont un peu raccommodées. Je ferai tous mes efforts pour ne point vous parler d'amour ; mais au moins vous me passerez l'ambition de conquérir votre estime. Vous m'avez reproché avec raison d'être fainéant, de n'avoir pas d'état, de vivre au hasard. Je veux travailler, gagner ma vie, faire fortune, s'il est possible, et plus tard peut-être vous daignerez me dire que je ne suis plus aussi indigne de vous. Encouragez un pauvre garçon bien ignorant, bien mal élevé, rempli de défauts, et qui désire se corriger. Donnez-moi des conseils, je les suivrai. Soyez le bon ange, la madone du pauvre Nino.

— A la bonne heure ! dit la jeune fille ; voilà de bonnes idées, des sentiments honnêtes. C'est bien,

Nino ; je suis contente de vous, et je vais tenter quelque chose en votre faveur. Il y a en ce moment à l'hôtel de la *Victoire* un seigneur anglais qui me porte intérêt, je vous recommanderai à lui ; mais il faut me promettre que, s'il vous emploie à quelque chose, vous serez un serviteur fidèle, assidu et dévoué. Attendez-moi ici ; je vais m'habiller et nous irons après à la *Victoire*, car le jour baisse, et l'heure du repos est sonnée.

Nino promit tout ce que voulut sa gentille madone ; il s'assit à terre, palpitant d'espérance et d'ambition, tandis que Giovannina faisait sa toilette. La jeune fille revint bientôt, parée d'une robe d'indienne à fleurs, coiffée d'un voile pour se garantir de la rosée ; à travers un fichu de mousseline, on voyait ses épaules rondes ; son bras blanc orné d'un bracelet de verroterie sortait à demi d'une manche large. Elle portait l'éventail d'un air aisé. Des gants de fil et des brodequins de toile complétaient sa tenue de bourgeoise en habits de ville. Nino crut voir une princesse et répondit en bégayant, lorsque Giovannina lui dit de l'accompagner. Il se tenait derrière la signora, et, durant le trajet, il fallut lui ordonner trois fois d'avancer, s'il ne voulait avoir l'air d'un mendiant qui suit une dame.

L'Anglais était à diner lorsque Nino et Giovannina se présentèrent à l'hôtel de la *Victoire*. Le petit lazzarone attendit sous la porte cochère, et la jeune blanchisseuse entra dans la maison. En sor-

tant de table, l'étranger vint fumer un cigare sur la place publique. Nino trembla de tous ses membres en voyant sa protectrice aborder cet homme vêtu de noir. Un regard froid et impassible du seigneur inconnu lui figea le sang ; mais un signe amical et un sourire angélique de Giovannina lui rendirent le courage en l'invitant à s'approcher.

— Puisque vous m'assurez, disait l'Anglais d'un ton sec et impérieux, que ce drôle n'est pas votre amoureux, mais seulement un pauvre diable à qui vous voulez procurer de l'emploi, je le prends à mon service, quoiqu'il ait la mine d'un fourbe.

— Votre seigneurie l'intimide, dit Giovannina. Il m'a bien promis de se conduire honnêtement.

— Vous m'en répondez, cela suffit, reprit l'étranger. Je suis encore à Naples pour deux mois. Il me servira. Bonsoir, Giovannina. Revenez dans trois ou quatre jours. Je vous dirai si je suis content de votre protégé.

Giovannina fit une révérence et partit. L'étranger appela un homme en culotte courte et en cravate blanche que Nino prit pour un ambassadeur : c'était le valet de chambre. Cet homme échangea quelques mots avec son maître dans une langue dont les sons parurent si comiques au petit Napolitain, qu'il en aurait éclaté de rire s'il n'eût tremblé de crainte. Le valet de chambre conduisit Nino dans l'appartement du seigneur anglais, et, tirant

d'une armoire du linge, de vieux habits et des bottes : — Mettez cela, dit-il en italien.

— Quoi ! s'écria Nino, vous me donnez tous ces effets ! Toutes ces hardes m'appartiennent ?

— Sans doute ; vous ne pouvez servir sir John en costume de nageur.

Il fallut aider Nino à se chausser et à s'habiller, car il ne savait comment s'y prendre. A chaque nouvelle pièce qu'il mettait, sa joie éclatait par un déluge de paroles. En se mirant dans la glace, lorsqu'il se vit avec des cols de chemise, un gilet de piqué, une vieille veste de chasse, un pantalon de toile grise, une casquette sur la tête, il crut rêver. L'apparition soudaine du Grand-Turc ne l'aurait pas étonné davantage. Mais, lorsqu'il voulut marcher, il se sentit comme enveloppé d'une camisole de force. Il traînait son admirable chaussure comme un galérien son boulet. Les bretelles surtout le gênaient horriblement. Cependant il ne se plaignit point, de peur qu'on ne lui ôtât ses nippes, et il se résigna doucement à souffrir pour être beau.

— Que dois-je faire, dit-il, pour le service de son excellence ?

— Rien, répondit le valet de chambre. On verra plus tard. Pour le moment, il s'agit de dîner. Venez à la table des domestiques.

Le bonheur, l'ivresse, la gourmandise et l'ingénuité du lazzarone transformé donnèrent le divertissement aux laquais de l'hôtel. Nino savourait des

mets inconnus, débris succulents du festin des maîtres. Le soir, on lui donna un lit de sangle dans un coin. Pour la première fois de sa vie, il s'étendit entre deux draps de toile, et les délices de sa couche le tinrent éveillé pendant la moitié de la nuit. Peu s'en fallut que, pour dormir, il ne prit le parti d'aller chercher quelque paillason, tant son mince matelas lui semblait moelleux, comparé à sa natte et à son panier de tous les jours. Le sommeil vint enfin, accompagné de songes d'or, et le pauvre garçon s'envola dans un monde féérique, où la jeunesse, la santé, le bien-être, joints au sentiment de sa nouvelle fortune, le bercèrent jusqu'au matin.

IV.

A midi, le lendemain, Nino n'avait encore eu autre chose à faire que de manger, de boire et de jaser avec les filles d'auberge. Cette vie de chanoine lui plaisait fort. Enfin, vers le milieu du jour, son patron lui donna des cartes de visite à porter en ville, en lui recommandant de faire diligence. Nino allait partir quand le seigneur anglais le rappela et lui dit :

— Vos gages seront de cinq piastres par mois. Voici un à-compte de deux piastres. Si vous avez besoin d'argent, je vous avancerai les gages d'un mois entier.

Nino couvrit les deux pièces d'argent de baisers plus passionnés que s'il eût tenu les reliques de saint Janvier. Après cela, se sentant plus calme, il noua son trésor dans un vieux chiffon qu'il serra tout au fond de sa poche, et il partit pour faire ses commissions, en mettant ses bottes sous son bras afin de courir plus vite. Au bout de vingt minutes, l'Anglais, assis à son bureau, vit à côté de lui son petit domestique tout essoufflé.

— C'est déjà fini? dit-il sans tourner la tête.

— Excellence, oui, répondit Nino. Votre seigneurie m'avait ordonné de faire diligence.

— Voilà du zèle, reprit l'étranger. Prends ces deux carlins de gratification. Je rendrai bon compte de tes services à Giovannina.

Le troisième jour, Giovannina, parée de sa robe d'indienne et de ses gants de fil, vint en effet demander des nouvelles de son protégé. Le seigneur anglais ayant assuré qu'il était satisfait, Nino reçut les compliments les plus flatteurs sur sa bonne mine, sa toilette, ses bottes et son excellente conduite.

— Eh bien! dit-il alors de ce ton comique et pleurard que les Napolitains emploient dans les grandes occasions, eh bien! chère Giovannina, où sera la récompense de cette excellente conduite? A présent que vous m'accordez un peu d'estime, me défendrez-vous encore de vous parler d'amour?

Le visage de la jeune fille prit une expression

moins sévère. Un léger sourire voltigea sur ses lèvres. Elle pencha la tête sur son épaule d'un air attendri. Le mouvement de sa chemisette trahissait l'agitation de son cœur.

— Me parler d'amour ! dit-elle d'une voix altérée, c'est inutile ; je sais bien que vous m'aimez. Ah ! j'en conviens, il n'est pas de plus grande preuve de tendresse, pour un garçon paresseux comme vous, que de rompre courageusement avec ses mauvaises habitudes et de prendre un état pour me plaire. J'en suis touchée, Nino. Continuez à vous bien conduire, et il n'est pas impossible que je sois un de ces jours la femme d'un bon domestique.

Nino jeta sa casquette en l'air et se mit à faire cent gambades si bouffonnes, que le sérieux de Giovannina n'y résista pas ; mais , au milieu de ses contorsions joyeuses, le petit lazzarone s'arrêta tout à coup, un pied en l'air, un bras étendu, la bouche ouverte, comme s'il eût aperçu un fantôme. Bérénice était debout en face de lui.

— Danse , danse , perfide ! s'écria-t-elle. Voilà donc pourquoi tu ne viens plus au Vomero. C'est pour cette intrigante que tu m'abandonnes ! Va, je devine qu'elle t'a séduit par des coquetteries. Je te pardonne ta faute ; mais ta maîtresse blanchisseuse n'est pas où elle se l'imagine avec moi, et je lui apprendrai à me voler mon amant.

— Je n'ai jamais rien volé, répondit Giovannina, pas plus un amant qu'autre chose, entendez-vous

cela ? Nino s'est donné à moi volontairement, librement, sans que je l'en aie sollicité, bien au contraire ; c'est lui qui est venu me relancer chez moi, où je songeais un peu à lui, je ne le nierai point, parce qu'il est aimable*et gentil, mais où je ne l'ai attiré ni retenu en aucune façon. Et, puisqu'il s'est donné à moi librement, je le garde, et je l'épouserai malgré vous, car il ne vous aime point. Tout à l'heure je viens, pour la première fois, d'encourager son amour. Le ciel m'est témoin que je ne lui ai qu'à peine avoué ma tendresse pour lui. Ce sont vos menaces qui la font éclater. A quoi voit-on, s'il vous plaît, qu'il est votre amant, si c'est moi qu'il veut épouser, et non pas vous ?

— Dieu bon ! s'écria Bérénice ; on le voit à ceci qu'il m'a promis mariage, qu'il m'a fait la cour quinze jours durant, et que j'ai pris pour sincères ses protestations et ses serments. Vous ne nierez pas, j'espère, que vous me l'avez débauché. Parle, Nino : m'as-tu trahie, oui ou non ? Parle donc, petit monstre !

— Belle Bérénice, calmez-vous, bégaya Nino. Il vous semble que je vous ai trahie...

— Il me semble ! reprit Bérénice, quand je te surprends aux genoux d'une autre ! quand tu me délaisses pendant quatre jours pour courir après une jeune fille plus riche que moi et qui t'a payé ces habits que tu portes ! il me semble !... quand je te trouve changé en seigneur et vêtu comme un

prince ! Mais que vois-je donc là ? Dieu puissant ! il a des bottes ! Par le sang du divin Sauveur, ce sont bien des bottes ! Ah ! je n'en doute plus, le cœur de mon Nino m'a été ravi ; mais je ne renonce pas à mes droits. Vous me l'avez séduit, volé, ensorcelé ; il faut me le rendre, ou je ferai un malheur... Des bottes, juste Dieu !

— Quel malheur ferez-vous ? dit Giovannina. Je ne vous crains pas, et je me moque de votre jalousie. Je vous le répète, Nino est venu me chercher à la *Conciaria*, où je demeure...

— Ce n'est pas à la *Conciaria*, interrompit Bérénice, qu'une fille comme toi doit demeurer ; c'est dans le faubourg *Capuano*. C'est là que les femmes donnent des bottes aux jeunes gens.

Le quartier de la porte Capuane étant celui des femmes de mauvaise vie, Giovannina releva la tête de l'air d'une lionne blessée.

— Brisons là, dit-elle. Que Nino choisisse entre nous deux. Je ne l'empêche point de vous suivre.

— Je ne vous quitte pas, dit Nino en prenant la main de sa maîtresse.

— Eh bien donc, malheur à vous deux ! s'écria Bérénice. Accident sur vous deux ! et prenez garde de mourir l'un d'un *tocco*, et l'autre d'une *puntura*.

Dans leur dialecte, les Napolitains appellent *tocco* le coup de sang ou l'attaque d'apoplexie, et *puntura* la fluxion de poitrine ; mais ces deux mots ont encore un autre sens non moins redoutable en ma-

tière de menace : le premier signifie *coup de marteau*, et le second *piqûre*, ou blessure avec un instrument aiguisé. Nino devint pâle comme s'il eût déjà senti la pointe d'un stylet entre ses côtes. Quant à Giovannina, elle se moqua de la malédiction, et rassura son amoureux en lui disant de ne craindre ni coup ni piquûre, que c'étaient des mots de femme en colère, et qu'un bon mariage mettrait fin à toutes ces querelles et récriminations, en foi de quoi elle présenta sa joue ronde à Nino, qui lui donna le baiser des accordailles.

Cependant Bérénice, hors d'elle-même, courut d'un trait jusqu'à l'extrémité du faubourg de Chiaia. Parmi des pêcheurs qui sommeillaient à côté de leurs barques, elle reconnut les formes athlétiques de Ciccio, le galant assidu de la compagnie du Vomero. Bérénice frappa sur l'épaule du dormeur et lui fit signe de la suivre au bord de la mer.

— Écoutez-moi, lui dit-elle en se tournant vers lui impétueusement. Vous m'avez souvent parlé d'amour sur le ton du badinage; il faut répondre sérieusement aujourd'hui : m'aimez-vous?

— Sans badinage aucun, je vous aime, répondit Ciccio, et si je vous l'ai dit en plaisantant, c'est que je vous voyais occupée d'un autre.

— Vous avez bien vu. Mais cet autre, je le déteste à présent; il m'a trahie, offensée mortellement. Vengez-moi, et je suis à vous.

— J'entends, dit Ciccio; vous êtes jalouse ce soir,

et demain peut-être vous tomberez aux pieds de votre Nino. Fureur d'amour s'envole pour un mot ou une caresse ; quand j'aurai fait ce que vous voulez, vous en aurez regret et me maudirez.

— Non, je le hais, vous dis-je. Il épouse Giovannina. *Otez-le de ce monde*, et je suis à vous.

— Tuer un homme est dangereux. Cela sent les menottes, l'habit jaune des galères et même le poteau fourchu.

— Un autre m'obéira ; j'aurais préféré que ce fût vous. Adieu !

— Attendez un moment, belle Bérénice ; je veux vous contenter. Il y a une fête demain à *Fuori di Grotta*, tout près du Vomero, et selon l'usage on y fera du bruit en tirant des coups de fusil. Chargez-vous d'y amener Nino. J'aurai ma carabine, et l'on sait bien qu'il arrive parfois dans les fêtes des accidents d'armes à feu. Mais, si les robes noires me poursuivent, me laisserez-vous fuir tout seul dans les Abruzzes ?

— Par le corps de ma mère, j'irai te rejoindre, car j'aurai aussi affaire avec les robes noires ! Celle qui m'a ravi mon amant ne périra que de ma main. Touche là, c'est convenu. Demain, à midi, cache-toi dans le sentier pierreux du Vomero ; tu y rencontreras Nino. Ne le manque pas ; le reste me regarde. Prends cette bague comme un gage de ma tendresse. Adieu ! que la madone des pêcheurs te protège et bénisse ma vengeance !

Ciccio erra longtemps comme une âme en peine sur le bord de la mer ; il se grattait le front et passait les mains dans ses cheveux crépus en marchant tantôt vite, et tantôt d'un pas solennel. A la fin, il contempla le gage d'amour de Bérénice avec un sourire astucieux : c'était une bague en plomb qui valait bien deux sous. La vue de ce bijou parut lui rendre son courage et sa résolution ; il rentra dans sa mesure et décrocha de la muraille une vieille carabine rouillée. La noix et le ressort de cet ustensile étaient si usés, qu'on ne pouvait plus ni l'armer, ni le mettre en joue en l'appuyant sur l'épaule ; mais à la rigueur on pouvait encore s'en servir en soulevant le chien avec un doigt et en le laissant retomber. Au moyen de ce procédé, Ciccio brûla une amorce pour s'assurer que son arme n'était pas absolument hors de service. La flamme et l'odeur de la poudre éveillèrent sans doute sa férocité, car il s'écria d'un ton emphatique :

— Tu peux encore donner la mort, ô ma vieille amie ! non pas de loin, il est vrai, puisqu'on ne saurait ajuster un homme en te maniant ainsi ; mais celui qui veut tuer sûrement un rival abhorré ne doit lâcher son coup de feu qu'à bout portant. Terrible instrument de la vengeance de Bérénice, tu me procureras demain la plus belle maîtresse du monde ! La reine des laveuses du Vomero appartient à l'heureux, à l'intrépide pêcheur !

Vers onze heures et demie du matin, Nino, en

passant sous la porte cochère de la *Victoire*, sentit quelque chose accroché au pan de sa veste. Il se retourna et vit une petite fille de six ans, fort déguenillée, qui le suivait comme un chien.

— Que me veux-tu, mendiante? dit-il avec arrogance.

— C'est une commission, répondit l'enfant, une commission pour votre seigneurie de la part de son amoureuse.

— Comment s'appelle mon amoureuse?

— Eh! la *Giovannina*. Donc elle m'a commandé de venir ici et de dire à votre seigneurie qu'elle l'attendait dans le chemin du Vomero.

— Quel chemin?

— Le sentier de la *Petrara*!

— Combien as-tu reçu pour cette commission?

La petite fille montra une pièce en cuivre d'un demi-carlin. Nino pensa que *Giovannina* seule, parmi toutes ses connaissances, était assez riche pour payer si généreusement un message, et, sa défiance étant dissipée par cette juste réflexion, il partit pour le Vomero. Le sentier indiqué par la petite mendiante, et que les gens du peuple appellent *Petrara* à cause des pierres dont il est encombré, descend rapidement en zigzag sur le roc du fort Saint-Elme. Les détours et les angles des murs de la forteresse en font un lieu favorable pour des rendez-vous ou des embuscades.

Aussitôt que Nino se vit enfoncé dans cette soli-

tude, il se repentit de son imprudence, et voulut revenir en arrière ; mais en se retournant il aperçut de loin Bérénice, qui descendait lentement le sentier pour lui couper la retraite. Cette rencontre ne présageait rien de bon. La mine sombre et les sourcils froncés de cette amante irritée semblaient annoncer quelque projet sinistre. Nino se crut perdu. Au rebours du prince Hamlet, qui suivit avec tant de courage le spectre de son père, le lazzarone infidèle prit la fuite à toutes jambes devant la figure menaçante de son ancienne maîtresse. Il descendit en courant le sentier pierreux, au risque de se casser le cou, tant il avait hâte de sortir de ce défilé périlleux. La peur lui serrait la gorge. Sa respiration était brève, et son cœur sonnait dans sa poitrine comme une cloche d'alarme. Tout à coup, au coin d'un mur, il reconnut à dix pas de lui le pêcheur Ciccio, portant une carabine sur son épaule. Ciccio appuya la crosse de la carabine sur son ventre et souleva le chien de la batterie, comme pour l'armer. Nino s'arrêta subitement. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et une sueur froide lui mouilla les tempes.

— Ce n'est pas à moi que tu en veux, Ciccio ? dit-il d'une voix altérée par la frayeur.

— A toi-même, répondit le pêcheur avec un rire féroce.

Dans ce moment suprême, Nino voulut implorer le secours de la madone *dell' Arco*, protectrice par-

ticulière de tous les gens en danger de mort ; mais il n'eut pas le temps de formuler le vœu qui l'aurait certainement sauvé. Avant qu'il eût promis à la madone deux petits flambeaux de cuivre argenté, une explosion terrible interrompit sa prière. Un nuage de fumée lui déroba la figure de son assassin. Le pauvre Nino éprouva une secousse accompagnée d'angoisse. Ses genoux fléchirent, il tomba au milieu des pierres en poussant un cri plaintif, et demeura sans mouvement.

Bérénice, qui observait de loin cette scène tragique, vit choir la victime et courir vers elle le meurtrier.

— Regarde, lui dit Ciccio, j'ai tenu ma promesse : il est mort ! A présent, fuyons ensemble.

— Pas encore, répondit Bérénice ; je ne suis qu'à moitié de ma vengeance.

— C'est assez pour un jour, reprit Ciccio ; tu nous perdrais tous deux, si tu attendais à la vie de ta rivale. Laisse à Giovannina les larmes et le désespoir. Fuyons à l'instant.

— Où vas-tu me conduire ?

— Dans les montagnes d'Amalfi, où ma sœur habite une chaumière. C'est là que nous attendrons que les robes noires nous aient oubliés. Un crime nous unit pour la vie. Allons, compagne du brigand, du contumace, de l'assassin, suis ton amant !

Ciccio pressa fortement le bras de Bérénice et l'entraîna dans Naples. Une barque de pêche qui

partait recueillit les deux fugitifs et les conduisit à Sorrente, où ils prirent le chemin des montagnes. Vers le milieu de la nuit, ils arrivèrent à Amalfi. Bérénice, épuisée par la fatigue et les émotions de cette journée, chancelait appuyée sur le bras robuste de son complice.

— Point de remords ! point de faiblesse ! lui dit Ciccio avec une liberté d'esprit qu'elle trouva sublime ; point de crainte ni d'inquiétude ! Celui qui t'a vengée saura bien te défendre !

V

Empressons-nous de rassurer le lecteur sur le sort de notre ami Nino. La violente secousse qu'il avait ressentie n'était autre chose que le sursaut causé par la détonation de l'arme à feu. La peur seule avait fait fléchir ses genoux. Le cri plaintif était l'accompagnement naturel de sa chute au milieu des pierres, et c'était la prudence qui lui commandait de rester couché sans mouvement, afin que son ennemi le crût mort. En somme, hormis quelques contusions et un accrocs à son pantalon de toile, il n'avait rien.

Quand le petit lazzarone eut acquis la certitude, en guignant du coin de l'œil, que les auteurs du guet-apens avaient pris la fuite, il se releva et courut comme un chevreuil jusqu'à la *Conciaria*. En

le voyant arriver hors d'haleine et couvert de poussière, Giovannina comprit que son amant venait d'échapper à quelque grand danger. Nino ne manqua pas d'embellir le récit de son aventure de toutes les circonstances les plus dramatiques et les plus émouvantes qu'il put imaginer. Il avait lutté corps à corps avec le terrible Ciccio. Deux fois il l'avait terrassé après avoir essuyé le feu de la carabine, dont la balle s'était détournée par miracle, grâce à la protection de la madone *dell' Arco*. Il avait failli étouffer l'assassin en le pressant entre ses bras, et Ciccio, déconcerté par la vigueur d'un adversaire si redoutable, s'était estimé trop heureux de se tirer meurtri de coups, mais vivant encore, de cet effroyable combat. Giovannina poussait de gros soupirs en écoutant ces rodomontades ; elle voulut brosser de ses propres mains les habits du vainqueur, et quand Nino lui eut montré ses coudes écorchés et noircis par les contusions, elle s'écria dans un élan de tendresse : — Va, tu es un héros, un lion par le courage, un agneau par la douceur du caractère, et de plus un beau garçon. A combien d'hommes qui ne te valaient point n'a-t-on pas élevé des statues ! Je ne sais comment j'ai pu attendre si longtemps pour t'aimer à la folie. Conduis-moi chez le généreux seigneur qui me conseille et me protège, et demandons-lui la permission de nous marier.

Le seigneur anglais demeura froid et impassible,

tandis que Giovannina lui faisait avec éloquence l'aveu de sa passion pour Nino et le récit des dangers que son amant venait de courir. Son discours manquait absolument d'art et de méthode. Elle confondit ensemble les détails du combat et la peinture de ses sentiments, en passant d'une idée à l'autre avec une vivacité incroyable ; mais, au milieu de ce pêle-mêle, on voyait aisément que son cœur était profondément touché. Sa pétulance se ralentit un peu lorsqu'elle en vint au véritable but de la conférence. En murmurant le mot final de *mariage*, elle s'arrêta les yeux baissés, et une pudeur charmante colora ses joues.

— Allons au fait, lui dit sir John : est-ce un avis que vous me demandez, ou bien êtes-vous déterminée d'avance à épouser ce garçon ?

— Que sais-je ? répondit la jeune fille. Je l'aime, et je vous demande pourtant votre avis.

— Je vais donc vous parler raison, en ami. Ce petit bonhomme est fort au-dessous de vous. Il ne gagnera jamais qu'un salaire incertain dans sa condition de domestique. Vous étiez en passe de faire fortune, dans ce pays où un esprit industriel n'a pas à craindre la concurrence. Vous pourriez épouser quelque riche marchand. Un mari gueux deviendra une entrave et vous rejettera dans la médiocrité pour toute votre vie. Maintenant vous êtes avertie : faites ce que vous voudrez ; mais attendez un peu, que j'adresse en votre présence une question à ce coquin.

Sir John fixa de ses prunelles claires un regard ferme et pénétrant sur le pauvre Nino.

— Réponds-moi, dit-il sèchement, regarde-moi en face, petit drôle, et tâche de ne point mentir. Est-ce par ambition ou par amour que tu recherches Giovannina ?

— Excellence ! s'écria Nino, voyez comme elle est belle !

— Bérénice aussi était belle ; pourquoi l'as-tu abandonnée ?

— Parce qu'elle était méchante autant que belle, Excellence. L'événement l'a prouvé. Puis-je aimer qui a voulu me faire assassiner ? Ah ! mon bon seigneur, ce qui change en joie et plaisir la peur que je viens d'avoir, c'est cette pensée que la cruelle Bérénice n'a plus de droits sur mon cœur, et que je puis le donner tout entier à ma nouvelle amie, sans mériter un reproche.

— Il a bien répondu, dit Giovannina en battant des mains ; il faut en convenir, si vous êtes juste. Cher seigneur, que me fait un riche marchand ? Que me fait plus ou moins de fortune ? Je ne comprends pas bien pourquoi Nino serait au-dessous de moi, et pour quelle raison je n'aimerais pas un domestique. Laissez-moi l'épouser, vivre avec lui, heureuse de ma médiocrité. Il a bien répondu à vos questions. Le même jour, il sort vainqueur d'un combat périlleux et de l'examen le plus difficile qu'un amant puisse subir. Est-il possible qu'une si

grande épreuve n'adoucisce point votre sévérité?

L'Anglais continuait à observer la physionomie mobile du petit lazzarone, qui reflétait comme un miroir tous les sentiments de Giovannina. A la fin, le regard de sir John parut moins dur ; une espèce de sourire dérida ses lèvres minces. L'émotion et l'attendrissement de la jeune fille avaient communiqué à l'homme du Nord un semblant de chaleur, et la pâle flamme de la pitié s'était glissée dans ce cœur enveloppé de glace.

— J'en conviens, dit-il, Nino a bien répondu. Je n'ai plus d'objection à faire à son mariage. Attendez-vous tous deux au chariot de la misère, comme des bœufs. Les frais de la noce vous ruinaient ; je m'en chargerai. Que vous faut-il pour vous marier?

— Un lit en fer, une table, deux chaises de paille et quatre ou cinq piastres pour payer le fiacre, la musique et le festin, répondit Nino : celui qui possède toutes ces choses n'est plus un lazzarone et peut prendre femme.

— Je te les donnerai, reprit sir John.

— O grand saint Lazare ! s'écria Nino, reçois mes bénédictions dernières ; je ne suis plus sous ta protection. Saint Antonin, mon patron, soutenez mon faible cœur dans ce moment d'ivresse, et vous, saints puissants et inconnus, qui protégez les hommes riches, daignez m'accepter sans dédain parmi vos favoris.

Afin que cette invocation devint exacte sur tous

les points, le seigneur anglais tira incontinent de sa poche l'argent nécessaire à l'acquisition du mobilier. Les deux fiancés lui baisèrent les mains, malgré ses efforts pour échapper à ces témoignages de respect et de gratitude, et il donna congé pour le reste du jour à Nino, qui partit avec sa maîtresse bras dessus bras dessous. Cependant sir John, connaissant à fond l'esprit inventif des Napolitains, voulut savoir si l'affaire du guet-apens n'était pas une fable. Il en parla au commissaire de police de son quartier; le commissaire secoua la tête en répondant :

— J'interrogerai votre domestique; mais j'ai sujet de croire que cette histoire est un mensonge.

Nino trembla comme s'il eût été le coupable, quand on le fit appeler au bureau de police. Il feignit d'abord de ne point comprendre ce qu'on lui demandait; la menace de la prison lui délia pourtant la langue, et il finit par accoucher d'un récit presque véridique de sa rencontre dans le sentier de la *Petrara*. Peu de jours après, une maisonnette des environs d'Amalfi fut cernée de grand matin par la maréchaussée. Ciccio et Bérénice, les mains liées avec des cordes et suivis de quatre gendarmes, se rendirent à pied au chemin de fer de Castellamare; un fiacre les attendait au débarcadère et les mena aussitôt à la police. La carabine, instrument disloqué du crime, fut représentée à Ciccio, qui la reconnut. Par zèle et par tempérament, les magistrats

napolitains ont accoutumé de rendre la justice avec une impétuosité tout à fait remarquable. Les deux prévenus essuyèrent une bordée d'injures, de reproches et de menaces, qu'ils écoutèrent avec des contenance diverses : Bérénice était sombre comme la nuit, et sur son visage fier on lisait l'endurcissement de son cœur, tandis que Ciccio paraissait humble et confus. Lorsque l'interrogateur demanda quels sujets de haine pouvaient avoir les prévenus contre leur victime, Bérénice avoua, sans hésiter, sa jalousie et sa rancune ; mais Ciccio prit un ton piteux et larmoyant :

— Hélas ! monseigneur, dit-il, je n'avais aucun sujet de haïr Nino.

— Alors pourquoi l'avoir tué, misérable assassin, car tu n'ignores pas qu'il est mort ?

— Il est mort ! répondit Ciccio ; c'est donc de maladie ! Comment aurais-je pu le tuer à dix pas de distance, avec cette carabine qu'on ne peut faire partir qu'en appuyant la crosse sur son ventre et en soulevant le chien pour le laisser retomber ?

— Scélérat ! reprit le magistrat, n'espère pas me tromper ; à force de perversité, tu auras suppléé au mauvais état de ton arme. Si tu persistes à nier, je te ferai donner cinquante coups de bâton devant le cadavre de ta victime.

— Excellence, s'écria Ciccio en tombant à genoux, puisqu'il faut tout vous dire, voici la vérité : il n'y

a point de victime. Que votre seigneurie fasse chercher Nino, et on le retrouvera.

— Il est donc vivant? demanda Bérénice.

— Bien vivant, si quelque autre ne l'a pas tué, ou s'il n'a point gagné une *puntura* en courant trop vite.

— Quoi! pas même blessé?

— Il ne lui manque pas seulement un cheveu de la tête; je n'avais point mis de balle dans ma carabine.

— Ah! chien que tu es! s'écria Bérénice, traître, imposteur, vil comédien! Tu t'es donc joué de moi et de ma vengeance?

— Je le croirais volontiers, dit le magistrat. Nino se porte à merveille en effet. Vous mériteriez tous deux d'être incarcérés, roués de coups, privés de nourriture, attachés au poteau et serrés jusqu'au sang avec les *poucettes*, car sachez que ma charge me donne le droit de vous infliger provisoirement les plus beaux supplices. Je vous en fais grâce pour cette fois... Allez, et tâchez de ne plus reparaitre devant moi.

— Nous en sommes quittes à bon marché, dit Ciccio quand il fut dans la rue. Réjouis-toi, belle Bérénice, de mon heureux stratagème. Si j'eusse tué Nino, tu ne respirerais point cet air libre et pur.

— Poltron! s'écria Bérénice, âme basse et sans courage, oses-tu bien encore m'adresser la parole, après m'avoir volé, par des subterfuges, une récom-

pense dout tu n'étais point digne? C'est contre toi que ma vengeance se tournera. Je te poursuivrai de mon mépris; je te déshonorerai aux yeux de tes compagnons; j'empoisonnerai cet air libre que tu te félicites de respirer.

Ciccio pensa que cette colère passerait; mais une bonne Napolitaine ne pardonne pas facilement. Bérénice raconta aux pêcheurs de Chiaia le tour pendable qu'un des leurs lui avait joué, les grands airs qu'il s'était donnés avec elle, et les mensonges tragiques dont il avait orné son faux crime. Elle assaisonna le tout d'épithètes si sévères et d'une ironie si terrible, que les pêcheurs prirent fait et cause pour elle, bien qu'au fond ils fussent tous capables d'agir comme leur camarade. Nulle part on ne sait railler et huer les gens comme à Naples. Ciccio fut accablé de sarcasmes. Les reproches des femmes renchérisaient sur les plaisanteries des hommes, et les enfants eux-mêmes, n'osant approcher à portée de son bras, le sifflaient de loin, ou s'enfuyaient après lui avoir décoché quelque quolibet.

Lorsque Ciccio s'avisa de reparaitre au Vomero, l'illustre compagnie lui témoigna ouvertement le peu d'estime qu'elle faisait de lui. Les laveuses blâmèrent unanimement sa conduite, et les jeunes gens refusèrent de lui parler. Parmi ces laveuses étaient les ouvrières de Giovannina, qui avaient appris de leur maîtresse certains détails particu-

liers sur le guet-apens. Ciccio connut ainsi qu'un Anglais demeurant à l'hôtel de la *Victoire* l'avait dénoncé à la police et fait poursuivre. La délation se pratique beaucoup à Naples; mais elle y est l'objet de l'exécration publique, et les gens désintéressés eux-mêmes prêteraient volontiers main-forte à un acte de vengeance contre un dénonciateur. Le passant qui remarque un filou tirant un mouchoir de la poche de son voisin s'exposerait à recevoir une *coltellata*, s'il désignait le voleur. En ce pays-là, l'usage est de ne point se mêler des affaires des autres, et la nuit, si l'on voit dévaliser un homme, au lieu de lui porter secours, on va mettre de l'argent sur le numéro 13 au premier bureau de loterie. Le muletier Annibal, oracle de la compagnie du Vomero, témoigna énergiquement son indignation contre les délateurs en général et contre cet Anglais maudit qui avait envoyé devant la justice un Napolitain. Ciccio, saisissant l'occasion de se réhabiliter, déclara son intention de punir le seigneur anglais, et il prit l'engagement de lui introduire dans le corps la lame de son couteau.

— Si tu fais cela, dit Annibal, tu auras réparé tes fautes, et je t'indiquerai un endroit des montagnes de la Calabre où la justice n'ira point te chercher.

Une douzaine de serments et d'imprécations que Ciccio prononça d'une voix sonore excita l'admiration des laveuses; un murmure approbateur apprit

au pêcheur déchu qu'il venait de reconquérir par cette belle résolution l'estime dont un moment d'erreur l'avait destitué. Cependant une des ouvrières de Giovannina fit à sa maîtresse la confiance des conversations du Vomero. Giovannina courut bien vite avertir son protecteur, qui ne parut pas fort effrayé de ses révélations. Sir John, en se promenant à la *Villa-Reale*, remarqua un colosse à moitié nu qui le suivait du regard à travers la grille du jardin, dont l'entrée est interdite aux *lazzaroni* à cause de leur tenue peu décente. Le lendemain, dans le parc de Capo-di-Monte, il aperçut la même figure. Chaque fois qu'il sortait de chez lui pour aller dans la ville ou à la campagne, qu'il fût seul ou accompagné, il retrouvait partout ce colosse, rôdant à grande distance et faisant une mine de conspirateur, sous laquelle on démêlait l'indécision et la timidité. Ennuyé de ce manège, sir John voulut en finir. Un matin, il attira son homme dans une ruelle déserte et marcha droit à lui.

— Que me veux-tu? lui dit-il; quel est ton dessein en me suivant?

— Je cherche l'occasion de parler sans témoin à votre seigneurie, répondit Ciccio; pas autre chose.

— Eh bien! parle.

— Elle m'a fait grand tort en me dénonçant à la police, votre seigneurie. Je veux seulement me plaindre à elle de l'injure qu'elle m'a faite.

— Tu as raison. Je t'ai offensé, je te dois une ré-

paration. Attends un peu que j'ôte mon habit, nous allons boxer ensemble.

— Je ne sais ce que c'est que de boxer, Excellence.

— Quelle diable de réparation te faut-il donc ? Explique-toi.

Ciccio se mit à cligner de l'œil en prenant un air fin.

— Votre seigneurie, dit-il, est richissime, générosissime, et moi je ne suis qu'un pauvre...

— J'entends : c'est de l'argent que tu demandes.

— Un pauvre, reprit Ciccio ; mais, tout pauvre que je suis, je ne voudrais pas une tache à ma réputation, fût-ce pour des montagnes d'or, fût-ce même pour six ducats.

— Va pour six ducats ! je vais te les donner tout de suite.

A l'empressement de sir John, Ciccio vit bien que, s'il eût demandé une somme beaucoup plus forte, il l'aurait obtenue avec la même facilité ; c'est pourquoi il recula d'un pas en posant la main sur sa poitrine, comme un homme profondément blessé.

— Je pardonne à votre seigneurie sa méprise, dit-il avec émotion, elle ne m'a pas compris : je lui disais précisément que je n'accepterais point les six ducats.

— C'est juste ; tu en auras dix.

— Celui, reprit Ciccio d'une superbe voix de

basse taille, celui qui ne possède sur la terre que sa vie, sa liberté et son honneur, doit estimer son unique bien à plus haut prix !

— N'abuse pas de ma patience, dit sir John, ou tu n'auras rien. Combien te faut-il ?

— Que votre seigneurie décide elle-même, je m'en rapporte à sa généreuse inspiration.

— Avec vingt ducats seras-tu content ?

Par un effort surhumain, le lazzarone réussit à dissimuler la joie folle qui lui faisait bondir le cœur.

— Ah ! dit-il avec une lippe dédaigneuse, ah ! seigneur, vingt ducats pour l'honneur d'un homme !

— Mettons-en vingt-cinq, et n'en parlons plus.

— C'est bien peu, Excellence.

— Allons, je veux te satisfaire, j'irai jusqu'à trente.

— Qu'est-ce que trente ducats pour un seigneur comme vous ? Daignez m'écouter, Excellence : j'ai un cousin sonneur à Nola, et qui me vendra sa place pour trente-deux ducats. Voilà le but de mes désirs.

— Je ne te marchanderai pas pour deux ducats de plus.

— Mais le prix de la charge payé, il ne me restera pas trois ducats pour acheter un habit présentable chez le fripier.

— Tu commences à m'ennuyer avec tes inventions. Je t'accorde les trois ducats pour t'équiper.

— Seigneur, il y a vingt milles d'ici à Nola, et le voiturin me demandera quatre carlins pour le voyage. Où les prendrai-je ?

— Passons encore sur les quatre carlins ; mais, si tu n'as pas fini, je supprime tout.

— Excellence, j'ai fini. La route est longue et il fait chaud. Cinq *grani* de plus me suffiront pour le *rafratchissement* de rigueur.

— *Goddam!* s'écria sir John, tu n'auras pas les cinq *grani*. Je ne veux point donner ces cinq *grani*.

— Ne vous fâchez pas, Excellence.

— On me couperait en morceaux plutôt que de m'arracher ces cinq *grani*.

— Eh ! n'en parlons plus, Excellence. Je suis accommodant. J'aurai chaud et soif pendant le voyage, et j'arriverai malade à Nola ; mais je n'insiste pas.

Le rusé lazzarone avait compris que cette bagatelle de cinq sous de Naples allait produire l'effet de la goutte d'eau ; cependant il s'apprêtait à verser dans le vase de quoi le faire largement déborder, car sir John, n'ayant pas sur lui la somme convenue, emmena son homme à l'hôtel de la *Victoire*, et Ciccio employa le temps du trajet à ruminer une nouvelle fourberie. Jamais le pauvre diable n'avait seulement considéré le quart du trésor que le seigneur anglais déposa devant lui sur une table. Le son de l'argent et l'éclat des pièces blanches le troublèrent au point qu'il crut voir des étoiles en plein midi ; mais il sut enfermer en lui-même son

émotion, et, après avoir compté la somme de l'air le plus calme : — Votre seigneurie s'est trompée, dit-il. Je ne trouve pas là trente-cinq piastres.

— Nous n'avons point parlé de piastres, répondit l'Anglais. Il y a trente-cinq ducats et quatre *carlins*¹. C'est à prendre ou à laisser.....

— Donc je les laisse, dit Ciccio en poussant du doigt la pile d'écus.

— Décidément, tu refuses ?

— Écoutez-moi, Excellence : mon cousin le sonneur...

— Je n'écoute rien. Qu'il soit fait comme tu l'as voulu.

Sir John reprit la somme et la mit dans son tiroir le plus tranquillement du monde.

— Ah ! s'écria Ciccio, ne m'enlevez pas cet argent, par charité. Ne me manquez pas de parole, Excellence, car j'en mourrais.

— Tais-toi, coquin, et ne mets pas ainsi ta main dans ta poche pour y chercher ton couteau, car je te brûlerais la cervelle avec ce pistolet. Allons, vite, hors d'ici !

Le seigneur anglais tira de son secrétaire un petit pistolet de voyage ; mais, avant qu'il l'eût armé, Ciccio avait disparu.

¹ La piastre vaut un cinquième de plus que le ducat.

VI.

Le plus profond désespoir qui se puisse voir sur cette terre est celui d'un lazzarone perdant par sa faute un gain qu'il pensait avoir acquis. Les mésaventures de ce genre sont fréquentes à Naples ; mais la fourberie n'y reçoit pas encore autant de leçons qu'elle en mériterait. Ciccio courut comme un fou sur le quai de la Victoire, se jeta sur les dalles, et se cogna vingt fois la tête à se fendre le crâne, en poussant des cris de rage. Lorsqu'il songeait à cette pile de pièces blanches qu'il avait eue sous les yeux et qu'une mauvaise manœuvre lui avait fait perdre, il se pâmait de douleur. Au milieu de ces syncopes, il sentit que jamais, tant que le ciel lui laisserait un souffle de vie, il ne renoncerait à ressaisir le trésor évanoui. Depuis ce moment, pas un jour ne s'écoula sans qu'il revint d'heure en heure importuner le seigneur anglais, ou demander audience au valet de chambre à la porte de l'hôtel, comme un chien qui a perdu son maître. Peine superflue ! l'insistance du méridional se brisait contre l'indifférence flegmatique de l'homme du Nord. Sir John ne voulut pas même entendre le solliciteur dévoré de remords, et, quand il apercevait de loin les yeux flamboyants du pauvre Ciccio, il détournait la tête et passait son chemin.

Pendant ce temps-là, Nino et Giovannina em-

ployaient tous leurs moments de loisir à faire les préparatifs de leur mariage. Le jour de la cérémonie était déjà fixé; sir John avait promis de conduire l'épousée et d'assister au repas dont il payait les frais. Sur ces entrefaites, le seigneur anglais donna un matin une commission à Nino; il s'agissait de porter une petite boîte de carton dans un palais du *Vico Freddo*, et de la remettre en main propre à la personne désignée sur l'adresse. Contre son ordinaire, le patron fit à son domestique tant de recommandations, que Nino comprit l'importance du message, et sa curiosité en fut éveillée. Avant d'entrer au *Vico Freddo*, il s'assit paisiblement sur une borne pour examiner le précieux paquet. Un bon Napolitain travaillé par une envie quelconque n'hésite pas à la satisfaire dès qu'il le peut. Si Pandore eût été Napolitaine, les fléaux auraient eu quelques heures plus tôt la liberté de se répandre sur la terre. Nino ne balança pas une minute. Il dénoua la simple ficelle rouge, et déroula le papier qui enveloppait la boîte, dont il souleva immédiatement le couvercle; mais un frisson lui parcourut tout le corps, lorsqu'il vit une grosse bague en or doucement posée sur le coton et surmontée d'une pierre rouge qui lançait des feux éblouissants.

— Voilà un beau rubis, dit une voix mielleuse; le possesseur de ce bijou est un homme riche.

Celui qui parlait ainsi était un jeune *signorino* vêtu d'un habit vert, gras du collet et blanc sur les

coudes, mais garni de presque tous ses boutons de cuivre. Une cravate jaune en charpie, un pantalon noir festonné du bas par le temps et l'usage, des bottes trop longues et retroussées du bout comme des patins, complétaient le costume de cet élégant, que Nino reconnut pour une personne de qualité à la grâce du langage et des manières plus encore qu'à la recherche de la toilette.

— Il est cruel, poursuivit le jeune élégant, il est dur à un pauvre domestique de tenir dans ses mains une fortune et de l'aller porter à une dame qui n'en a pas besoin.

Nino, étonné d'un discours où il retrouvait exactement les pensées qui lui trottaient dans l'esprit, regarda l'inconnu avec des yeux ronds.

— A ta place, ajouta le *signorino*, je ne m'en dessaisirais pas. Bien sot est celui qui tient une proie si magnifique et la lâche.

— Comment faire pour la garder ? demanda Nino.

— Ton patron est étranger sans doute, reprit l'inconnu. Combien de temps encore doit-il passer à Naples ?

— Il part dans un mois.

— Eh bien ! tu rentreras à la maison en lui disant que tu as fait la commission. Peut-être il ne s'apercevra de rien, et s'il apprend que tu n'as point remis la bague, tu te cacheras pendant un mois. Viens. Je t'achète ce bijou ; nous le ferons estimer, et je t'en remettrai la valeur.

Le jeune *signorino* partit au pas militaire, et s'enfonça, suivi de Nino, dans les détours du vieux Naples. Ils entrèrent tous deux dans une maison de chétive apparence, et montèrent un escalier de bois. Un juif, le nez chaussé de ses lunettes, les reçut dans une chambre malpropre qui lui servait à la fois de salon et de cuisine. Après avoir échangé avec le *signorino* un regard d'intelligence, le juif prit la bague, la tourna entre ses doigts et fit mine d'essayer le métal avec la liqueur d'un petit flacon.

— Il y a pour dix carlins d'or, dit-il ensuite. Quant à la pierre, elle est fausse. En tout, cela vaut deux piastres.

— Je m'en doutais ! s'écria le jeune élégant. Fort heureusement pour ce pauvre garçon, j'ai une maîtresse qui désire une bague comme celle-ci. J'ajouterai trois carlins au prix d'estimation, et il fera un marché d'or.

— Quinze carlins ! dit Nino. Je croyais que ce bijou valait bien davantage. Ne disiez-vous pas que le possesseur était un homme riche ?

— Assurément. Pour acheter une bague de deux piastres, il faut encore avoir une certaine aisance. Tel était le sens de mes paroles. Voici tes quinze carlins. Si l'on découvre que tu as vendu la bague, tu rendras la somme à ton patron, et tu lui diras qu'il gagne trois carlins. Bonjour, mon petit.

Le *signorino* s'empara de la bague et disparut. Nino, un peu soucieux de son marché d'or, mit les

quinze carlins dans sa poche et retourna chez son maître en préparant dans sa tête une douzaine de bons mensonges pour faire face à toutes les difficultés de la situation. Il était habile comédien. Lorsque sir John l'interrogea sur sa commission, il répondit avec une assurance et une simplicité parfaites. Le patron n'eut aucun soupçon, et Nino, se croyant déjà hors d'affaire, courut montrer à Giovannina la petite somme qu'il devait apporter dans la communauté. C'était, disait-il, le fruit de ses économies, et avec de l'ordre et du zèle il espérait augmenter encore le magot de sa femme chérie.

— Ne t'en mets pas en peine, mon mignon, lui dit Giovannina. Tu es trop beau pour travailler ; c'est moi que cela regarde. Non, je ne veux point que le bien-aimé de mon cœur s'ennuie et se fatigue. Il est admirable à toi d'avoir suivi mes conseils et renoncé à ta vie vagabonde ; mais à présent le sacrifice est fait, et la récompense va commencer. Apprends que j'ai encore augmenté le nombre de mes ouvrières. La fortune vient à nous. Je gagnerai cette année plus de mille ducats ; nous serons heureux sans travailler beaucoup, et je te régalerai, je préparerai moi-même ton macaroni, je te servirai le chocolat, le café, le vin de Sicile. Tu porteras un chapeau de soie, une veste de velours, une culotte de nankin et des souliers qui brilleront à se mirer dedans. Le dimanche, nous irons, parés comme des seigneurs, nous promener sur des ânes

à Ischia et manger des figues d'Inde tant que nous en voudrons, et nous chanterons, nous danserons des tarentelles à tomber comme morts sur le gazon, et nous nous dirons du matin au soir que nous nous aimons. Oh ! bénie soit la madone qui nous aura fait une si bonne vie !

Elle en aurait dit ainsi jusqu'au lendemain, la belle Giovannina, tant elle avait de joie dans le cœur. Les idées se pressaient dans sa jolie tête comme des enfants avides de plaisir à la porte du théâtre de Polichinelle. Nino, tout brûlant d'amour, la dévorait des yeux, et il attendait qu'elle reprît haleine pour saisir la parole à son tour ; mais la figure froide et sévère du seigneur anglais entra d'un pas roide et solennel comme la statue au souper de don Juan. Pour que sir John vînt chercher son serviteur à la *Conciaria*, il fallait qu'il eût à l'entretenir de quelque affaire sérieuse et pressée. En effet, l'Anglais toucha du bout de sa canne l'épaule de Nino et lui dit : — A qui as-tu remis la boîte que je t'avais chargé de porter au *Vico Fredo* ?

— A la femme de chambre, répondit Nino sans hésiter.

— Tu as eu tort, puisque je t'avais ordonné de la remettre à la signora elle-même.

— Excellence, la signora était sortie. Hélas ! qu'est-il donc arrivé ? Pourvu, mon Dieu, que la boîte n'ait pas été volée !

— Elle l'a été, mais par toi-même.

— *Ahi!* s'écria Giovannina, voilà notre mariage manqué, car je n'épouserai pas un voleur et un fourbe. Si tu as dérobé cette boîte, si tu as trompé indignement notre bienfaiteur et notre ami, je romps avec toi, Nino, je te chasse de ma présence. J'arracherais plutôt mon faible cœur avec mes ongles que de le donner à un ingrat, à un homme souillé d'une action infâme.

— Rassure-toi, ô ma chère fiancée, dit Nino avec la majesté d'Hippolyte au pied du trône de son père, ne crains rien ; ton époux est digne de toi. Et vous, très-cher seigneur, ne m'accusez pas ainsi sans m'entendre. Par le ciel qui nous éclaire, je vous jure que je suis innocent. Pour vous prouver ma bonne foi, je me déclare responsable de l'objet perdu ; j'en rembourserai la valeur sur mes gages et mes économies, s'il n'est point retrouvé. Combien avez-vous payé ce cadeau, car je devine aisément que c'était quelque bijou ?

— Cent vingt ducats, répondit sir John.

— Tant que cela ! murmura Nino en changeant de visage.

— Tout autant, reprit l'Anglais ; mais qu'importe la valeur de la bague ? Quand tu pourrais la payer, ce qui est impossible, je ne voudrais pas de ton argent. Mon voleur sera puni, quel qu'il soit. Je le ferai mettre aux galères. Tu dis que tu as remis la boîte à la femme de chambre. Nous allons tirer

cela au clair dans un moment. Suis-moi, et monte derrière mon carrosse.

Nino marcha résolument jusqu'à la rue. Il ouvrit la portière et baissa le marche pied avec son empressement accoutumé. D'une voix haute et ferme, il transmit au cocher l'ordre de conduire le patron au *Vico Freddo*, et, quoiqu'il fût au bord d'un abîme, il soutint son personnage d'innocent offensé avec tant d'aplomb, que le seigneur anglais ne savait plus qu'en penser ; mais, une fois derrière le carrosse et livré à ses réflexions, Nino perdit courage ; la perspective d'une confrontation qui allait infailliblement faire tomber son masque changeait son audace en accablement. Chaque tour de roue le rapprochait du fatal dénoûment. Enfin, quand le carrosse entra dans le *Vico Freddo*, la comédie n'étant plus possible, l'acteur déserta la scène. Le cocher fut obligé de descendre de son siège pour ouvrir la portière.

— Où donc est mon domestique ? demanda l'Anglais.

— *Scampato*, répondit le cocher.

Il avait décampé en effet, et courait à travers les rues, comme si toute la police du royaume eût été à ses trousses.

VII

Giovannina pleura comme une Madeleine, lors-

qu'elle apprit l'équipée de Nino et la fuite honteuse qui avait terminé ses fanfaronnades de vertu ; mais, quand elle eut bien maudit le coupable et versé un torrent de larmes, elle sentit, avec un redoublement de douleur, qu'au fond, malgré les fautes, les mensonges et l'ingratitude de Nino, elle aimait de toute son âme un voleur. Les filles du Midi n'éprouvent pas au même degré que les Françaises le besoin d'estimer l'objet de leur tendresse ; une fois que la passion s'est allumée dans leur cœur, elle ne s'y éteint pas pour un délit de plus ou de moins. L'estime est une opération du jugement et non du cœur. Giovannina eut encore plus de pitié que d'indignation en songeant que son amant méritait les galères. Elle voulut lui épargner cette punition terrible, et porta bien vite au seigneur anglais cent vingt ducats en le priant de n'exercer aucune poursuite. Sir John était fort animé contre son serviteur infidèle. Cependant la générosité de sa protégée le piqua d'émulation. Il refusa l'argent et promit de ne point faire la déclaration du vol commis à son préjudice. Après cette heureuse négociation, Giovannina, poussée sans le savoir par ces instincts antiques dont on trouve tant de restes curieux à Naples, voulut consulter les augures. A défaut de la sibylle de Cumès, dont la caverne était déserte, elle eut recours à une tireuse de cartes pour répandre un peu de lumière sur les ténèbres affreuses qui enveloppaient sa situation présente et son avenir.

La cartomancie, et généralement toutes les industries fondées sur la superstition, sont en grande faveur dans les Deux-Siciles. Avec la finesse, l'art inventif et l'esprit qui s'y dépensent en magie blanche, on ferait un cours de diplomatie. Dans l'antichambre de la tireuse de cartes, il y avait plus de monde qu'à la porte d'un docteur en droit. Parmi les personnes qui attendaient leur tour, Giovannina reconnut Bérénice. Sur le terrain neutre de la divination, les deux rivales s'approchèrent l'une de l'autre et se saluèrent avec courtoisie, comme si la sainteté du lieu leur eût fait un devoir d'oublier pour un moment leur ancienne querelle. Bérénice déclara qu'elle était guérie de son amour pour Nino et qu'elle espérait recevoir des cartes quelque avis sur ses relations embrouillées avec le rusé Ciccio. Dès lors, tout sujet de rancune étant évanoui, les deux jeunes filles se donnèrent la main et firent la partie de consulter ensemble la sorcière.

C'était une personne renommée pour sa science que la vieille tireuse de cartes, et par conséquent une fine mouche. Sous le prétexte de préparer son jeu, elle observa les physionomies de ses deux jeunes pratiques, où il était facile d'étudier les nuances de leurs caractères. A leur jeunesse et à leur beauté, on voyait bien que l'amour leur devait donner plus de tablature que l'ambition. La violence naturelle de Bérénice et les bons instincts de

Giovannina se démêlaient dans les regards, les gestes et l'accent de la voix. La simplicité, l'ingénuité, l'incontinence de langue vinrent encore en aide à la devineresse, qui n'eut pas grand'peine à faire jaser deux filles crédules et sans défiance. Elle leur arracha, sans avoir l'air de les interroger, les premiers renseignements dont elle avait besoin ; mais outre ces indices, que tout le monde pouvait saisir, elle en découvrit apparemment d'autres plus secrets ; la science des cartes lui ouvrit peut-être quelque voie mystérieuse et cachée par où elle pénétra jusque dans les entrailles de son sujet et en fit jaillir des vérités qu'on ne lui demandait pas.

Les cartes napolitaines sont au nombre de quarante. Les quatre *couleurs* sont les *épées*, les *bâtons*, les *médailles* et les *vases*, et dans chaque couleur il y a trois figures : le roi, le chevalier et le valet. Les autres cartes se divisent comme dans le jeu français, depuis l'as jusqu'au sept, qui est la plus forte carte au-dessous des figures. On ne s'étonnera pas que la devineresse, après avoir étalé le jeu, ait aperçu tout de suite sur la table deux jeunes gens amoureux de deux jeunes filles. Les *bâtons* annonçaient quantité d'incidents, de difficultés et de traverses ; du fond des *vases* sortaient la jalousie, les brouilles, la guerre ; l'as des *épées* vint révéler une tentative de meurtre, qui fort heureusement n'était point suivie d'effet, parce que l'épée se trouvait renversée. Suivant l'usage, le roi des monnaies ne

manqua pas d'arriver pour jouer le rôle obligé du généreux seigneur qui voulait du bien aux jeunes filles, et leur en aurait fait sans différer, s'il n'eût été empêché dans ses bons desseins par les fautes des amoureux imprudents et remplis de défauts. La sorcière promit à Giovannina qu'elle se marierait bientôt, et qu'elle filerait des jours d'or et de soie, pourvu qu'elle se gardât bien des caprices, des boutades et des paroles aigres dont les filles de Naples ne sont point assez ménagères.

— Et moi, dit Bérénice, est-ce que vous ne m'annoncerez pas aussi le mariage? Je ne demande pas les jours d'or et de soie, mais le mariage; ne le voyez-vous pas? Hélas! c'est moi qui ne me suis point assez gardée des paroles aigres. Par des boutades et des injures, j'ai follement éloigné le traître qui emporte mon honneur.

A ces questions mêlées de soupirs, la sorcière parut tout à coup illuminée. — O Proserpine! dit-elle, que vois-je? Que vient faire ici le double vase? Me serais-je trompée? Cette carte est celle des naissances... Ah! sainte Vierge! un enfant, un pauvre enfant! Et point de mariage!

Bérénice, en proie à une agitation visible, appuya ses coudes sur la table et prit son front à deux mains.

— Non, je ne me trompe pas, poursuivit aussitôt la devineresse. Le voilà le pauvre petit être, source lamentable et chérie du désespoir de sa mère. Pas

un homme auprès de son berceau ! Point de cris d'allégresse dans la maison où il recevra le jour, et déjà, déjà s'amasse dans le sein qui le porte un orage de pleurs et de sanglots. — Mais quelle est cette maison de superbe apparence ? La belle façade, les vastes bâtiments ! Qui sont ces anges de bonté en robes noires ? A côté d'une église est situé ce palais. On y remarque une large porte, et tout auprès une espèce de lucarne...

— Jamais ! s'écria Bérénice, jamais, tant que sa mère vivra, le pauvre enfant ne sera jeté dans la *buca*.

Deux larmes cherchaient à glisser sous les cils blonds de Giovannina.

— Elle est trouvée ! dit la sorcière ; elle est trouvée, l'âme bonne, l'amie sincère et généreuse. C'est elle qui sauvera la pauvre fille qu'un moment de faiblesse a perdue. Cette carte la désigne aussi clairement que si on y lisait son nom gravé en toutes lettres au lieu de ces mots : *Regia interessata* ; saluons l'*as couronné*, la carte des belles actions, des chances inespérées, des coups du ciel et des mains secourables.

— Cela est merveilleux ! s'écria Giovannina. Les cartes ont annoncé tout ce qui se passait dans mon cœur. Oui, je te soutiendrai, je te défendrai, pauvre Bérénice. Tu trouveras chez moi du travail pour gagner ta vie, des secours, des soins, une amie dévouée qui essuiera tes larmes. Oh ! que je suis contente d'avoir su faire fortune ! Va, tu ne man-

queras de rien dans ma maison. Je te donnerai une robe plus belle que la mienne, et, quand ton lâche amant te verra heureuse sans lui, je gage qu'il te viendra demander sa part de ton bonheur; mais, s'il ne vient pas, je l'irai chercher moi-même, et je l'amènerai à tes pieds, ou, s'il refuse de me suivre, je lui donnerai trente paires de soufflets.

Bérénice jeta ses bras au cou de Giovannina, et les deux amies s'embrassèrent en pleurant.

— Attention ! dit la sorcière. Voici des cartes importantes : elles recommandent la prudence et la modération. Le pêcheurs de Chiaia sont vains et légers ; ils font gloire, comme d'un chef-d'œuvre, d'avoir tiré d'une jolie fille ce qu'ils voulaient, et ils lui montrent ensuite un visage plus hautain que s'ils portaient moustaches. Le roi des *bâtons* s'avance, tenant le rameau de la paix. Écoutez ses avis : « Filez doux avec l'amant vainqueur, filles impatientes ; il ne vous sied point de crier et de gronder. Et vous, filles courtisées, ne soyez point trop fières ; réconciliez-vous avec vos amants, passez sur les défauts dont ils sont cousus. Mariez-vous d'abord, mariez-vous sans différer ; mariez-vous, et, quand ce sera fait, si vos époux sont querelleurs, jaloux, libertins et paresseux, c'est alors que vous pourrez leur administrer des soufflets. Ne les ménagez pas ; tapez ferme, comme sur des ânes. » Ainsi s'exprime le roi des *bâtons*. Allez, mes enfants, et mettez à profit ses sages conseils.

Quand une Napolitaine se mêle d'être généreuse, ce qui est rare, elle y met autant d'empportement et de vigueur que dans la haine et la cruauté. Giovannina ne voulut pas attendre au lendemain pour obéir aux mouvements de son cœur. Elle conduisit chez elle Bérénice, lui donna une chambre dans sa maison et le commandement d'une escouade d'ouvrières, avec des appointements fixes et le couvert à sa table. Elle lui prodigua les consolations et les caresses avec cette effusion passionnée qui prête à l'amitié des Italiens une grâce toute particulière. L'établissement de la maîtresse blanchisseuse était dans l'état le plus prospère. L'ouvrage y arrivait de tous côtés, et par conséquent aussi les écus. Dès qu'on sut dans le quartier de la *Conciaria* que le mariage de la belle Giovannina était rompu, les prétendants accoururent en foule. Parmi eux, il y avait des partis assez riches, et même un militaire de bonne mine dont le sabre faisait un bruit imposant; mais Giovannina se penchait à l'oreille de Bérénice pour lui dire tout bas : — Quelle heureuse inspiration nous avons eue en allant consulter la tireuse de cartes! Sans elle, j'écouterais peut-être ces galants. N'oublions pas les avis du roi des bâtons. Quand nos amants reviendront, soyons indulgentes; pardonnons-leur d'abord les mensonges, les vols et les fautes, et puis nous les corrigerons après cela comme des enfants.

Nino eut le cœur déchiré par les remords, lors-

qu'il apprit que les jeunes gens se disputaient la main de sa maîtresse. Du moins il ne voulut pas se laisser vaincre par ses rivaux sans avoir tenté une protestation. A l'heure où les rues de Naples appartiennent aux viveurs nocturnes, aux amoureux et aux chanteurs, population nombreuse, mais plus calme que celle de jour, Nino emprunta une vieille guitare à un marchand de contre-marques du théâtre des *Pupi*, qui était de ses amis, et il se rendit à la *Conciaria*, sous les fenêtres de sa belle. Après avoir un peu gratté sa guitare, il chanta, sur un air populaire et d'une jolie voix de ténor, les couplets suivants :

Ma Giovannina me méprise :
Je suis voleur et paresseux.
J'ai des bottes, une chemise,
Et pourtant je vis comme un gueux.

Giovannina, sois pitoyable ;
J'ai menti comme un charlatan ;
Mais, au fond, je suis un bon diable.
J'ai volé ! mais je t'aime tant !

Veux-tu donc épouser un Suisse
De la garde de Ferdinand,
Ficelé comme une saucisse
Dans un habit couleur de sang ?

Ah ! si j'avais plus de courage,
Tu causerais de bien grands maux.
Quel épouvantable carnage
Je ferais de tous mes rivaux !

Mais ne nous rendons pas malade

A pleurer ainsi dans la nuit ;
Allons boire une limonade
Et soupirer dans un bon lit.

Selon l'usage, Nino passa tour à tour et brusquement du pathétique au badinage, des pleurs à la rodomontade, et de l'humilité la plus profonde à l'ironie, en variant le mode de chaque couplet. Quelque désespéré que soit un amant napolitain, il accorde une petite part à la plaisanterie dans ses chansons, comme un correctif habile aux prières et aux soupirs. C'est une ruse de guerre à l'adresse des beautés orgueilleuses, et le succès en perpétue la tradition. Tant que Nino resta dans le mode plaintif et mélancolique, rien ne bougea ; mais, quand il eut chanté le dernier couplet d'un ton comique, la fenêtre s'ouvrit tout doucement, et le musicien entendit un *pst !* qui le rappelait, car il feignait déjà de s'éloigner.

— Petit audacieux, petit mauvais sujet, lui dit la jeune fille, il faut que tu sois bien persuadé de ma faiblesse pour oser encore me parler de ton amour et faire ainsi le plaisant. Ne manque pas de te trouver demain, à *vingt-trois heures*, sur le quai de la Victoire ; tu sauras à quelle condition je mets le pardon que tu demandes.

VIII

Sir John avait invité à dîner trois Anglais qui passaient à Naples. Le repas était copieux ce jour-là, et les servantes de la *Victoire* se suivaient apportant de la cuisine une quantité de grands plats fumants. Le sommelier servit tant de Marsala, que tout à coup les seigneurs anglais devinrent rouges comme des coquelicots. On sortit de table à vingt-trois heures d'Italie, c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil. Une brise tiède et parfumée embaumait l'air, et la face de la pleine lune, rubiconde comme celles des seigneurs étrangers, commençait à paraître entre les mamelons noirs du Vésuve. Sir John et ses trois invités, les jambes écartées, les reins cambrés pour donner plus de développement à l'abdomen, marchaient de front, le cigare à la bouche, sans dire mot et d'un pas très-lent ; ils ne mirent pas moins d'un petit quart d'heure à traverser la place de la *Victoire*, et ils venaient d'exécuter une volte-face, lorsqu'ils furent abordés par une jolie fille dont les jupes s'entendaient à vingt pas de distance, tant elle marchait vivement. Cette jeunesse s'arrêta en face de sir John.

— Très-cher seigneur, lui dit-elle, il faut pourtant une fin au supplice que j'endure. Nino s'est conduit avec vous comme un ingrat et un voleur.

Jugez de mes tourments par ce seul mot : je l'aime. Je ne puis me défendre de l'aimer, et je me connais : je n'y résisterai pas. J'épouserai un ingrat et un voleur ; cela est aussi sûr que l'existence du bon Dieu. Eh bien donc ! puisque c'est une chose certaine, je cherche dans ma tête une excuse à mon amour, et je sens que si vous pardonniez à Nino, s'il trouvait un moyen de vous arracher un sourire, un mot bienveillant, un signe qui ressemble tant soit peu à un pardon, je serais tirée de ma peine, car ce sera un amer chagrin pour moi, un dépit à en pleurer tout le jour de mes noces, si je me marie sans votre bénédiction.

— Vous aurez ma bénédiction, dit sir John, et Nino s'en passera bien, s'il vous épouse.

— Non, cher seigneur ; il ne peut s'en passer. Je ne le souffrirai point. Allons, petit malheureux ! viens ici et trouve un moyen de toucher ce clément seigneur que tu as offensé par tes fautes et tes sottises.

Nino, caché derrière Giovannina, parut la tête basse, le regard en dessous, les bras pendants.

— *Pauvre moi !* dit-il en pleurant, que puis-je imaginer pour témoigner mon repentir ? Pécheur que je suis, d'avoir volé un patron si magnifique et si humain, qui m'avait donné des bottes ! Je n'ose plus les porter depuis mon crime, et je marcherai pieds nus toute ma vie par pénitence.

Les trois Anglais, qui n'entendaient pas le Na-

politain, demandèrent à leur ami de quoi il s'agissait.

— Ce drôle a été mon domestique, dit sir John, et je l'ai chassé pour des motifs graves. Poursuivons notre promenade.

Et les quatre Anglais alignés de front s'avancèrent bien lentement, poussant la fumée de leurs cigares avec un sang-froid désolant, tandis que Giovannina et Nino marchaient devant eux à reculons, et parlaient tous deux à la fois.

— Puisque tu ne sais pas exprimer ton repentir, disait la jeune fille, puisque tu ne trouves pas dans ton cœur vicieux une parole honnête et touchante pour émouvoir la pitié de mon protecteur, petit monstre d'ingratitude, je différerai notre mariage d'un mois encore.

— *Ahimè!* dit Nino, je suis perdu; je n'ai plus qu'à me noyer. O puissant seigneur, vous de qui dépend mon bonheur, entendez ce qu'elle dit; ayez compassion d'un amant au désespoir.

Le visage de sir John demeurait impassible, comme s'il eût été de marbre. L'état de plénitude des quatre étrangers n'échappa point au coup d'œil prompt du petit Nino. A travers ses lamentations, une voix secrète et confuse lui disait que ce silence et cette immobilité déguisaient une sorte d'abrutissement passager dont un homme habile devait tirer parti. Il n'avait dans l'estomac qu'un verre d'eau de la fontaine du *Lion*, le pauvre garçon, et il

se sentit tout à coup supérieur à ces automates engourdis par la bonne chère et le vin. Si la dignité du caractère répondait à l'intelligence, à l'esprit, aux instincts civilisés, au sentiment du beau chez le lazzarone, Naples serait la première ville du monde. Avec cette espèce de seconde vue qui révèle au méridional l'heure critique de sa fortune et l'instant propice des coups de théâtre et des artifices oratoires, Nino comprit que c'était peine inutile de vouloir toucher des hommes de pierre, et qu'il fallait plutôt les divertir ou les étonner. Sans discontinuer ses prières, il se mit à faire mille gambades extravagantes. Comme dans sa chanson nocturne, il mêla l'élément bouffon au lamentable avec des contrastes frappants. Sir John fronça d'abord les sourcils.

— Va-t'en au diable ! dit-il d'un ton sévère.

Nino n'en dansa que plus fort, en exécutant une saltarelle comique et suppliante d'un art et d'un charme incontestables. Il imitait le bruit des castagnettes en faisant claquer ses doigts. Ses bras élevés en demi-cercle au-dessus de sa tête semblaient porter une corbeille de fleurs, et ses pieds nus d'une forme admirable se cherchaient, se chassaient l'un l'autre si rapidement, qu'on avait peine à les suivre du regard.

— Il danse légèrement, dit un des Anglais.

— Vraiment légèrement, dit un autre.

L'heureux effet des exercices sur l'esprit des

quatre seigneurs étrangers était visible. Nino, encouragé, bondit comme un chevreuil, se laissa retomber sur les mains et marcha les jambes en l'air.

— Cela est prodigieux ! reprit un Anglais.

— Vraiment prodigieux !

Cependant Nino partit en faisant la *roue* des mains et des pieds. Il enfila comme un trait la porte de l'hôtel, et revint portant une chaise en équilibre sur son front. Avec le mauvais goût qui les distingue, les étrangers applaudirent, parmi ces exercices, le plus vulgaire et le moins gracieux.

— Vous savez le napolitain ? dit un des Anglais à sir John. Priez donc ce garçon de faire encore la *roue*. J'aime beaucoup la *roue*.

Sir John transmit au petit jongleur la prière du *gentleman*.

— Très-joli ! en vérité très-joli ! répétèrent les quatre étrangers. A présent, voyons le tour de la chaise.

Nino recommença les danses et fit sauter la chaise en équilibre d'une main sur l'autre. Un des seigneurs anglais, dans un accès d'enthousiasme, prit une piastre et la jeta au jongleur, qui la saisit au vol sans interrompre la représentation. Les trois autres seigneurs voulurent aussitôt jeter des piastres. Nino n'en manqua pas une.

— Assez ! cria sir John en riant, assez, petit drôle ! Je te pardonne, et je te permets d'épouser Giovannina.

— Votre seigneurie daignera honorer mes noces de sa présence? demanda Nino.

— Volontiers, à condition que tu feras *la roue*.

— Tant que votre seigneurie le souhaitera, et vive la joie!

D'un groupe d'hommes du peuple et de servantes qui regardaient avec de grands éclats de rire les tours d'adresse de Nino sortit un colosse presque nu; il s'avança au pas de course en faisant sonner les dalles sous ses talons. C'était le robuste Ciccio. Il paraissait en proie à une exaltation étrange.

— Que je meure, dit-il, si votre Excellence ne me rend pas ses bonnes grâces! A tous péchés miséricorde! Je ne suis point un voleur comme Nino. Si je n'obtiens point mon pardon, je vais briser en pièces ce *guaglione*; je vais le manger tout vivant. Et d'abord, assieds-toi sur cette chaise, mon petit, afin que je montre aux seigneurs étrangers la vigueur de mon poignet.

Ciccio prit la chaise par derrière d'une seule main, et, soulevant Nino à bras tendu, il le porta en chantant une marche triomphale. Devant la porte de l'hôtel était un banc de pierre. Ciccio y courut de l'air d'un *Orlando furioso*, saisit la pierre par une des extrémités et la mit debout avec des attitudes et des jeux de muscles à faire envie à l'*Hercule Farnèse*. Les quatre Anglais se tenaient les flancs de plaisir. Des exclamations peu mélodieuses s'échappaient de leurs lèvres, et finalement ils décer-

nèrent à l'athlète des applaudissements qu'assurément la *prima donna* de San-Carlo n'aurait point obtenus d'eux, malgré tout son talent.

— Il n'y a pas moyen de tenir rigueur contre ces gens-là, dit sir John. Après le voleur, il faut absoudre le meurtrier.

— Mes victimes sont en bonne santé, puisqu'on les marie, répondit Ciccio. Et mes trente-cinq ducats, Excellence ?

— Viens avec moi, je te les compterai.

— Un moment ! dit Giovannina. Ciccio a obtenu le pardon de ses fautes par la force, comme Nino par la souplesse ; mais il a des devoirs à remplir. S'il ne s'engage à épouser Bérénice, je m'oppose au paiement des trente-cinq ducats.

— Quoi ! s'écria Ciccio, elle ne me déteste donc point ? Son mépris, ses injures, ses reproches, que sont-ils devenus ? Si je l'eusse écoutée, Bérénice m'aurait envoyé aux galères par un chemin plus droit que celui de la *Petrara*.

— Tout cela est de l'histoire ancienne, reprit Giovannina. Quand je dis que tu as des devoirs à remplir, tu m'entends assez. Point de femme, point de ducats ! Et tu vas t'engager par un serment bon et valable devant témoins.

Il promit et jura tout ce qu'on voulut, le fourbe Ciccio, car pour trente-cinq ducats il eût renié les saints, les vierges et les martyrs ; mais, quand il tint l'argent, il partit pour Salerne et n'en revint

qu'après avoir mangé la somme entière en mauvaise compagnie. Pendant son absence, Nino et Giovannina se marièrent. L'épousée dans ses atours était si belle que les bonnes gens restaient comme en extase sur son passage. Sir John assista au dîner, but à la santé des époux et leur fit un cadeau ; après quoi il quitta Naples pour aller chercher des rhumes et des infirmités dans le pays des brouillards. Ciccio, alléché par les brillantes affaires de l'établissement de la *Conciaria*, par l'argent qu'on y gagnait et les vastes plats de macaroni qu'on y vidait, vint de lui-même se prosterner devant Bérénice et implorer sa grâce. Il se maria et reçut tant de soufflets qu'il se corrigea, sinon de la fourberie, au moins de son humeur inconstante et vagabonde ; il ne quitta plus la maison et devint un mari docile et fidèle.

La prédiction de la tireuse de cartes ne se trouva pas accomplie à la rigueur, puisque l'enfant de Bérénice ne vint pas au monde dans la solitude et l'abandon, et que sa naissance fut, au contraire, célébrée par des cris d'allégresse et des festins homériques ; mais la foi de la jeune mère et son respect pour la cartomancie n'en souffrirent aucune atteinte. Bérénice, animée par l'exemple de son amie, devint bientôt une blanchisseuse preste et soigneuse. Les deux ménages vécurent en parfaite intelligence, grâce à l'accord des deux femmes et à la méthode qu'elles avaient apprise du roi des

bâtons. Tandis que ces dames travaillaient sans relâche, leurs époux jouaient ensemble à la *bazzica*, se trichaient aux cartes réciproquement, et mangeaient du matin au soir. Il n'y a point de place pour des cavaliers servants ou des *sigisbés* autour des femmes laborieuses; quand les deux maris s'avisèrent de se déranger ou de faire les jaloux, ils furent menés le bâton haut et ne recommencèrent plus. Au bout de trois ans, il y avait déjà six enfants dans la maison, tous beaux, joufflus et vivaces. Les filles seront habituées de bonne heure au travail, et les garçons promettent d'être voleurs et paresseux comme leurs pères.

Peut-être encore aujourd'hui, lorsque Ciccio, le chapeau de soie sur la tête, les mains dans ses poches, se promène en manches de chemise, d'un air indolent, devant les boutiques d'orfèvrerie de Tolède, les guides et domestiques de place le montrent aux étrangers en leur disant avec mystère : — Observez cet homme terrible, Excellence; c'est un ancien lazzarone qui a fait fortune. Il a vécu de châtaignes, bu de l'eau des montagnes et couché dans les bois pour avoir assassiné ses rivaux en amour. — Mais la vérité est que Ciccio ne fit et ne fera jamais de mal à personne.

IV

LE BONACCHINO

I

Quand on voyage dans les pays méridionaux, il faut être bon compagnon, prendre sans colère les petites contrariétés, se résigner à faire souvent mauvaise chère, rire des fourberies, se consoler d'être volé à chaque pas en observant des traits de caractère, et se débattre comme on peut contre les inconvénients d'un climat qui offre tant d'avantages. Pendant l'hiver que j'ai passé à Naples, j'avais résolu de ne m'irriter de rien. Ma constance ne fut ébranlée ni par la négligence des domestiques, ni par les tours pendables des aubergistes, ni par la malpropreté de la ville entière, ni par la cuisine nauséabonde, ni par le vin âcre corrigé avec de l'eau trouble, et, lorsqu'en rentrant le soir je ne trouvais dans mes bas que quinze ou vingt puces, je me félicitais de mon bonheur.

Une seule chose a failli plusieurs fois triompher de ma patience : c'est l'obstination de quelques habitants du pays à nier, par un amour-propre mal

placé, l'existence même des fléaux dont j'avais la magnanimité de ne pas me plaindre. Vit-on jamais un Parisien nier le froid, la neige, la boue de Paris? Quand on gémit, chez nous, de l'obscurité ou de l'inconstance du ciel, nous vit-on jamais prendre fait et cause pour le brouillard et les giboulées? A Naples, ce n'est point assez que l'étranger accepte avec résignation toute sorte de calamités : il lui faudrait, pour ne mécontenter personne, admirer une carafe où nagent des têtards, ne parler qu'avec respect d'une punaise ou d'un scorpion, et ne pas sourciller quand même il trouverait une tarentule dans la salade.

Je ne saurais dire quels étranges ragoûts me furent servis dans ce pays où Lucullus eut jadis une si bonne table, combien de fois on m'offrit à déjeuner des œufs qui sentaient le ver à soie et du café au lait de chèvre, combien de fois, étant assis depuis un quart d'heure à l'orchestre de San-Carlo et pensant me régaler de musique, je fus troublé dans ma quiétude par des démangeaisons aux jambes et obligé de courir chez moi changer de linge et d'habits. Si les jardins d'Armide eussent été peuplés comme les théâtres, les hôtels et les endroits publics de Naples, Renaud n'aurait pas attendu l'arrivée d'Ubalde pour briser ses chaînes de rose et s'enfuir au galop bien loin de son enchantement.

Un matin, je sommeillais à demi, le nez dans

la ruelle, quand un mille-pieds gigantesque, passant sur le mur à deux pouces de mon visage, me fit sauter hors du lit. En cherchant mes pantoufles, j'aperçus au milieu de la chambre une espèce de petit lézard à courte queue d'une forme hideuse. Je tombais de Carybde en Scylla. Ce monstre, que je ne connaissais point encore, ouvrit la gueule d'un air menaçant ; nous nous regardâmes tous deux avec des yeux ronds, et cette vilaine bête exécuta sa retraite en se glissant sous la porte sans précipitation et sans frayeur, selon l'habitude des animaux venimeux. Je me dépêchai d'ouvrir mes rideaux et mes volets. Cette opération porta le trouble dans un conciliabule de coléoptères semblables à de gros hannetons noirs qui s'éparpillèrent en courant avec une vivacité fantastique. Lorsque je parlai à mon hôtesse de ces rencontres désagréables, elle me répondit de l'air le plus gracieux : — *Segno di primavera e di bella giornata* ; c'est le signe du printemps et d'un beau jour.

En France, nous nous contentons des violettes ; mais comme à Naples cette gentille fleur s'était prodiguée pendant tout l'hiver, il était juste que le printemps se manifestât par d'autres signes. L'idée de partager ma chambre avec tout ce monde nocturne me souriait médiocrement. J'envoyai chercher mon passeport à la police, et je m'embarquai à cinq heures du soir dans le bateau à vapeur de Messine, un peu agité d'une résolution si brusque

et rêvant aux bons amis que je laissais dans cette ville séduisante, où un long séjour pendant mes quartiers d'hiver m'avait créé de douces habitudes. Heureusement il y a dans tout départ un attrait de l'inconnu, un charme aventureux, un sentiment d'indépendance qui triomphent des regrets, et au bout d'une heure vous vous demandez ce qui pouvait vous retenir. — Salut à la Sicile ! Tes insectes, ô Taormine, ne le cèdent en rien à ceux de Naples !

Après avoir employé un mois à parcourir, non sans fatigue, le penchant de l'Etna et le littoral de Messine à Syracuse, je m'étais installé pour quelque temps à Palerme, où je me reposais, comme Annibal à Capoue, dans de véritables délices. Pour un demi-ducato, on me servait à l'hôtel de *l'Europe* des festins de Sardanapale et des vins exquis. Un jour, mon voisin de table, le seigneur Vincenzo, qui était Napolitain, ne faisait que murmurer entre ses dents contre le prix exorbitant du dîner, contre les mets, contre la qualité du vin, et il n'eut point de cesse qu'on ne lui eût donné la potion noire comme de l'encre à laquelle son palais était accoutumé. Il me proposa de me conduire dans une *piccola locanda* où l'on mangeait beaucoup mieux, disait-il, et pour moins d'argent ; mais je connaissais son faible pour les gargotes, et je refusai.

Le soir du même jour, je me promenais dans les rues de Palerme avec un Français, M. A. R., grand voyageur et fort épris de la Sicile. C'était en mai

1843. Il y avait dans l'air je ne sais quoi d'enivrant. La brise de mer chuchotait dans le feuillage des chênes verts et des tulipiers de la promenade publique. La lune se levait derrière le cap Zaferano, qui ressemblait à un grand sphinx baignant ses pieds dans la Méditerranée. La cloche de la cathédrale appelait les fidèles au *Salut* avec des sons doux et veloutés. Nous ne disions mot, mon compagnon et moi; nous humions le zéphyr en soupirant, comme si tant de bien-être eût été un excès pour nos constitutions de Parisiens. Devant la magnifique fontaine de Garoffello, notre voisin le Napolitain vint nous rejoindre. Par un travers d'esprit assez commun en Italie, cet original crut voir dans notre enthousiasme pour les délices de Palerme un affront à sa ville natale, et il se mit à tourner sa malice contre tout ce que nous admirions avec un parti pris de taquinerie et de dénigrement qui m'échauffa les oreilles. Je trempai le bout de ma canne dans le bassin de la fontaine, et je lui dis : — Seigneur Vincenzo, laissons à chaque pays ses beautés et privilèges. Sans chercher bien loin, voici un agrément dont la privation se fait sentir à Naples. Des gerbes d'eau comme celles-ci ne seraient pas de trop sur votre place du *Castello*.

— Qu'importe une fontaine ! dit le seigneur Vincenzo d'un air dédaigneux. L'eau de nos citernes est la meilleure du monde.

— Elle est si précieuse, répondis-je, qu'il faut la

ménager, sous peine de boire bientôt de l'excellente vase. Il est vrai qu'on se lave peu à Naples, qu'on n'y prend pas de bains, et qu'on n'arrose jamais les rues; mais je préfère la prodigalité des fontaines de Palerme à une si sage économie.

— Je proteste contre cette critique téméraire, s'écria don Vincenzo piqué au vif. Vous oubliez l'eau de Carmignano, qui est apportée dans un quartier de Naples par l'aqueduc de Caserte. Cela touche à l'histoire du pays, qu'apparemment vous ne connaissez pas. Apprenez qu'après la mort de Masaniello, l'armée de don Juan d'Autriche s'empara de la ville par cet aqueduc, et c'est ainsi que Naples est retombé sous la domination de l'Espagne.

— Doucement, répondis-je; ne vous emportez pas. Le vieux quartier qui reçoit l'eau de Carmignano est fort éloigné de la ville neuve, et ne contient pas plus de fontaines que les autres. Il n'y a pas un seul ruisseau d'eau vive sur vos dalles brûlantes, où l'on voit remuer la vermine. Quant au fait historique que vous citez, il ne faut pas l'embellir. Lorsque vous dites que l'armée espagnole s'empara de la ville, on pourrait croire que ce fut à la suite d'un combat. Or, la vérité est que les lazzaroni eux-mêmes introduisirent les troupes de don Juan dans la place, non-seulement par le conduit dont vous parlez, mais encore par la porte d'Albe, qu'ils étaient chargés de défendre. Voilà,

seigneur Vincenzo, comment votre indépendance vous fut ravie.

Un Sicilien d'une figure énergique et belle écoutait notre conversation, nonchalamment appuyé sur la margelle de la fontaine. Cet homme avait un dos et des jambes à soutenir le monde, comme Atlas. Il était en manches de chemise et portait sa veste de velours vert pliée sur l'épaule gauche, comme un mantelet espagnol, avec la grâce d'un grand seigneur. Il m'encourageait par des regards à la dérobée, et semblait craindre de voir l'avantage rester à mon contradicteur. L'allusion au fait d'armes peu glorieux des lazzaroni lui fit un sensible plaisir.

— C'est toi, Domenico ! lui dit le Napolitain ; viens-tu ici pour me narguer ? Va-t'en au *Borgo* avec tes pareils.

Le Sicilien, comme s'il n'eût pas entendu, tira paisiblement de sa poche une pipe en jonc qu'il bourra de tabac.

— Manant ! grossier personnage ! reprit don Vincenzo, je te défends de fumer sur cette place.

— Et où diable voulez-vous qu'il fume, dis-je, si ce n'est sur une place publique ? Laissez ce garçon tranquille, et ne soyez pas si dur au pauvre monde. Donne-moi du feu, Domenico ; je te tiendrai compagnie en fumant une cigarette.

— *Pour la servir*, et de tout mon cœur ! répondit le Sicilien en battant son briquet.

— Éloigne-toi, brigand ! reprit don Vincenzo, ou je te casse ma canne sur la tête.

Le Sicilien ne daigna pas même lever les yeux.

— Modérez vous, repris-je ; et toi, Domenico, tu ferais sagement de t'en aller. Le seigneur Vincenzo paraît fort en colère contre toi.

— Il ne me frappera point, Excellence, dit Domenico. Un coup de canne sur la tête et tout ce qui s'ensuit, c'est un événement grave. Je me suis fait tirer les cartes hier, et cela n'était pas marqué dans ma bonne aventure.

— Voilà une raison sans réplique. Je vois que la cartomancie est à la mode ici comme à Naples.

— Faites donc le philosophe ! me dit le seigneur Vincenzo ; comme si vous n'aviez pas mademoiselle Lenormand !

— Eh bien ! répondis-je, que prétendez-vous prouver ? Qu'il y a de la superstition en France ? J'en conviens avec vous. Je suis superstitieux moi-même en voyage, et je me ferais tirer mon horoscope à Palerme, si je ne craignais de trouver dans les combinaisons des quarante cartes...

— Vous ne connaissez pas seulement les cartes napolitaines, interrompit don Vincenzo ; elles ne sont point au nombre de quarante¹.

¹ Depuis peu de temps, on a ajouté aux cartes napolitaines les huit, les neuf et les dix, qui manquaient autrefois, ce qui en a reporté le nombre à cinquante-deux, comme dans le jeu français. Les gens du peuple, fidèles à leurs traditions, sup-

Le Sicilien tira de sa poche un vieux jeu de cartes qu'il me présenta. Je le passai à don Vincenzo, en lui disant de le vérifier ; mais il en savait bien le compte, et comme il se vit pris en flagrant délit de mauvaise foi, il jeta le jeu à terre dans un transport de colère dont je ne pus m'empêcher de rire. J'offris à Dominique trois *tari* pour acheter d'autres cartes, en le priant de boire le reste à ma santé.

— Comme votre Excellence le commande, répondit le Sicilien en me pressant la main.

— C'est cela, murmura don Vincenzo, donnez de l'argent à ce *bonacchino* ; mais ne le rencontrez pas dans une rue déserte : il pourrait vous en coûter plus de trois *tari* ¹.

Cette odieuse insinuation ne parut produire aucun effet sur l'impassible Dominique. — D'où vient, demandai-je à M. A. R., quand don Vincenzo se fut éloigné, que les Napolitains, si bienveillants chez eux, deviennent hargneux en Sicile ?

— Comment voulez-vous, répondit M. A. R., qu'on soit gracieux avec des gens qui ne vous aiment pas, et qui vous le font sentir à tous moments sans vous le dire jamais en face ? Une longue suite de malentendus a brouillé ensemble les deux

priment ces trois cartes, pour jouer à la *scopa* et à la *bazzica*, qui sont leurs jeux favoris.

¹ Le *carlin* de Naples, qui vaut dix sous, s'appelle *tari* à Palerme.

Sicules, et la rancune va toujours grossissant. Le vrai Sicilien, c'est-à-dire l'homme du peuple, est fier, jaloux et passionné, profondément dissimulé, lorsqu'il juge nécessaire de cacher sa pensée, bien plus habile diplomate que le Napolitain, dont les prétentions à la ruse ne sont point fondées, et qui n'est, à vrai dire, qu'un Sicilien *cousu de fil blanc*. On rit ici de la loquacité, de la verve communicative des gens de Naples. Tout change de nom par l'effet de l'antipathie. La facilité de commerce, la gaieté s'appellent fort injustement du sans-gêne et de l'insolence. Aussitôt qu'un Napolitain s'approche d'un groupe de Siciliens, on s'entend pour le tromper et le railler. Cette hostilité perpétuelle finit par le faire sortir de son caractère, naturellement bon. Il devient susceptible et méchant malgré lui, comme notre ami Vincenzo. Pour peu qu'un sujet particulier de haine ou de jalousie, une rivalité d'amour, par exemple, vienne se joindre à ces préventions générales, deux hommes qui se connaissent à peine se trouvent ennemis acharnés, et se jouent les plus mauvais tours possibles. Voilà où en sont don Vincenzo et Dominique.

— La jalousie, dis-je, est un sentiment sauvage qui m'intéresse peu ; sans cela, je vous prierais de me raconter l'histoire de cette rivalité d'amour.

— Je puis vous la présenter d'un point de vue sympathique, en vous racontant l'histoire de la beauté par qui la guerre fut allumée.

— A la bonne heure ! Je ne vous quitte plus que vous ne m'ayez fait ce récit.

La musique du régiment se rendait à la promenade, où l'attendait un essaim de jolies femmes. Nous nous assimes près de la *Flora*, dont les plantes exotiques parfumaient l'air, et, tout en écoutant le concert d'un peu loin, M. A. R. me raconta en ces termes l'histoire du *bonacchino* Dominique et de la belle Pepina.

II

Quiconque observe ce qui se passe autour de lui sait, après quelques heures de séjour à Palerme, qu'on n'y songe guère à autre chose qu'à l'amour. Le climat le veut ainsi. Nous sommes à vingt lieues de l'Afrique, sous le même degré que l'Andalousie, sur la terre la plus généreuse du monde, dans une espèce de paradis, où l'homme n'a qu'à se laisser vivre pour être heureux. Ce n'est pas en vain que le proverbe dit : *Palermo felice*. Sauf deux ou trois jours par mois où le souffle énervant du sirocco vient changer le bien-être en abattement, il n'y a point de pays où l'on se sente plus constamment dispos de corps et d'esprit.

On distingue aisément parmi les habitants deux races diverses : l'antique sang de la Sicile et le sang espagnol ou mauresque. L'élément normand est

plus rare, mais on le reconnaît encore dans certaines parties de l'île. A Palerme, ces nuances n'existent guère que dans le sexe masculin. Les femmes sont restées Siciliennes, et leur race se perpétue avec une pureté que je ne saurais expliquer. La plupart sont grandes, sveltes, nobles dans leurs attitudes. Elles ont les traits réguliers, des profils de médaille, des mains et des cheveux admirables, et des yeux dont on n'essuie pas le feu impunément. Leur physionomie offre un mélange bizarre d'intelligence et de naïveté, de passion et de coquetterie, d'orgueil et de douceur ; mais la sensualité domine par-dessus tout le reste. Elles ont bonne envie d'être fidèles, et le plus grand obstacle que rencontre l'amour qui les recherche, c'est un autre amour ; mais, si la tentation et *l'herbe tendre* s'en mêlent, un faux pas est bientôt fait et conduit à un autre. On ne voudrait pas être ingrate pour un ancien ami, ni injuste pour un nouveau. On se résigne donc à diviser son cœur en deux ou plusieurs parts. La vie se complique bientôt à en perdre la tête. Avec cela, les hommes sont extrêmes en toutes choses : les uns, avides de plaisir, égoïstes et sans scrupules ; les autres, d'une jalousie intraitable, soupçonneux et féroces. Ce que nous appelons en France querelle ou dépit amoureux devient ici une scène de tragédie qui peut finir mal.

Il y a pourtant des Palermitaines qui gouvernent leurs amours avec art et méthode, et qui

apprivoisent les jaloux comme le célèbre Martin ses tigres et ses lions. C'est de Palerme que partit jadis l'immortelle Thaïs, qui s'en alla faire la conquête d'Alexandre le Grand, et voulut avoir le spectacle de l'incendie de Persépolis : celle-là était une maîtresse femme. Vous savez avec quelle vivacité on se divertit à Naples les jours de fêtes populaires. On y met plus de passion encore à Palerme. La fête de sainte Rosalie, patronne de la ville, dure trois jours, et les cérémonies, les processions, les danses, les plaisirs de toutes sortes excitent dans la population un véritable délire. On vient de fort loin pour voir ce spectacle curieux. Tous les villages des environs ont aussi leurs fêtes patronales, et les habitants de la ville ne manquent pas de s'y rendre. Dans l'automne, il n'y a presque pas de jour sans quelque réjouissance publique, et ce sont autant d'occasions où les jeunes gens ne perdent pas leur temps. Quand on y va seul, on en revient deux, et si quelqu'un reproche à une jeune fille un gros péché, les bonnes gens disent, pour l'excuser : « Que voulez-vous ? C'était à la fête de tel village, après une douzaine de tarentelles ; la pauvre avait la tête à l'envers. » A quoi répond quelque philosophe indulgent : « C'est juste. Une fille n'est pas de bronze. »

Parmi les belles personnes qu'on rencontre à chaque pas dans les rues de Palerme, il y en avait une, l'an passé, d'une beauté incomparable, un

véritable modèle d'Hébé. Depuis lors, elle est devenue une Vénus. Quand je l'ai connue, son esprit et son cœur sommeillaient encore dans la simplicité de l'enfance. Jamais je ne vis rien de si intéressant que cette fleur précoce. Elle était fille d'un honnête de la rue Macqueda, qu'on appelait don Giuseppe, et qui possédait une maisonnette avec jardin près de la porte Carini. C'était là que demeurait Pepina. Elle venait rarement à la boutique de son père. On la voyait l'après-dîner à la promenade, et le dimanche à la messe, le plus souvent accompagnée d'une jeune fille approchant du même âge qu'elle, et suivie du père escortant une grosse voisine retirée du commerce et qui avait vendu des poissons secs. Don Giuseppe, veuf depuis longtemps, rendait à dame Rosalie, sa voisine, les soins pressés d'un cavalier servant. La fille de la marchande de poissons, sans être aussi belle que Pepina, ne manquait pas de ce qui plaît aux hommes. Ses yeux étaient pleins de phosphore, et sa grande bouche, ornée de dents magnifiques, souriait à tous venants. Une envie de plaire, qu'elle ne pouvait dissimuler, perçait dans ses airs de tête, sa démarche, ses gestes et son parler caressant; aussi disait-on qu'elle chasserait de race, sa mère ayant été galante. Pepina, qui était pourtant la plus jeune, donnait à sa compagne Faustina l'exemple d'une tenue modeste, et la rappelait souvent à l'ordre par des signes ou des mots à voix basse.

Faustina ne tirait pas grand fruit de l'exemple et des avis de ce mentor de quinze ans. La nature, plus forte qu'elle, la menait comme un cheval emporté. Les deux jeunes filles, coiffées seulement de leurs beaux cheveux, relevaient sur leur tête leur châle de mousseline de laine, quand elles passaient au soleil, et le rabaissaient sur leurs épaules en rentrant à l'ombre, selon l'usage du pays. Dans cet exercice fréquent et familier aux femmes de Palerme, Faustina mettait une variété où se trahissait l'envie d'attirer les regards. Tantôt elle s'encapuchonnait jusqu'aux yeux en riant, tantôt elle ne voilait qu'un côté du visage, en lançant des œillades, ou bien elle faisait une visière de son éventail, en se cachant aux uns pour être mieux vue des autres ; mais si quelque jeune cavalier s'approchait, la vigilante Pepina repoussait l'ennemi par un regard sévère. Ces escarmouches se passaient à l'avant-garde, sans que don Giuseppe et dame Rosalie en eussent connaissance, tant ils avaient de bagatelles à se dire.

Pendant ces promenades au bord de la mer, dans un site enchanteur, au milieu de la belle compagnie, des équipages, des fleurs et des concerts en plein air, Pepina étudiait avec curiosité les petits manéges des femmes et des jeunes gens ; elle n'avait pas grand'peine à deviner les secrets de la comédie dans ce monde bienveillant où l'on se cache peu et où la chronique fait plus de bruit d'une liaison

rompue que d'une intrigue nouvelle. Le spectacle de cette ivresse générale produisait sur les deux jeunes filles des effets diamétralement opposés. Faustina ne demandait qu'à suivre le torrent, et Pepina, voulant se garder de la contagion, conçut le projet de se singulariser par sa sagesse. L'occasion ne tarda pas à se présenter de faire connaître la fierté de ses sentiments. Les quatre ou cinq jeunes gens dont se composait la cour des deux amies comprirent, après un certain nombre de rebuffades, que les lieux communs de galanterie ne les mèneraient à rien, et que le cœur de cette fille était une citadelle déterminée à ne se rendre qu'une fois et pour la vie à la fin d'un siège en règle. Tout le monde n'étant pas d'humeur à s'embarquer dans une si longue entreprise, on cherchait fortune chez la voisine, où l'on trouvait un meilleur accueil. Pepina ne s'en fâchait point; elle attendait paisiblement son vainqueur avec sa capitulation préparée d'avance, et dont le dernier article était un bon mariage.

Sur ces entrefaites, il y eut des réjouissances à Monreale, à propos de la restauration des mosaïques de la cathédrale. Le marchand bonnetier ne manqua pas de louer une calèche de place pour y mener son monde. On partit à huit heures du matin. Les chevaux étaient ornés de grelots et de panaches pour la circonstance. Au pied de la montagne de Monreale, on s'arrêta pour visiter des maisons de

plaisance, dont les jardins et même les appartements étaient ouverts aux promeneurs, avec cette hospitalité qui distingue les gens riches de ce pays-ci. A la porte d'une villa où la calèche débarqua ses voyageurs, l'œil exercé de Faustina reconnut de loin une troupe de jeunes gens venus pour elle et pour sa compagne. Après les salutations et les compliments, don Giuseppe, toujours occupé de la signora Rosalie, offrit son bras à la dame de ses pensées, et laissa les jeunes filles au milieu de leur groupe d'adorateurs. D'autres jeunes gens, qu'on rencontra dans le jardin, connaissant plusieurs personnes de la bande, vinrent grossir le cortège, si bien qu'en arrivant à la ville, l'escorte de ces demoiselles se montait à une douzaine de cavaliers. Parmi ces galants était un beau garçon, de manières distinguées, d'une mise élégante, et dont le ton réservé faisait un contraste avec la gaieté bruyante de ses voisins. Lorsqu'un bavard laissait échapper quelque mauvaise plaisanterie, l'inconnu regardait les deux jeunes filles comme pour juger de leur esprit par l'effet que produirait sur elles une sottise, et il paraissait satisfait du sérieux que gardait Pepina, tandis que sa compagne riait à gorge déployée. Lorsqu'il fut question de danser, le jeune homme aux bonnes façons sollicita l'honneur de commencer la tarentelle avec Pepina; mais, une fois qu'il la tint, il ne céda la place à personne, malgré les réclamations des autres cavaliers. Il dansa pendant

une heure sans respirer, et ne s'arrêta qu'au moment où sa danseuse hors d'haleine demanda grâce; les curieux qui formaient le cercle applaudirent comme au spectacle, et s'écrièrent unanimement :

— Ils sont aussi beaux l'un que l'autre. Voilà certainement le couple le plus mignon, le plus aimable qui soit dans toute la fête, et peut-être dans le monde entier.

Ces témoignages d'admiration à bout portant inspirèrent à la jeune fille une confusion mêlée de plaisir. Tandis que, par modestie, elle baissait ses longs cils noirs en jouant de l'éventail, son danseur lui dit tout bas : — Qu'en pensez-vous, belle Pepina? Est-il vrai que nous sommes faits l'un pour l'autre, comme l'assurent ces bonnes gens?

— Oui, répondit la jeune fille, pour la tarentelle.

Le cavalier poussa un gémissement sourd, comme s'il eût reçu un grand coup d'épée dans le milieu du cœur.

— Cruelle! s'écria-t-il d'un ton langoureux, vous me raillez pour me condamner au silence. Ah! que j'ai eu tort de danser avec vous et de venir à Monreale!

— Voilà bien du chagrin pour un mot, reprit Pepina. De quoi vous plaignez-vous? Je réponds au badinage par la plaisanterie, et c'est une faveur que je n'accorde pas à tout le monde. Prétendez-vous parler sérieusement? Alors écoutez-moi : s'il ne dépendait pas d'une honnête fille de mériter le res-

pect des hommes, je prendrais leur compagnie en dégoût, tant je vois autour de moi de choses qui me choquent et me révoltent. Je suis fière, mais mon cœur n'est point au prix d'un royaume; je le donnerai au premier galant homme qui emploiera pour me plaire les moyens les plus simples et prendra le droit chemin. Celui-là aura toute ma tendresse, les autres rien. Je vous devais cet avertissement pour vous empêcher de perdre avec moi le temps consacré à vos plaisirs.

— Le droit chemin! dit le cavalier, je n'en connais point d'autre avec une personne de votre mérite; mais au moins dites-moi si vous seriez bien aise de me le voir prendre; qu'un regard de vos yeux m'encourage, et vous n'aurez pas besoin de me l'indiquer, ce droit chemin où je brûle de m'élançer.

Pepina s'imaginait que cet amoureux de passage allait battre en retraite comme les autres. La réponse du cavalier, qui annonçait des intentions pures et sérieuses, bouleversa toutes ses idées. Ce jeune homme lui parut tout à coup le meilleur, le plus aimable, le plus digne de son estime, le mieux fait et le plus beau qu'elle eût jamais rencontré. Une émotion qu'elle n'avait point encore éprouvée lui ôta la voix : ses lèvres tremblèrent, sa poitrine se gonfla, et ses yeux s'humectèrent; mais ce trouble nouveau lui sembla délicieux et ne lui enleva point le courage et la volonté, car elle tourna la tête vers

son cavalier, en le regardant d'un air où l'on voyait la tendresse et la reconnaissance déborder à la fois de ce cœur novice. Le jeune homme répondit par un regard plein de passion, et il se leva pour aller faire sa cour sans délai au père de sa maîtresse et à dame Rosalie.

Deux personnes observaient avec une attention extrême ce dialogue muet : c'étaient notre ami le seigneur Vincenzo et le pauvre Dominique. Le premier souriait avec malice, et, quand il rencontra le regard de Pepina, il fit avec sa bouche un signe tout méridional qui consiste à imiter la grimace d'un homme qui mord dans un fruit, ce qui passe dans une partie de l'Italie pour une proposition amoureuse du genre le plus brutal. Le visage de Dominique, au contraire, exprimait l'admiration, le respect et l'envie de rendre quelque service à une si belle signorina. Sans comprendre le geste du Napolitain, Pepina sentit que ce devait être une insolence. Quant à Dominique, elle ne prit pas garde à lui et le laissa dans sa contemplation. Les tarentelles s'étaient bien animées pendant ce temps-là. Six couples de danseurs se démenaient comme des possédés. Les castagnettes ronflaient, et les violons précipitaient la mesure. Faustina sautait comme une nymphe, en arrondissant ses beaux bras, la tête penchée en arrière et le visage épanoui. Don Vincenzo voulut danser aussi ; mais on l'avait reconnu à son accent pour un Napolitain, et, quand il

s'avançait dans le cercle, les jeunes filles se dérobaient malignement pour se tourner vers quelque autre danseur. Dominique lui-même fut choisi de préférence et répondit à tant d'honneur en bondissant à quatre pieds du sol. La tarentelle finie, toute la bande essoufflée se mit à table pêle-mêle sous une tonnelle. Pour réparer les petits affronts que don Vincenzo avait supportés de bonne grâce, on lui donna une place; tout en se moquant de lui, les jeunes filles l'agacèrent et les hommes s'amuserent de ses familiarités, si bien qu'il se glissa dans la compagnie pour le reste de la soirée. Dominique se tenait debout et guettait l'occasion d'offrir une assiette à Pepina. On le fit asseoir à table et on lui servit une copieuse portion de macaroni, dont il eut bientôt vu la fin. On but au dessert du *calabrese* et de la *moscatelle* que don Giuseppe voulut payer, et le bonnetier, frappant sur son gros ventre, répéta plusieurs fois : — Par Bacchus! voilà une belle soirée, une brillante tablée; il n'y manque rien : des fleurs, des fraises, du bon vin, de jolis visages, de la musique et de l'esprit.

— Et des cavaliers accomplis, dit la dame Rosalie.

— Des seigneurs généreux et pas fiers, ajouta Dominique.

— C'est vrai, mon garçon, reprit don Giuseppe; mais si tu es honoré de notre compagnie, tu as fait honneur au festin en mangeant bien. Sous la *bonacca*, on trouve un robuste estomac.

La *bonacca* est une veste ronde en velours vert que portent les gens du peuple et les pêcheurs de thons, gens énergiques et turbulents qui habitent un faubourg de Palerme appelé le *Borgo*. C'est du nom de leur habit qu'on a formé leur sobriquet de *bonacchini*. Après le dîner, don Giuseppe dit à sa fille en lui montrant le cavalier aux façons distinguées : — Ce gentil seigneur est le fils d'un marchand de vins de Marsala qui possède une belle fortune. Il m'a fait mille amitiés durant le repas, et assurément, jeune, bien élevé, riche comme il l'est, il ne s'ennuierait pas à causer avec un père, si ce n'était pour avoir accès auprès de la fille. C'est à toi de lui rendre ses politesses. Je te prie donc de ne point prendre avec lui des airs farouches et de l'écouter plus patiemment que les autres. Il faut du savoir-vivre ; je n'entends pas que le seigneur Gaëtano en soit pour ses frais de conversation avec un homme de mon âge.

Afin de montrer tout de suite sa docilité, Pepina courut au seigneur Gaëtano et lui dit avec effusion : — Ah ! qu'il est bien à vous de chercher à plaire à mes parents en même temps qu'à moi ! Continuez ainsi, et l'on connaîtra bientôt que mon cœur n'a jamais été ni farouche ni insensible. Mais j'apprends que votre famille est riche, et cela me fait peur.

— Vous avez mis le doigt sur la difficulté, dit Gaëtano. Mon père est un despote qu'il faut ménager ; il importe que nous en causions ensemble seul

à seule, et qu'après m'avoir écouté, vous m'aidiez de vos lumières et des inspirations de votre cœur. Avec du secret et de l'adresse, nous réussirons, si vous m'aimez comme je vous aime.

— Oh! que vous parlez bien! s'écria Pepina. C'est convenu. Faisons une conspiration à nous deux sans consulter personne. J'ai beaucoup d'idées qui tournent dans ma tête pour en sortir. Il y en aura de bonnes dans le nombre. Venez demain à la porte Carini à l'heure du repos. Tandis que toute la maison dormira, je vous ferai entrer dans le jardin par la petite porte. Nous causerons à notre aise, et quand nous aurons imaginé notre plan, mon père et dame Rosalie seront bien attrapés en apprenant que tous les obstacles sont déjà levés sans qu'ils s'en soient mêlés.

— Allons, jeunes gens, cria don Giuseppe. Il n'y a si bonne société que la nuit ne finisse par séparer. Allons, petites filles, mettez vos châles sur vos têtes, car la rosée tombe. Les carrosses sont prêts. Il est temps de partir; mais on pourra se retrouver demain à la promenade et reprendre les propos interrompus.

Quand on eut donné la main aux dames, les jeunes gens grimpèrent sur la calèche comme à l'assaut. Faustina, qui voulait avoir près d'elle tous ses adorateurs pour coqueter le long du chemin, ne laissa point de place au seigneur Gaëtano; mais Pepina fit, en partant, un signe de tendresse et de

connivence à son amoureux, qui se logea dans une autre voiture. Don Vincenzo se mit sur le siège du cocher, le convoi partit au galop, et Dominique, resté seul, n'entendant plus au loin le son des grelots, jeta son chapeau à terre en s'écriant : — Triple fou que je suis ! elle ne pense pas à moi.

Et avec ses jarrets de fer il eut bientôt mesuré la distance de Monreale à Palerme.

III

Les Siciliens sont grands observateurs du repos. De midi à quatre heures, pendant la belle saison, tout le monde va dormir. On ferme les boutiques, et le soleil darde à loisir ses rayons dans les rues désertes. Si vous entrez chez un marchand au coup de midi, fût-ce pour demander un objet de six francs qui se trouve à portée du bras, on vous le refuse et on vous renvoie à un autre moment, au risque de manquer une si grosse affaire. La maison de don Giuseppe et celle de dame Rosalie se touchaient, et les deux jardins n'étaient séparés que par un mur. Pepina, en faisant le guet à travers la jalousie, avait remarqué souvent certaines promenades en tête-à-tête dans le jardin de la voisine tandis que les grands parents dormaient; l'exemple de Faustina lui avait enseigné l'heure et le lieu propices au rendez-vous. Connaissant les intentions honnêtes

de son amoureux, elle n'avait point hésité à employer la même méthode. Le lendemain de la fête, quand la chaleur et le sommeil eurent engourdi les sens du bonhomme Giuseppe et qu'on n'entendit plus d'autre bruit que le bourdonnement des mouches et le murmure du petit jet d'eau, Pepina descendit tout doucement, traversa le jardin et ouvrit la porte de derrière qui donnait sur une ruelle. A vingt pas, elle aperçut le seigneur Gaëtano qui se glissait le long du mur ; elle lui fit signe de venir bien vite, le prit par la main et le conduisit au pied d'un palmier, sur un banc de gazon, où ils s'assirent tous deux tremblants de crainte.

Ce fut Pepina qui retrouva la première l'usage de la parole. Elle en profita amplement pour faire le récit de tout ce qu'elle avait rêvé, pensé, senti, souffert et espéré depuis la veille. Son cœur, si vide jusqu'alors, était déjà encombré d'émotions au milieu desquelles l'amour avait poussé en une nuit, comme la fleur du cactus. Elle n'oublia rien, malgré la confusion de ses idées, et il fallut que Gaëtano fit à son tour un exposé sincère et non abrégé de ses sentiments. Ils parlèrent beaucoup du bonheur de s'aimer et d'être ensemble, mais point de leurs affaires, en sorte que les quatre heures du repos s'écoulèrent sans qu'ils eussent arrêté aucun plan. Les fenêtres s'ouvrirent, et, à travers le feuillage d'un néflier, les deux amants virent la grosse figure de maître Giuseppe, qui se frottait les joues avec

une serviette. Gaëtano n'eut que le temps d'échanger deux ou trois baisers avec son amie, de prendre rendez-vous pour le lendemain et de s'esquiver.

On devine aisément à quel but ce jeu périlleux devait conduire une fille sans expérience dans un climat où la nature violente se rit des bons desseins, des sages résolutions, et même de la défiance. A la seconde entrevue, Gaëtano se plaignit de l'importunité du soleil, et les amants allèrent chercher un abri sous le vestibule, dans une petite grotte en rocaïlle garnie de mousse où coulait la fontaine ; c'est là que les habitants de chaque maison se réfugient, lorsque l'Afrique souffle sur la Sicile son haleine embrasée. Le couple amoureux y trouva l'ombre et la fraîcheur. A la troisième conférence, Gaëtano sollicita timidement la faveur de pénétrer dans la chambrette de son amie.

— Un moment, cher seigneur ! répondit la jeune fille ; ne vous imaginez point, parce que je vous aime, que ma prudence soit endormie. Commencez par jurer de m'obéir, sans murmure et résistance aucune, et nous verrons après, selon le serment que vous allez prononcer, si je puis vous accorder ce que vous souhaitez.

— Que je sois excommunié, s'écria Gaëtano, si je ne t'obéis comme le chien au berger, comme le mouton au chien ! Je jure, ô ma Pepina, par le mont Pellegrino et la caverne de Sainte-Rosalie, par

le dôme, par le couvent des Stimmate, par le quartier de cavalerie et la Porte-Neuve...

— Assez ! interrompit Pepina ; la caverne de Sainte-Rosalie suffisait. Dans le reste, il y a des monuments sarrasins qui pourraient diminuer la valeur de votre serment ; mais votre bonne foi n'en est que plus évidente. Otez vos souliers et suivez-moi sans faire de bruit.

La chambre de Pepina étant peu distante de celle du bonhomme Giuseppe, il fallut parler bien bas. La jeune fille mettait son doigt sur sa bouche pour commander le silence. Gaëtano examina tous les meubles et les ornements avec la curiosité d'un amoureux, et puis, comme la conversation était impossible, les deux amants s'embrassèrent pour s'occuper, tant et si bien qu'après le départ du jeune homme Pepina reconnut avec effroi que sa prudence avait profité du *riposo* pour dormir d'un sommeil de plomb.

— Bonté divine ! dit-elle en soupirant, je ne suis pas aussi sage que je le croyais. Maudite faiblesse ! maudit amour ! J'ai manqué à mes résolutions, c'est-à-dire à une seule de mes résolutions, la première, la plus importante ; mais je n'en serai que plus inébranlable dans les autres. Mon Gaëtano est un galant homme ; il m'épousera. Je suis une ingrate de maudire ma faiblesse et son amour. Je n'aimerai jamais que lui ; je mourrai s'il m'abandonne, et je resterai encore bien au-dessus des au-

tres femmes qui se consolent en changeant d'amant avec tant de facilité.

Au rendez-vous suivant, Gaëtano dissipa les craintes de sa maîtresse au sujet de sa fidélité par des serments dans lesquels il ne fut question d'aucun monument profane ou sarrasin. La pauvre fille avait employé une nuit d'insomnie à préparer quelques petits reproches ; elle oublia tout cela en revoyant son ami, et s'étonna d'avoir pu douter d'un cœur si tendre. Quinze jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels ce fameux projet qu'on devait concerter ensemble pour surprendre pères et mères n'était pas même ébauché. Au bout de ce temps, Pepina crut remarquer un soir à la promenade des signes d'intelligence entre Gaëtano et Faustina. En rentrant dans la ville, on avait accoutumé de se réunir deux à deux, et les cavaliers offraient leur bras aux dames à la porte Felice. Ce jour-là, Gaëtano se laissa devancer par un autre jeune homme et demeura en arrière avec la fille de dame Rosalie. Pepina en fut alarmée d'abord ; mais elle songea qu'une conférence avec sa compagne pouvait être nécessaire touchant le projet de mariage trop négligé. Le lendemain, à l'heure du repos, lorsqu'elle ouvrit la petite porte du jardin, elle se trouva en face du jeune homme qui lui avait donné le bras à la promenade.

— Vous ici, Giulio ! lui dit-elle. Que venez-vous m'annoncer ? Gaëtano est-il malade ?

— Des affaires imprévues, répondit Giulio en balbutiant, des lettres de sa famille l'ont obligé de partir pour Marsala.

— Comment savez-vous que je l'attendais?

— Ne vous effrayez pas, belle Pepina. C'est par hasard que j'ai surpris le secret de vos amours. J'avais une affaire du même genre dans le voisinage, et j'ai rencontré Gaëtano à cette place, attendant l'heure comme moi. Il ne lui aurait servi à rien de dissimuler, mais je mourrais plutôt que de commettre une indiscretion.

Pepina saisit impétueusement le jeune homme par le bras et le mena dans un coin du jardin.

— Giulio, lui dit-elle, vous êtes embarrassé, vous me cachez quelque chose : il faut parler sans ménagement. Si je suis trahie, abandonnée lâchement par cet homme, après lui avoir donné mon âme et mon honneur, parlez sans crainte, enfoncez le poignard.

— Eh bien ! reprit Giulio, que les autres vous trompent s'ils veulent, je n'en ai pas le courage. J'étais venu pour adoucir votre chagrin et vous préparer à connaître la vérité par des mensonges ; mais la voici dans toute son horreur : Gaëtano n'est point parti ; aucune lettre ne l'appelle à Marsala ; Faustina vous a volé son cœur ; en ce moment il est chez elle.

— Le malheureux ! s'écria Pepina en cachant son visage dans ses mains.

— C'est insensé, stupide, qu'il faut dire, reprit Giulio. Par vanité, par goût du changement, il sacrifie la plus aimable fille du monde à une coquette; il quitte un ange pour un démon. Le pauvre fou! il est ailleurs quand il pourrait être ici, à vos genoux. Ah! je ne puis croire qu'un homme soit à ce point ennemi de lui-même. Je le chercherai, je lui ferai des remontrances. Il comprendra sa faute, et je vous le rendrai.

— Et qui me rendrez-vous? dit Pepina en retournant ses lèvres avec dédain: un misérable que je méprise, qui s'est joué de ma tendresse et de ma confiance! Je n'en veux point. Qu'il ne vienne pas se mettre à mes pieds, je lui marcherais sur la tête. Le traître! l'ingrat! Je l'oublierai aussitôt que j'aurai soulagé mon cœur en lui disant ce que je pense de sa perfidie, car il faut que je goûte au moins cette faible vengeance.

— Ne donnez pas une telle satisfaction à sa vanité, reprit le jeune homme. Les reproches, la vengeance sont encore des preuves d'amour. Faites comme moi, Pepina. Je suis trompé odieusement, je pourrais me venger plus sûrement que vous, et cependant je m'éloigne, au désespoir, mais sans colère.

— Vous êtes trompé? dit Pepina; par qui donc?

— Par Faustina. Je l'aimais, et je perds à la fois mon ami et ma maîtresse. Ils se sont entendus pour faire deux malheureux,

— Et vous ne m'en disiez rien, mon pauvre Giulio ! Vous ne pensiez qu'à mon chagrin quand vous étiez aussi blessé que moi ! Cela est noble et sublime. Combien je m'estime heureuse de trouver dans mon abandon un ami si généreux et si compatissant ! Laissez-moi le soin de gronder cette fille coquette qui nous a joués tous deux. Je lui parlerai de la bonne façon. En attendant, je vous dois des consolations. Conte-moi vos peines, mon amitié les adoucira.

Giulio fit le récit de ses amours avec la rusée Faustina. Le souvenir d'un bonheur évanoui depuis si peu de temps amena des larmes dans ses yeux, mais il insista fort sur le prix qu'il attachait à l'amitié d'une personne en même situation que lui, et dès le premier mot de consolation que Pepina lui voulut dire, il se montra si touché, si joyeux, qu'on ne l'aurait point soupçonné d'avoir le cœur déchiré. Giulio était un joli garçon, et il portait ce jour-là une casquette d'étudiant de Catane ornée d'une petite chaîne qui lui allait à ravir. Dans le dessein louable de s'entr'aider à supporter leurs maux, les deux affligés se prirent les mains réciproquement et se regardèrent avec un air de pitié, d'intérêt, et puis de douceur et de tendresse ; ils s'embrassèrent ensuite pour sceller une affection nouvelle qui leur était si secourable, et finalement, sans savoir comment, ils s'aperçurent que leurs blessures se trouvaient guéries ; le couple d'amis s'était subitement transformé

en un couple d'amants. Pepina, lorsqu'elle fut seule dans le jardin, se dit à elle-même, un peu étourdie de l'aventure : — Me voilà encore une fois bien loin de mes résolutions ! Au lieu de mourir de douleur, comme j'en avais le projet, je me suis consolée en passant dans les bras d'un autre, selon l'habitude des femmes ordinaires ; mais quand je parlais de mourir, pouvais-je deviner que je rencontrerais un ami si parfait, si aimable, un cœur d'or, le plus joli visage du monde ? car maintenant le traître Gaetano me paraît affreux lorsque j'y songe. Oh ! non, je ne pouvais deviner cela. Que Faustina garde son monstre d'amant, je ne lui dirai rien. Cette étrange rencontre est un véritable coup du sort, un bonheur incroyable. Jamais pareille chose n'est arrivée à personne sur la terre. Mon Giulio ne trahira pas sa Pepina. J'ai commis une étrange erreur en ne reconnaissant pas tout son mérite dès le jour où je l'ai vu. Je lui serai fidèle jusqu'à mon dernier soupir, et c'est par la constance, par la durée de ma tendresse pour lui, que je vais différer des autres femmes, à ce point qu'il n'y aura rien absolument de commun entre elles et moi.

Un à-compte de quatre jours s'était écoulé sur l'éternité de cette liaison nouvelle, lorsqu'en ouvrant la petite porte du jardin, Pepina vit, de l'autre côté de la ruelle, Dominique debout contre le mur, immobile et les bras croisés comme une cariatide. Le *bonacchino* lui fit signe qu'il avait à lui parler.

— Signorina, dit-il en ôtant son bonnet, n'ayez pas peur d'un homme qui se ferait rompre les deux bras à votre service. Je ne suis qu'un pêcheur de thons, et l'on n'apprend pas les belles manières dans la vie des madragues ; mais je sais ce qu'on doit aux femmes beaucoup mieux que certains seigneurs qui racontent leurs amours dans les cafés.

— Que parles-tu d'amour et de cafés ? demanda Pepina. Pourquoi cet air mystérieux ?

— Puisque j'ai commencé, je vous dirai tout. Je suis affligé de voir une personne devant laquelle je voudrais me prosterner servir de passe-temps à des fats. Hier, à la tombée de la nuit, deux jeunes seigneurs, assis dans un café de la rue Cassaro, causaient ensemble sans remarquer un homme qui prenait une limonade à trois pas d'eux et qui pouvait les entendre. Ils se racontaient comment ils avaient troqué leurs maîtresses : c'étaient sans doute deux jeunes filles dont les maisons et les jardins se touchaient, car ces beaux seigneurs disaient en riant qu'ils s'étaient trompés de porte, et que leur stratagème avait réussi.

— Est-ce que l'un de ces jeunes gens s'appellerait Giulio ? demanda Pepina en pâlisant.

— Oui, signorina, répondit Dominique ; l'autre se nomme Gaëtano, et celui qui les écoutait porte le même nom que votre serviteur.

— Il ne suffit point, reprit Pepina, de dénoncer

les gens ; il faut témoigner en face du coupable et le confondre en présence du juge.

— Je suis prêt à soutenir la vérité non-seulement devant le tribunal libre des *bonacchini*, mais encore devant les gendarmes et les robes noires, quoiqu'ils viennent de la terre ferme.

— Tu vas témoigner tout à l'heure dans ce jardin, où le tribunal va siéger. L'accusé y sera dans un moment. Le juge, c'est moi. Cache-toi derrière cette haie de figuiers d'Inde jusqu'à ce que je t'appelle.

Le gentil Giulio, paré d'un gilet neuf et d'une cravate rose, ne s'attendait guère à trouver un grand justicier dans sa maîtresse. A l'agitation et aux regards terribles de Pepina, il comprit qu'un orage allait éclater.

— Viens ici, lui dit la jeune fille en le traînant par la main jusqu'à la haie de cactus. Répète en ma présence tout ce que tu as dit hier dans un café de la rue Cassaro à ton ami Gaëtano.

— Eh ! que lui aurais-je dit, répondit Giulio, sinon que vous êtes la plus belle et la plus aimable des femmes ?

— La plus folle, reprit Pepina, la plus indignement bafouée, mais à présent la plus désabusée des femmes. Ah ! vous vous êtes trompés de porte volontairement et d'un commun accord !... Vous avez troqué vos maîtresses comme on échangerait des chevaux ou des chiens !...

— Qui ose avancer cela ? dit Giulio avec assurance.

— Un témoin qui a tout entendu et qui va faire sa déposition. Ce témoin s'appelle Dominique.

Entre deux grosses raquettes de cactus sortit la tête du *bonacchino*. — Me voici, dit-il ; ce que j'ose avancer est la vérité pure.

Giulio, confondu, regarda le témoin d'un air effaré.

— Misérable ! s'écria Pepina, tu gardes le silence à présent que tu ne peux plus nier. Si j'avais un stylet, je le plongerais dans ton lâche cœur.

Dominique tira de sa poche un couteau fort affilé qu'il présenta du bout des doigts, les pieds en dehors et le haut du corps incliné en avant : — Signorina, dit-il, acceptez ce couteau. Je tiendrai le patient tandis que vous le poignarderez.

— Est-ce bien vous, ô ma Pepina, dit Giulio d'un ton piteux, est-ce bien vous qui voulez m'assassiner pour un mot imprudent, vous qui juriez hier encore de m'aimer jusque dans la tombe ?

La jeune fille laissa choir le couteau ; le feu de la colère s'éteignit dans ses yeux, et sa voix s'altéra.

— Giulio, dit-elle, qu'avez-vous fait ? Vous avez tué cet amour qui devait être éternel. Je vous ai trop aimé pour vouloir votre mort. Adieu ! Tout est fini entre nous.

— Tu me pardonneras ! dit Giulio en se jetant à genoux.

— Jamais ! répondit Pepina. Je ne veux plus aimer personne. Éloignez-vous ; je sens que je vais pleurer. Laissez-moi seule.

— Il faut vous retirer, dit Dominique, la signorina désire être seule.

— Non, s'écria le jeune homme d'un ton pathétique. Je ne puis partir sans avoir obtenu ma grâce.

— Laissez-moi ! interrompit Pepina en frappant du pied.

Le *bonacchino* saisit Giulio à bras le corps, le chargea sur ses épaules et l'emporta sans plus d'efforts et de façons qu'une nourrice corrigeant son enfant mutin.

IV.

On approchait alors de la fin de mai, et toute la ville se préparait à la pêche des thons, qui est un moment de fortune et de réjouissances pour les habitants de Palerme. Une activité extraordinaire régnait dans la population du *Borgo*. Depuis plusieurs jours, une muraille de filets barrait le passage à l'armée des thons qui, tous les ans à la même époque, vient donner dans le même piège et se faire massacrer au même endroit. Dame Rosalie eut la fantaisie d'assister à ce spectacle tra-

gique, et Pepina, qui n'était pas sortie de sa chambre depuis sa rupture avec Giulio, consentit à être de la partie. Don Giuseppe s'arrangea comme pour la fête de Monreale, en faisant un marché avec un cocher de place. Un soir, les sentinelles qui veillaient à la côte dressèrent les signaux qui annonçaient l'arrivée des thons. Les curieux et les femmes des pêcheurs partirent à minuit pour les madragues. Le cortège était éclairé par des torches. Avant le lever du soleil, on atteignit la pointe du cap. Les carrosses garnis de monde se rangèrent au bord de la mer. Dans leurs barques étaient les pêcheurs et les *bonacchini*, nus bras et armés de harpons et de tridents. Tout à coup on vit l'eau s'agiter en bouillonnant. La bande éperdue des thons parut à la surface; un cri formidable donna le signal de la bataille. On entendit le bruit des harpons qui perçaient les écailles des poissons. Le sang jaillissait au visage des bourreaux hurlant comme des sauvages; des lambeaux de chair, des entrailles palpitantes souillèrent ta robe d'azur, ô Méditerranée! Plusieurs barques chavirèrent culbutées par les thons les plus gros, et deux ou trois hommes faillirent se noyer, sans qu'on y prît garde, au milieu du carnage, ce qui fit dire aux connaisseurs que cette pêche était une des plus belles qu'on eût vues depuis longtemps.

Parmi les massacreurs de poissons, les assistants remarquèrent un jeune gaillard d'une force et d'une

adresse admirables, monté sur le bateau le plus proche des filets et le plus exposé aux accidents. A chaque coup de harpon, ce drôle tirait de l'eau une pièce énorme qu'il jetait par-dessus le bord avec dextérité. Cependant il s'empara d'un thon si gros, que, pour l'enlever, il lui fallut des efforts prodigieux. Le poisson agonisant se débattait et donnait, dans les jambes de son meurtrier, des coups de queue à lui faire perdre l'équilibre. A la fin, le pêcheur réussit à poser un pied vainqueur sur le dos du monstre marin, et, lui arrachant du corps son harpon ensanglanté, il battit un entrechat sur l'avant de sa barque aux applaudissements de la foule.

Malgré son génie destructeur, l'homme ne fait pas tout le mal qu'il voudrait aux pauvres créatures de Dieu : il se donne bien de la peine pour égorger, au péril de sa vie, quelques centaines de poissons ; le reste lui échappe par milliers. L'armée des thons, un moment en déroute, se rassemble à peu de distance et reprend paisiblement le chemin que ses instincts et l'ordre mystérieux de la nature lui ont marqué dans le sein des mers. Tandis que l'émigration se remettait de l'alarme causée par les madragues de Sicile, les pêcheurs chargeaient sur des charrettes les victimes de leur guet-apens. On organisa une marche triomphale pour le retour à la ville. Les voitures, ornées de branches d'arbre, se rangèrent symétriquement ; la pièce la plus forte

7

fut placée en évidence dans le char d'honneur, et le vaillant garçon qui en avait fait la conquête eut le privilège de se tenir debout à côté de sa proie, le trident à la main et la couronne de feuillage sur la tête. Ce mortel fortuné était le *bonacchino* Dominique. L'ardeur du combat ne l'avait point empêché d'observer les spectateurs, ni de distinguer la calèche qui portait ses amis de Monreale. Dans le moment de son brillant exploit, il avait aperçu de loin le mouchoir de la belle Pepina qui s'agitait en signe de félicitation. Pendant les préparatifs de son triomphe, Dominique s'approcha de la compagnie en ôtant son bonnet de laine. Dame Rosalie, dans un transport d'enthousiasme, se mit à battre des mains, et les deux jeunes filles suivirent son exemple. Un éclair de bonheur illumina le visage énergique du *bonacchino* : — C'est pour vos seigneuries, dit-il en regardant Pepina, que j'ai pêché le roi des thons. Si le seigneur Giuseppe veut bien me le permettre, je lui offrirai un morceau de ce poisson en reconnaissance de l'honneur qu'il m'a fait de m'inviter au dîner de Monreale.

— Nous acceptons, mon ami, répondit don Giuseppe, à la condition de te rembourser la valeur du morceau, car il faut que tu reçoives le prix de ta pêche.

— Les prix et remboursements sont l'affaire de nos patrons, dit Dominique. Vous m'avez traité en égal et en ami, ne m'enlevez pas le plaisir de m'ac-

quitter envers vous. C'est aux dames de la compagnie que j'offre ma part du roi des thons.

— Eh bien! moi, répondit le bonhomme Giuseppe, je t'invite comme un égal et un ami à venir souper avec nous ce soir à l'*angelus*.

— Ce sera le plus beau jour de ma vie, dit Dominique en s'inclinant.

Les fanfares appelaient le triomphateur. La charrette d'honneur était prête. Tous les carrosses partirent en avant, et se groupèrent à l'entrée de la ville pour y attendre le convoi. Quand Dominique passa devant la calèche où étaient ses amis et qu'il vit encore les petites mains de Pepina qui applaudissaient le vainqueur, il sentit plus d'orgueil et de satisfaction dans son âme que s'il eût été Trajan lui-même et qu'il eût soumis les Daces au joug de l'empire romain. En arrivant au marché aux poissons, il descendit de sa charrette, et se déroba aux curieux pour se glisser dans la foule comme un simple particulier. Le cocher de don Giuseppe menait ses chevaux au pas, de peur d'écraser les passants. Pepina, qui tenait sa main posée sur le bord de la calèche, eut un sursaut en sentant quelqu'un lui presser doucement le bout d'un doigt. Elle pencha la tête hors de la voiture, et reconnut Dominique suivant à pas de loup par derrière. Le *bonacchino* la regarda en joignant les mains d'un air timide et suppliant. C'était la première fois que Pepina assistait à la pêche des thons, et ce spec-

facile terrible l'avait remuée profondément. Il lui sembla qu'elle sortait d'un tournoi où le chevalier le plus vaillant avait combattu pour elle et demandait à porter ses couleurs. Dans l'ivresse du plaisir, elle oublia la distance qui la séparait du pauvre pêcheur, et, sans savoir ce qu'elle faisait, elle jeta son mouchoir à maître Dominique, qui le saisit au vol et le couvrit de baisers.

Le vainqueur des thons brossa religieusement sa *bonacca* pour se rendre à l'invitation du marchand bonnetier. Portant un gros morceau de poisson cru sur une planche ornée de feuilles de laurier, il exécuta son entrée sans gaucherie et sans prétention, avec cette liberté par laquelle un bon Sicilien sait répondre à une hospitalité cordiale. Don Giuseppe le complimenta de son adresse à piquer les thons, dame Rosalie de la vigueur de son bras, et Faustina fit autant de frais pour lui que s'il eût été inspecteur général des madragues. Pepina lui parut un peu sérieuse, et il devina qu'elle rêvait à l'affaire du mouchoir. Au rebours des lazzaroni de Naples, qui en pareille rencontre auraient prêté à rire par leur gourmandise et leurs lazzis, Dominique sut garder sa petite dignité. On lui servit de bonnes portions, et les jeunes filles lui versèrent à boire. Après le souper, on prit le café dans le jardin; tandis que don Giuseppe cherchait le châle de dame Rosalie pour la préserver du sérein, et que Faustina rangeait les tasses, Pepina s'enfonça dans une allée

tournante en faisant signe à Dominique de la suivre.

— Et mon mouchoir? lui dit-elle tout bas.

— Je l'ai là, sur mon cœur.

— C'est précisément ce que je craignais. Il faut me le rendre.

— Vos ordres sont sacrés pour moi. Le voici. Reprenez-le, répondit Dominique en rendant le mouchoir. A présent, que pouvez-vous craindre d'un homme qui risquerait la chaîne et l'habit jaune sur un signe de votre main? Ce matin, j'ai cru que la madone me protégeait. Un riche armateur a mis une barque à ma disposition pour la pêche du corail. Dans trois jours, je ferai voile pour les côtes d'Afrique. Ce mouchoir m'aurait porté bonheur; celui qui a tiré de l'eau le roi des thons pouvait découvrir une forêt de corail et rapporter dans sa barque une fortune qu'il vous aurait offerte. C'était un songe. N'ayant plus ni son talisman ni votre bénédiction, le pêcheur tombera dans les mains des Arabes, qui le vendront comme une bête de somme.

— Que de courage! que de patience! que de dévouement! murmura la jeune fille avec une émotion profonde. Non, je ne puis te refuser ma bénédiction et le talisman d'où dépend ta fortune. Reprends ce gage de mon estime, car tu caches le cœur d'un paladin sous ta veste de pêcheur. Va, tu découvriras la forêt de corail, si le ciel écoute mes prières.

En tout autre pays que la Sicile, la restitution du mouchoir eût été une cérémonie réglée comme dans les romans de chevalerie; mais à Palerme la passion et l'impétuosité du sang viennent troubler les plus belles lois de l'étiquette. Au lieu de recevoir ce gage d'amour le genou en terre, dans une posture théâtrale, Dominique se jeta inconsidérément sur la main qui lui présentait le mouchoir et la tira fortement à lui. De son côté, la jeune fille, au lieu de modérer l'ardeur de l'heureux paladin par une contenance grave, perdit la tête, eut un voile sur les yeux, et ne résista pas à cette robuste main qui l'attirait, en sorte que le chevalier et la princesse tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ai-je commis une erreur? se demanda Pepina quand elle fut retirée dans sa chambre. J'avais juré de ne plus aimer personne; mais est-on maître de son cœur? Qui aurait jamais soupçonné tant de belles qualités, tant de vertus chez un simple pêcheur? Mon Dominique est aussi brave, aussi loyal que les deux autres étaient perfides et vaniteux, et je refuserais ma tendresse au seul homme qui la mérite! Oh! ce serait absurde et barbare. Une femme ordinaire le mépriserait à cause de son humble condition; moi, au contraire, je réparerai l'injustice de la fortune, et je m'élèverai par ma générosité à cent piques au-dessus de toutes les filles de la Sicile, et par conséquent du monde entier.

Dominique, avant de partir pour les côtes d'A-

frique, où l'attendait sa forêt de corail, eut ses entrées dans le jardin pendant trois jours, et le quatrième, Pepina vint sur le môle pour assister à son embarquement. Il partit, son talisman sur la poitrine, rêvant la fortune et le bonheur, emportant des promesses et des serments qui lui auraient inspiré la confiance d'Ulysse en la vertu de Pénélope, si le ciel n'eût pas mis dans son cœur le poison de la jalousie. Au retour du môle, don Giuseppe et sa compagnie rencontrèrent leur nouvel ami le Napolitain. Le seigneur Vincenzo avait une place dans les bureaux de l'intendance, avec des appointements de 300 ducats, c'est-à-dire plus de 1,200 francs, ce qui en faisait un personnage considérable sous le double rapport de l'aisance et de l'autorité. Il était arrivé à Palerme depuis peu et ne connaissait pas encore tous les monuments et objets d'art dont cette ville est richement dotée. Pour lui être agréable, le bonnetier lui proposa de visiter l'intérieur de quelques églises. Don Vincenzo ne parut point émerveillé des peintures qu'on lui montra. Le maître-autel de l'oratoire du Rosaire, peint par Van-Dyck, n'eut pas l'honneur de lui plaire. Il trouva que cela manquait de lumière. Les bénitiers et les chaires de Gaggini, sculpteur éminemment sicilien et plein d'imagination, n'obtinrent de ce grand connaisseur que des grimaces dédaigneuses. La *Descente de croix* de Jules Romain, de l'église de Santa-Zita, fut moins sévèrement critiquée à cause

du nom de l'auteur ; mais don Vincenzo ne s'y arrêta qu'un moment. En revanche, il découvrit dans une chapelle une petite madone faussement attribuée à Solimène, et dont les tons crus révélèrent à l'œil le moins exercé une copie sans valeur, et il demeura en extase devant ce tableau, en répétant : — Quel beau bleu ! quel rouge éclatant ! quelle variété de couleurs ! — La véritable raison de cet enthousiasme, c'est que Solimène était de Naples ; mais don Giuseppe, dame Rosalie et les deux jeunes filles, qui n'en savaient rien, conçurent une haute idée de la science et du goût d'un homme si difficile, et qui avait su trouver sans hésiter la seule toile devant laquelle on pût s'extasier de la *varietà dei colori*.

Chemin faisant, don Vincenzo adressait des compliments aux trois dames, et particulièrement à Pepina. Malgré son savoir en matière de beaux-arts, il eut peu de succès, à cause de son accent et de son tour d'esprit napolitains. Les deux amies riaient sous cape des frais inutiles de leur adorateur. Cependant on rencontra plusieurs jours de suite don Vincenzo à la promenade, et comme il prenait gaieusement, par galanterie, des sarcasmes qu'il n'eût point endurés de personnes indifférentes, cette petite guerre engendra l'intimité. Les jeunes filles de tous les pays sont volontiers moqueuses. Pepina, qui avait le cœur bon, se repentait souvent d'avoir été trop loin, et don Vincenzo tirait avantage de la

cruauté des attaques pour solliciter des réparations. Par sa patience, il donna une heureuse opinion de son caractère, et quand les conversations furent sérieuses, il déploya des ressources d'esprit et de mémoire que ses rivaux ne possédaient point, car don Vincenzo avait voyagé à quinze lieues autour de Naples, dans plusieurs directions. Il avait vu Minturne, Gaëte, voire deux ou trois villes de la Calabre, et il pouvait parler très-longtemps et très-vite, avec une égale facilité, du Vésuve, de la Solfatara, des antiquités d'Herculanum ou de Pompeïa, et des grenouilles du lac d'Agnano. Lorsqu'il avait captivé l'attention de son auditoire sous les arbres de la promenade, don Vincenzo s'emparait du bras de Pepina pour rentrer à la ville, et il réservait pour ce moment la fine fleur de son érudition ; c'est pourquoi il avançait tous les jours d'un pas dans cette imagination impressionnable et naïve.

Un soir, parmi ses divers récits, le Napolitain vint à causer de la pêche du corail, qu'il connaissait par ouï-dire. Il apprit à Pepina, qui ne le savait point encore, que tout le bénéfice de cette pêche appartenait aux patrons de barque et aux négociants. L'équipage recevait une solde peu considérable, et on donnait aux plus habiles un petit intérêt sur le résultat de l'expédition ; mais le grand *maximum* que pût espérer un homme très-heureux était une somme de vingt à trente piastres. Pepina comprit ainsi que les projets de Domi-

nique étaient autant de chimères, et que l'idée d'épouser ce *bonacchino* à son retour d'Afrique n'avait pas le sens commun. Comme s'il eût pu deviner ce qu'elle pensait, don Vincenzo, aussitôt après ces révélations sur la pêche du corail, donna un tour plus confidentiel à la conversation, et se mit à faire une peinture éloquente de son martyre et de son amour. Il offrit à brûle-pourpoint son cœur, sa main et sa fortune, c'est-à-dire ses 1,200 livres d'appointements, en ajoutant que, si Pepina l'avait pour agréable, il irait immédiatement, en pleine rue, la demander à son père. La jeune fille, surprise et ravie par tant de zèle et de vivacité, donna son consentement, et le seigneur Vincenzo courut incontinent présenter sa requête à don Giuseppe. Dès les premiers mots qu'il prononça, dame Rosalie pinça le bras du bonhomme, et lui dit à l'oreille : — Un mari ! cela est sérieux. On a des amants tant qu'on en veut ; mais un mari !... Acceptez tout de suite. — Et de peur que don Giuseppe ne fit traîner les choses en longueur, dame Rosalie se chargea de la réponse : — Seigneur Vincenzo, dit-elle, je considère Pepina comme ma fille. Votre proposition n'est pas de celles qu'on refuse. Allez, faites votre cour. Vous êtes agréé ; je vous en donne ma parole. Il ne faut plus vous en dédire.

A partir de ce moment, don Vincenzo eut la permission de venir chuchoter dans la grotte de rocaïlle avec sa fiancée. Il en profita, et, au bout de trois ou

quatre conférences, ce fut Pepina et non le Napolitain qui eut à redouter un dédit. Dans ces organisations volcaniques de la Sicile, les sensations ont tant de force et les rouages de la vie marchent avec tant d'activité, que le moment présent domine tout. Cependant Pepina crut se rappeler vaguement qu'elle avait engagé son cœur et sa main à un nommé Dominique. — J'aurais mieux fait, se dit-elle, de ne point me lier à ce pêcheur de thons; mais, puisque l'idée de l'épouser ne valait rien, il faudra bien que Dominique entende raison comme moi. Je lui dirai que les madragues ne sont point un endroit à y aller chercher un mari, et qu'il se doit ôter cette fantaisie de la tête. J'aurais peut-être mieux fait aussi de tenir rigueur à mon fiancé pendant quelques jours encore; mais mon Vincenzo est le meilleur, le plus loyal des hommes. Il ne verra dans ma faiblesse qu'une preuve certaine de l'amour extrême et de la confiance sans bornes qu'il mérite si bien. Une fois que je serai mariée, jamais il n'y aura de fidélité comparable à la mienne; mes scrupules et ma rigueur seront poussés jusqu'à la manie, jusqu'au ridicule. Je me ferais hacher en cent mille morceaux plutôt que de souffrir l'apparence d'une atteinte aux privilèges de mon époux, et si quelque imprudent s'avise de me toucher le bout du doigt seulement, je lui arracherai les deux yeux avec mes ongles pour en déguster les autres.

V.

La demande en mariage de don Vincenzo ne fut pas longtemps un secret ; les jeunes gens de la ville en parlèrent entre eux. Lorsque Gaëtano apprit cette nouvelle, le remords de sa mauvaise conduite le prit à la gorge subitement, et sa jalousie s'éveilla. Le Sicilien n'aime pas qu'un étranger vienne s'établir en son pays et lui enlever ses femmes ; il en épouserait volontiers quatre, s'il était possible, afin de n'en point laisser aux autres. Gaëtano écrivit à l'instant même à don Giuseppe pour lui rappeler certaines ouvertures qu'il lui avait faites le jour de l'excursion à Monreale, avec l'intention de solliciter l'honneur d'entrer dans sa famille. L'étudiant Giulio, informé de cette démarche, se sentit tout à coup inconsolable de sa disgrâce et désespéré des reproches de Pepina. Il se piqua d'émulation, et manda en ambassade au marchand bonnetier une personne chargée d'ajouter un nouveau nom à la liste des prétendants.

Don Giuseppe tomba dans un grand embarras en voyant cette grêle d'épouseurs. Dame Rosalie, qui était femme de bon sens, voulait qu'on s'en tint au seigneur Vincenzo, de peur de tout perdre par indécision. Pepina aurait partagé cette opinion, si un petit incident ne l'eût jetée dans la perplexité où était son père. Le marchand bonnetier mena un

soir sa famille au théâtre de Pasquino, le Garrick de la Sicile. Ce Pasquino, confiné dans un coin où l'on parle un dialecte peu connu, n'en est pas moins un charmant comédien. Une méchante pièce devient un chef-d'œuvre quand il y joue son rôle. Improvisateur par excellence, Pasquino ne se borne pas aux grosses farces, comme les Polichinelles et les Pancraces de Naples ; il est profond et philosophe dans ses plaisanteries, et l'on sent à travers sa malice une certaine bonté de cœur qui fait qu'on l'aime. C'est un homme de génie dans un genre secondaire, et, depuis cinquante ans qu'il dépense son esprit en Sicile, sa réputation n'est parvenue qu'à grand'peine jusqu'à Naples, ce dont il ne s'embarasse guère ¹.

Le jour où Pepina vint à son théâtre, Pasquino jouait une pièce à tiroirs. Parmi ses divers rôles, il y avait un Napolitain qui se donnait des airs de *prepotenza*, parlait de ses voyages et déclarait qu'il ne trouvait à Palerme rien de beau. Il se plaignait beaucoup du bruit que faisaient les fontaines sur les places, à chaque coin de rue, dans les vestibules des maisons, et il regrettait ses chères citernes de Naples avec leur eau dormante. Ce personnage excita une gaieté fort bruyante dans l'assemblée. Faustina, poussant le coude de sa compagne, lui

¹ Pasquino, âgé aujourd'hui de plus de soixante-dix ans, est toujours plein de verve.

dit tout bas : — Jésus ! comme il ressemble à ton amoureux don Vincenzo !

Pepina, frappée de la ressemblance, ne pouvait s'empêcher de rire. Le décor représentait le petit carrefour des quatre *Cantoni*, point central de Palerme, et qui est un des endroits les plus agréables du monde. Pasquino, après en avoir critiqué les sculptures et les ornements, y rencontrait un Sicilien, qu'il croyait reconnaître ; il lui sautait au cou et, sans autre préambule, il lui appliquait sur la bouche un baiser retentissant. Le Sicilien s'essuyait avec son mouchoir et demandait au public comment il se pouvait que ce seigneur caressant l'eût pris pour une femme. Sur le carrefour, on voyait arriver de loin une jolie fille endimanchée ; Pasquino la lorgnait, et lui faisait avec la mâchoire le signe grossier qui se traduit dans toute l'Italie méridionale par une provocation amoureuse. La jeune fille effrayée se cachait au pied de la statue de Charles-Quint, en criant que cet homme était enragé et qu'il la voulait mordre ; mais Pasquino, prenant le ton comique et patelin de son pays, rassurait la jeune fille, l'amusait par ses plaisanteries, obtenait d'elle des œillades et des sourires, et, après avoir rétracté ses critiques, finissait par convenir qu'il y avait de fort belles choses à Palerme et que les deux Siciles étaient deux sœurs jumelles aussi aimables l'une que l'autre. Malgré ce dénouement en faveur du bon Napolitain, Pepina rougit de honte, en se rappelant

que don Vincenzo s'était permis de lui adresser, sans la connaître, la proposition dont Pasquino venait de lui faire comprendre le sens impertinent et cynique. Les Siciliennes ont cela de remarquable, que leur dignité résiste à la passion et aux égarements; elles pèchent par fragilité, par entraînement, par surprise, et la soudaineté même de leurs fautes ne laisse point à la pudeur le temps d'ouvrir ses ailes et de s'envoler pour toujours. On n'aurait pas fait avouer aisément à Pepina qu'elle n'avait plus sujet d'être fière et d'exiger du respect; c'est pourquoi l'impression fâcheuse qu'elle emporta du spectacle de Pasquino déflora dans son esprit l'image de son fiancé.

Pendant ce temps-là, don Giuseppe ne savait quel parti prendre entre toutes ces demandes en mariage. Pour sortir d'embarras, il imagina d'envoyer quérir les trois jeunes gens et de les réunir chez lui en séance solennelle. — Mes amis, dit-il, vous me convenez également tous trois; je ne pourrais me fixer sur l'un de vous sans manquer aux deux autres. Arrangez-vous à l'amiable, et je souscris d'avance à votre accommodement.

— Les choses étant ainsi, dit la vieille Rosalie, laissez Pepina choisir elle-même : une fille en sait plus long que son père sur ces matières-là.

Chacun des trois rivaux promit de se soumettre à l'arrêt, quel qu'il fût; mais aussi chacun voulut plaider sa cause. Au milieu de ces préliminaires,

Pepina, en regardant par la fenêtre, aperçut Dominique qui revenait de son voyage en mer. Le visage du pauvre *bonacchino* ne produisit point sur elle l'effet de la tête de Méduse, car, au contraire, de tendres souvenirs se réveillant tout à coup dans son âme, Pepina courut chercher le vainqueur des thons et le fit entrer dans la maison : — As-tu pêché la forêt de corail ? lui dit-elle à voix basse dans l'escalier.

— Hélas ! non, répondit le *bonacchino*. Je n'ai gagné que dix piastres de solde et une gratification de six ducats.

— Il faut que tu aies bien du malheur. Suis-moi pourtant, et ne t'étonne point de tout ce que tu vas voir ou entendre : on ne sait pas ce qui peut arriver. Sois discret et garde le silence.

Pepina introduisit Dominique devant le conseil, en disant qu'elle aurait peut-être besoin de lui comme témoin. Gaëtano prit alors la parole. Il commença par rappeler les circonstances de sa rencontre avec toute la famille à Monreale, comment il avait fait des ouvertures au respectable père dès ce jour mémorable, et il termina par une apostrophe sentimentale dans laquelle il réclama l'honneur d'avoir, le premier avant ses rivaux, touché le cœur, jusqu'alors insensible et muet, de la belle Pepina. Giulio s'empressa d'ajouter que ledit Gaëtano ne pouvait tirer avantage de sa priorité, puisqu'il avait manqué de fidélité à sa maîtresse ; que lui, Giulio, avait trouvé Pepina tout éplorée de cet

abandon, et qu'en réussissant à la consoler, il avait hérité des droits du premier amant. Don Vincenzo soutint que ces titres divers n'avaient rien de sérieux, que lui seul avait marché au but honorablement, adressé une demande formelle, et que par conséquent les autres n'étaient que des imitateurs.

— Que d'amourettes ! murmura le père. Il paraît que ma fille a aimé tous ces jeunes gens. Cela augmente les difficultés et l'embarras du choix.

— Bah ! lui répondit dame Rosalie, on préfère toujours quelqu'un.

L'arbitre souverain était cependant fort indécis. Tandis que chacun parlait à son tour, Pepina donnait *in petto* raison à l'orateur ; mais la réflexion venait ensuite changer ses sentiments. — Ah ! seigneur Gaëtano, dit-elle en soupirant, vous que j'ai aimé le premier, pourquoi faut-il que, par votre inconstance et vos méchants procédés, vous ayez changé mon amour en mépris ? Vous n'auriez eu ni successeur ni rival. Et vous, gentil Giulio, que je croyais si loyal, pourquoi ai-je découvert que vos consolations étaient une comédie et un piège ? Quant à vous, seigneur Vincenzo, votre qualité d'étranger et de Napolitain ne devrait être qu'une objection légère. Par malheur, Pasquino vous a porté un coup dans mon pauvre esprit avec ses plaisanteries et ses satires, et puis vous avez débuté à Monreale par me faire une grossière insulte, dont je frémis encore d'indignation lorsque j'y songe. Le seul homme ici

présent qui ne m'ait donné aucun sujet de plainte, c'est Dominique.

— Au diable ! s'écria le père. Dominique est un honnête garçon, un brave piqueur de thons, mais je n'en veux point pour mon gendre.

— Rassurez-vous, reprit Pepina ; il n'a point réussi à faire fortune à la pêche du corail, et je sens bien que, malgré tout son mérite, il ne serait pas agréé de ma famille ; mais si Dominique n'est point assez riche, les autres sont encore moins dignes que lui, et je ne choisirai personne jusqu'à nouvel ordre.

— Un moment ! dit Gaëtano. Permets, ô ma Pepina, que je tente un dernier appel à tes souvenirs. Il y a autre chose entre nous que des paroles en l'air. As-tu donc oublié nos rendez-vous dans le jardin, nos longs entretiens à l'ombre du palmier, sous la grotte de rocaïlle et même dans ta chambre, tandis que la ville entière sommeillait ? J'eus de grands torts, il est vrai ; mais je les réparerai en te menant à l'église, car je suis ton époux, et mes droits sont sacrés.

— Les miens aussi, dit Giulio.

— Et les miens de même, dit le Napolitain.

— Ouais ! qu'est cela ? s'écria le père ; j'en apprends de belles. Des rendez-vous ! des entretiens à l'heure du sommeil ! des droits sacrés à trois personnes différentes ! Sang du Christ ! je ne sais à quoi tient que je n'assomme ma fille à grands coups de bâton.

— Voyez un peu cette hypocrite ! murmura Faustina ! tandis qu'elle me faisait des sermons, elle avait trois amants, sur lesquels deux étaient à moi.

— Taisez-vous ! dit la vieille dame Rosalie ; personne ici n'a un grain de raison dans la tête. Que Pepina ait eu des amants ou des amoureux, qu'importe ! en est-elle plus laide, plus sotte ou plus pauvre ? En a-t-elle perdu un cheveu de sa tête, une dent de sa bouche, un sou de sa dot, un agrément de son caractère ? Pas le moins du monde. Eh bien donc ! vous êtes un fou de la vouloir battre, seigneur Giuseppe. Toi, Pepina, tu es bien plus folle encore de balancer si longtemps. Prends le premier venu et marie-toi. Et vous, ma fille, quelle rage vous pousse à dire vos affaires lorsqu'on ne vous interroge point ? Jetons un voile sur les peccadilles passées, et revenons au fait, qui est le choix d'un mari.

Pour la première fois, Pepina commençait enfin à comprendre ses fautes et les sophismes dont la passion l'avait bercée. En écoutant les étranges arguments par lesquels dame Rosalie essayait de la justifier, elle se sentit peu flattée de l'éloquence du plaidoyer. Cependant don Giuseppe, étonné de la force de ces arguments et dominé par l'ascendant que dame Rosalie exerçait sur ses volontés, se calma tout à coup. — Jetons un voile, puisque vous le voulez, dit-il, et qu'un bon mariage nous fasse oublier tant d'erreurs. Allons, petite malheureuse, dépêche-toi de choisir, afin que je te pardonne.

— Je ne choisirai point , répondit Pepina d'un ton ferme. Entre trois hommes sans délicatesse, qui se vantent publiquement de leurs avantages et qui pensent me forcer la main par leur lâche indiscretion, je n'ai point de préférence. Je les méprise également tous trois. Ah ! combien tu es supérieur à eux, pauvre Dominique ! Toi seul, tu te conduis en galant homme, et pourtant je t'avais manqué de foi. Oui, je veux qu'on le sache : Dominique avait su me plaire et conquérir les mêmes droits que les trois autres.

— Lui aussi ! s'écria le père en s'armant d'une canne. C'est à présent que rien ne pourrait m'empêcher d'assommer la coupable.

Don Giuseppe marcha vers sa fille en levant le bâton. Les yeux de Pepina cherchèrent quelque moyen désespéré d'éviter ce dernier affront, et Dominique s'élança au-devant du père pour l'arrêter ; mais il n'était plus temps : le bras courroucé retomba lourdement, et la jeune fille reçut un coup terrible sur les épaules. L'orgueil meurtri, bien plutôt que la souffrance physique, lui arracha une sorte de rugissement. Elle courut en trois bonds jusqu'à sa chambre et ferma la serrure au double tour. Du fond de cette retraite, elle entendit un mélange confus de voix qui criaient toutes à la fois. Celle de dame Rosalie finit par prendre le dessus ; les autres s'éteignirent, et un bruit de pas dans l'escalier annonça que la séance était levée. Nous ne

connaissons point en France cette douleur sèche, ce ressentiment concentré, cette sombre rancune qui dévorent une Sicilienne sans que sa bouche laisse échapper une plainte, ni ses yeux une larme. Pepina, le regard fixe, les dents serrées, immobile et comme frappée de catalepsie, comptait les morsures du serpent roulé dans son cœur. On frappa doucement à la porte, et elle entendit la voix de Faustina qui lui disait d'ouvrir et lui demandait pardon de l'avoir offensée; mais elle ne répondit point et ne changea pas de posture. Bientôt après arriva dame Rosalie. — Ouvre-moi, ma fille, dit la bonne femme; nous irons ensemble trouver don Giuseppe. Je le ferai rougir de t'avoir battue; il t'embrassera, et tout sera oublié. Il n'y a rien de plus sot que ces querelles pour de petits péchés, comme si ce n'était pas l'affaire des confesseurs! Va, ma fille, il ne faut pas garder rancune à un père. Tu sais que le tien n'est point méchant et que je le mène par le bout du nez; ainsi ne sois pas trop sauvage, de peur de mettre les torts de ton côté.

Pepina ne donna pas signe de vie, et la grosse dame s'en retourna comme elle était venue, en grondant contre la brutalité des hommes qui se fâchent à tous propos et ne savent rien prendre avec patience. Au milieu de la nuit, on entendit enfin la jeune fille marcher dans sa chambre et fouiller dans ses tiroirs. Le silence se rétablit ensuite, et l'on pensa qu'elle était au lit; mais, le matin, la ser-

vante trouva la porte de la chambre ouverte et les hardes éparses sur le plancher. Pepina s'était envolée de la maison paternelle, un petit paquet sous le bras. Vers midi, on apporta une lettre à dame Rosalie, contenant ce qui suit : « Très-chère dame, vous de qui je n'ai reçu ni chagrin ni outrage, chargez-vous d'apprendre aux autres que je leur pardonne à la condition de ne plus les voir et que j'ai cherché un asile contre les perfidies, les injures et les coups, parmi les sœurs de Sainte-Claire. Après six mois de noviciat, si je ne sens point de vocation, je demanderai au monde s'il veut bien me reprendre ; mais je souhaite ardemment de m'accoutumer à la vie religieuse. Agréez, très-chère dame, l'assurance de ma tendresse toute filiale. »

Don Giuseppe courut au couvent, le visage bouleversé, roulant des larmes dans ses gros yeux. Il fut admis au parloir, où la supérieure lui vint dire très-froidement qu'il ne dépendait point d'elle de lui rendre sa fille, que Pepina était libre de sortir ou de rester, et qu'on ne chercherait à l'influencer en aucune façon. Il fallut bien se résigner à attendre l'expiration des six mois d'épreuve. Pendant ce long délai, la maison du pauvre marchand bonnetier fut triste comme un tombeau. On ne vit plus la famille passer le soir sous la porte Felice, et dame Rosalie ne cessa de répéter vingt fois par jour ce refrain cruel : — Voilà, seigneur Giuseppe, ce que c'est que de battre les filles. On a bientôt levé la

main ; on s'en repent tout le reste de sa vie.

VI

Après la fatale scène du coup de bâton, la discorde souffla son venin dans les cœurs de tous les amants désappointés. Gaetano et Giulio, qui s'étaient si bien entendus pour faire le mal, devinrent ennemis mortels pour mieux prouver la sincérité de leurs regrets. Don Vincenzo, peu satisfait d'avoir découvert tant de rivaux aussi favorisés que lui, se serait refroidi pour le mariage, si la retraite de Pepina n'eût fortement ranimé ses désirs, car l'esprit humain est mal fait et s'acharne de préférence à la poursuite des biens qui semblent le fuir. Dominique, plus calme en apparence, mais plus jaloux cent fois que les autres, aurait volontiers poignardé toute la compagnie afin d'écarter la concurrence, et il accorda une double part de sa haine à don Vincenzo, qui joignait à sa qualité de rival celle de Napolitain. Au lieu de dissimuler sa rancune, le vainqueur des thons conçut la fatale pensée d'intimider l'ennemi. Lorsqu'il le rencontrait dans la rue, il lui lançait des regards de bête fauve, et il réussit à lui inspirer une peur de tous les diables, mais dont l'effet tourna autrement qu'il ne l'avait imaginé. Don Vincenzo n'eut qu'un mot à dire pour éveiller la sollicitude de la police. On alla aux in-

formations, et l'on sut que Dominique avait exprimé devant témoins le plaisir qu'il éprouverait à planter un harpon dans le corps de son rival. Ce renseignement parut suffisant pour motiver un emprisonnement par mesure de prudence. Dominique, arrêté par quatre gendarmes, fut conduit à la Prison-Vieille et jeté dans un cachot.

Par un préjugé populaire qui date du temps de la domination espagnole, les *bonacchini*, persuadés qu'ils n'ont point de justice à espérer des magistrats de Palerme, ont institué parmi eux une espèce de tribunal arbitral qui juge leurs différends. On plaide sa cause soi-même, et, n'ayant point d'avocats pour embrouiller les affaires, ni de frais à payer, les parties trouvent du moins, à défaut du code et de la science, l'économie de temps et d'argent. Quant aux arrêts, ils sont dictés par ce bon sens naïf dont l'illustre Sancho Pança donna des preuves si remarquables dans son gouvernement de Barataria. Il n'y eut jamais de justice si expéditive et si peu coûteuse, et comme les plaideurs ont toute confiance dans l'impartialité des juges, il est rare qu'on appelle de ces arbitrages aux tribunaux réguliers. Si les *bonacchini* se bornaient à juger leurs différends en matière civile ou leurs querelles d'honneur, on ne verrait pas grand mal à cela. On ne peut empêcher les gens de s'accommoder comme ils l'entendent, et les arrêts deviennent, par le consentement mutuel, des arrangements à l'amiable ;

mais il paraît que, dans certains cas, ces magistrats amateurs s'arrogent le droit de traiter des matières criminelles, de juger des absents qui ne reconnaissent point leur pouvoir, de les condamner à des peines de leur invention, et même d'exécuter la sentence, qui devient alors un délit ou un crime au point de vue des lois véritables. Dans ces cas heureusement fort rares, le corps des *bonacchini* brave la justice du pays pour exercer la sienne, et s'érige en une sorte de tribunal de *francs-juges* qui distribue des *taillades* et des coups de couteau.

Selon toute probabilité, le respectable tribunal des pêcheurs de thons, assemblé dans quelque cabaret du *Borgo*, reçut avis, par la bouche de son procureur général, de la persécution qu'un étranger venait d'exercer envers un des membres les plus honorables de la compagnie des madragues. L'injure faite à un homme de la confrérie rejaillissait sur tout ce qui portait la *bonacca*, et cette injure demandait une punition exemplaire. Le réquisitoire, qui sans doute ne fut pas long, eut bien vite établi ce fait notoire, que don Vincenzo, abusant de sa position de fonctionnaire et de la protection d'autres Carthaginois comme lui, avait introduit la police dans une affaire d'amour et attenté à la liberté de Dominique pour se défaire d'un rival. Dans sa sagesse, le tribunal jugea que l'auteur de cette noirceur méritait une *coltellata*. On alla aux voix pour déterminer de combien de pouces la lame

devait pénétrer entre les côtes du coupable, et le nombre fut fixé à un pouce, à la majorité des voix, ce qui prouve la grande modération de la cour. Afin que la sentence produisit l'effet qu'on en devait attendre, on décida qu'elle serait exécutée en plein jour.

Un matin, le personnage désigné pour servir d'instrument à la justice particulière des vestes rondes s'arma d'un petit couteau dont la lame, soigneusement enveloppée d'un triple rang de ficelle, ne montrait que la pointe. Cet homme sortit du *Borgo*, et chercha dans la campagne un figuier sur lequel il choisit une feuille à la mesure de son visage, et dont il se fit une espèce de masque, en tenant la queue entre ses dents, de manière à voir clair par les découpures naturelles que présente la feuille du figuier. L'opération achevée, il mit cette feuille dans sa poche et entra dans la ville. Pendant une demi-heure, il se tint au coin de la place du Sénat, qui est un des endroits les plus fréquentés de Palerme. Il était couché, les deux coudes à terre, les mains sur son visage, et regardait les passants en écartant ses doigts. Tout à coup il se leva, sa feuille de figuier à la bouche, et partit en courant. Une vieille femme, qui connaissait les mœurs des *bonacchini*, se mit à crier que cet homme allait faire un malheur; mais le coureur avait tourné dans la rue de Tolède, et on le perdit de vue. Don Vincenzo, qui se rendait au palais royal, se sentit

heurté fortement dans le côté droit par un homme du peuple qui passa devant lui. Il crut avoir reçu un coup de coude, et, au bout de quelques secondes seulement, il s'aperçut qu'il était blessé. Il poussa des cris aigus en cherchant à désigner l'assassin ; mais le *bonacchino* était déjà bien loin : on le vit tourner à droite et s'enfoncer dans un labyrinthe de petites rues où il devenait inutile de le poursuivre.

Le pauvre don Vincenzo se crut mort jusqu'au moment où le médecin lui jura par tous les saints, après avoir sondé la blessure, qu'il n'était point dangereusement atteint. On lui mit le premier appareil, et on le conduisit en fiacre à la police. Lorsque le commissaire lui demanda s'il avait des indices à donner sur l'assassin, don Vincenzo assura que c'était Dominique, et qu'il l'avait parfaitement reconnu à sa taille, à ses larges épaules et à ses jambes d'Hercule. On eut beau lui représenter que, Dominique étant sous les verrous depuis un mois, il fallait que ce fût un autre : don Vincenzo persista dans sa première déclaration avec tant d'opiniâtreté, qu'au lieu de guider la justice, il la dérouta complètement. On chercha parmi les pêcheurs de thons ceux qui offraient quelque ressemblance avec Dominique, mais on trouva une foule de gaillards à larges épaules, à jambes d'Hercule et vêtus de la *bonacca*. La moitié de la population mâle du *Borgo* répondait au signalement. Les magistrats, ennuyés de ne rien découvrir, jetèrent

bientôt cette affaire dans le sac aux oublis, et don Vincenzo en fut pour ses hauts cris et sa blessure.

— Vous comprenez, à présent, poursuit M. A. R., pourquoi Dominique, qu'on relâcha de guerre lasse après deux mois de prison, ne peut plus approcher de notre ami le Napolitain sans lui donner des crispations. Tout homme qui porte la *bonacca* est devenu pour don Vincenzo un brigand et un coupe-jarrets. De là vient l'accueil peu gracieux qu'il a fait tout à l'heure devant la fontaine de Garoffello à celui qu'il considère comme son meurtrier.

— La belle Pepina demeura ferme dans ses résolutions jusqu'à l'Assomption de l'année dernière. Le lendemain de cette grande fête, selon l'usage de ce pays, les novices de son couvent descendirent au parloir pour vendre des confitures faites par les nonnes. Il se trouva parmi les chalands un cavalier d'une belle figure qui la remarqua et lui plut. C'était un propriétaire de Trapani assez riche, mais veuf, d'un caractère violent, et qui passait pour avoir tué vertement sa première femme par jalousie. Lorsque ce prétendant vint demander au marchand bonnetier la main de sa fille, don Giuseppe prit des informations, et s'empressa d'avertir Pepina des bruits qui couraient sur cet homme : — Pensez-vous donc, répondit la jeune fille avec majesté, que je veuille prendre un mari avec le dessein de le tromper ? Si cet honorable seigneur a tué sa femme,



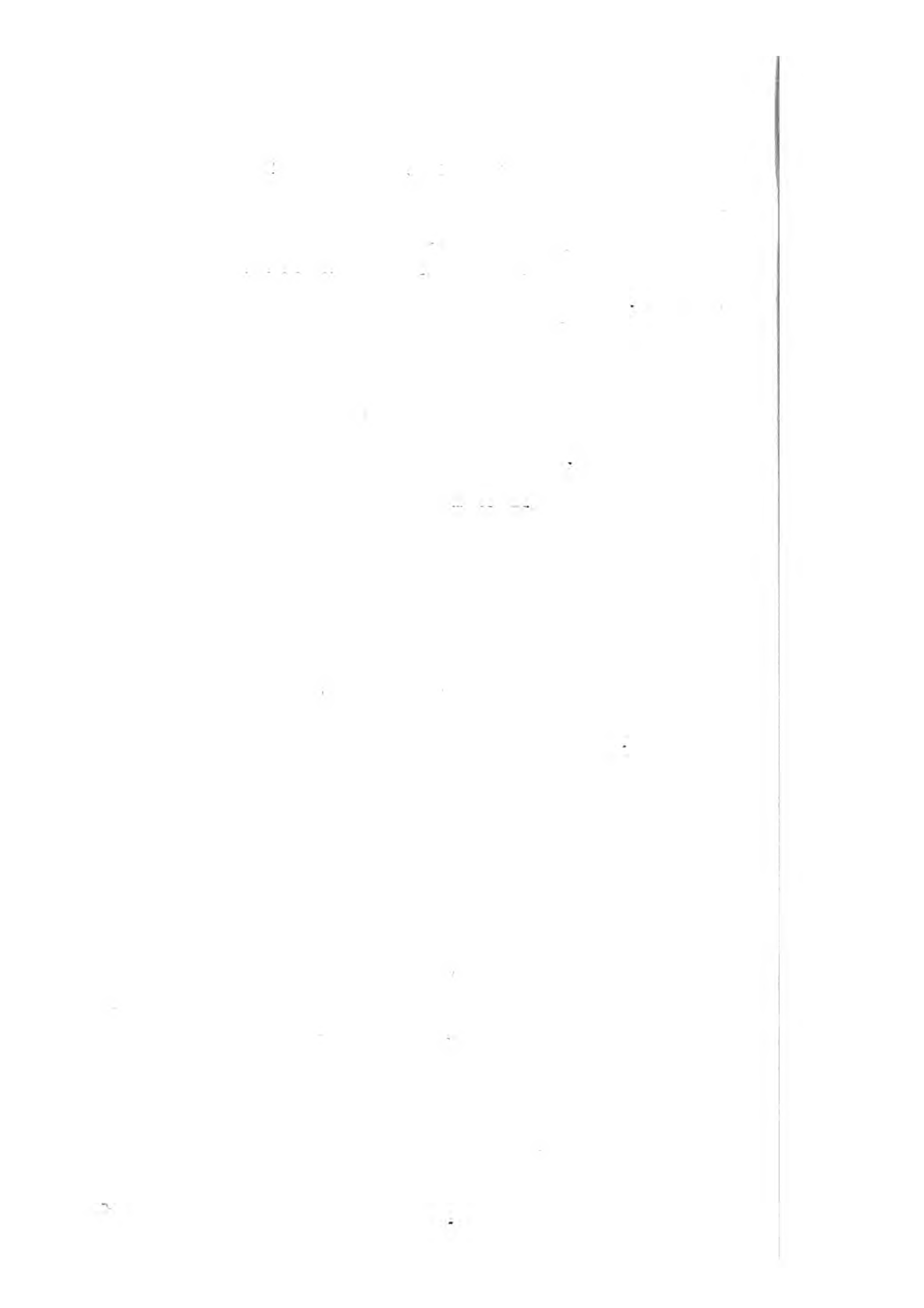
c'est qu'elle avait mérité la mort. Quand on est sûre, comme moi, de ses bonnes intentions, de sa vertu et de sa fidélité, on n'a pas à redouter un pareil accident. Voilà l'époux qu'il faut à une fille de mon caractère, et, puisque je le trouve enfin, je l'accepte sans crainte.

En effet, le mariage fut célébré au bout de trois semaines, et Pepina, pleine d'assurance et de fierté, partit gaiement avec son mari pour la province de Trapani. Elle habite aujourd'hui la campagne et ne voit personne, en sorte que, si elle ne rencontre dans son village ni un paysan bien bâti, ni un joli gardeur de moutons, ni un domestique frais de visage, qui lui fournisse l'occasion de se récrier sur l'étrangeté d'un si grand coup du sort et d'une aventure incroyable faite exprès pour elle, on doit espérer qu'elle échappera au danger de sa situation et restera sage.

Une fois la belle Pepina retirée dans ses terres, tous les amoureux se rejetèrent sur sa compagne. Gaëtano témoigna quelque envie de la prendre pour femme, et au premier mot qu'il en toucha, dame Rosalie, ne voulant pas le laisser languir, s'empressa de combler ses vœux. Faustina partit à son tour pour Marsala, où demeure la famille de son mari, et, sans être sorcier, on peut affirmer qu'à cette heure elle y doit mener de front trois ou quatre amourettes plus ou moins sérieuses. Giulio alla prendre ses derniers grades à l'université de Catane,

et don Giuseppe, toujours galant, continue à rendre ses devoirs à la grosse dame de ses pensées et à vendre des bonnets dans son magasin de la rue Macqueda.





V

LE MEZZO-MATTO

I.

Le nom de *mezzo-matto*, qu'on prodigue beaucoup en Sicile et qui veut dire littéralement à *moitié fou*, ne se prend pas en mauvaise part. On le donne d'abord à tout individu travaillé par une manie ou une idée fixe quelconque : le collectionneur, l'amateur de tableaux, le distrait, l'amoureux, l'humoriste, le jaloux, etc., sont des *mezzimatti*. C'est, comme on voit, une famille considérable dont les membres divers ont des noms dans tous les pays du monde ; mais on appelle aussi *mezzimatti* les gens singuliers par les mœurs ou le caractère, et dans cette seconde catégorie on trouve des personnages qui n'existent qu'en Sicile. Sous le 38° degré, la tête s'exalte facilement ; les passions, les ridicules et l'originalité prennent de fortes proportions. Le jaloux sicilien l'est à la rage, l'amoureux à la folie, le distrait et l'humoriste donnent des

signes énormes de leur préoccupation ou de leur chagrin. De là vient peut-être que l'instinct comique, soutenu par tant de sujets d'observation, est plus éveillé en Italie et en Sicile que dans le reste de l'Europe. Il fallait un terme exagéré pour répondre à l'exagération de la chose, et ce terme une fois imaginé, si, parmi ceux à qui on l'applique, il se trouve des gens qui ne le méritent pas tout à fait, tant d'autres sont fous plus qu'à moitié que la compensation est amplement rétablie. Certaines personnes usurpent d'ailleurs le titre de *mezzi-matti*, afin de se donner leur franc-parler et de satisfaire leur penchant pour l'indépendance, la satire ou le mépris des usages du monde.

Lorsque je voulus tenter une ascension au sommet de l'Etna, on me conduisit chez le savant et obligeant M. Gemellaro, dont les lumières et l'expérience sont d'un grand secours aux touristes dans cette entreprise difficile. M. Gemellaro, que les gens du pays appellent le *docteur de l'Etna*, demeure à Nicolosi, dernier village qu'on rencontre en gravissant la montagne, et au delà duquel commence le chaos formidable dont le feu et la neige se disputent l'empire. Le docteur a consacré sa vie entière à l'étude de ce volcan, qu'il aime avec la tendresse d'un propriétaire. Il connaît les défilés dangereux, les abîmes, les beaux points de vue, les passages qu'il convient de choisir selon le temps et la saison, et, quand il arrive malheur à un voyageur imprudent,

M. Gemellaro en est inconsolable à cause de l'échec que reçoit la réputation de son cher Etna. Sur la table du docteur est un modèle en relief de la montagne, fait par lui-même, et où il n'a oublié aucun détail. Tandis que nous admirions, mes compagnons de voyage et moi, ce chef-d'œuvre d'exactitude et de patience, M. Gemellaro nous dit en souriant avec une bonhomie charmante : « Je suis un *mezzo-matto*. »

Avant cela, dans un café de Catane, j'avais entendu, au milieu d'une conversation entre plusieurs personnes, un homme échauffé par la discussion s'écrier : « Ne me poussez pas ainsi, car je suis *mezzo-matto*, et je pourrais vous dire des choses qui ne vous feraient pas plaisir. » — En effet, cet homme finit par railler outrageusement ses interlocuteurs, qui n'osèrent point se fâcher, grâce à la précaution oratoire et aux licences qu'elle autorisait. Une autre fois, à Syracuse, j'aperçus une jeune fille assise sur un toit et qui pleurait de tout son cœur. — « En voilà une, me dit mon guide, que l'amour a rendue *mezza-matta*. » On voit par ces trois exemples si différents que cette expression s'emploie volontiers en Sicile avec plus ou moins de justesse et de mesure. La définition du mot étant faite, il s'agit maintenant de chercher, parmi toutes ces variétés, un type qu'on ne puisse ni rencontrer dans un autre pays, ni appeler d'un autre nom.

Sur une place de Messine, j'eus l'avantage de dé-

couvrir le modèle du *mezzo-matto* sicilien : c'était un homme de quarante ans, maigre, osseux, un peu voûté, avec de gros sourcils noirs arqués et mobiles, des yeux étincelants et des traits aquilins. Sa physionomie changeait souvent, et on aurait cru que les pensées tournaient incessamment dans sa tête comme la lanterne d'un phare. Tantôt un sourire fin relevait ses lèvres, tantôt il faisait une lippe comique et pleureuse ; sur son visage, l'inquiétude succédait au calme, la gaieté à la mélancolie, la bienveillance à la mauvaise humeur, par des transitions si soudaines, qu'en le regardant on imitait malgré soi ses grimaces. La première fois que je le vis, il portait un pantalon noir, une veste de toile, un grand chapeau de paille, point de cravate ni de gilet, ce qui lui donnait un air de philosophe moissonneur passablement hétéroclite ; mais, malgré le désordre de ses vêtements et son linge chiffonné, je reconnus en lui un homme d'excellente compagnie. Je ne sais quoi d'intéressant et de noble perçait à travers son masque de Pasquino. Il parlait seul dans la rue, comme s'il eût préparé quelque discours pathétique, en secouant les épaules d'un air si malheureux, que je fus tenté de lui dire : « Ne vous tourmentez pas ainsi ; vous verrez que cela s'arrangera. » Au bout d'un moment, il trouva sans doute une phrase dont l'éloquence le satisfaisait absolument, car il s'arrêta court, en croisant les bras d'un air de triomphe.

On parlait diversement de cet original dans toute la province de l'Etna, où il était fort connu. Les négociants de Messine lui reprochaient d'avoir dissipé follement sa fortune par des goûts dispendieux et des libéralités ; les gros propriétaires de Catane regrettaient qu'un de leurs pareils eût assez mal administré ses biens pour être obligé d'en vendre une partie. Les uns disaient que c'était un esprit vaste, les autres un faux bonhomme ; mais les pauvres gens, les faibles et les affligés de toutes sortes, dont le nombre est grand depuis Messine jusqu'à Noto, avaient en lui un ami, un soutien et un consolateur, et, lorsqu'il venait frapper à la porte d'uneasure, on s'écriait en le voyant : « C'est le ciel qui vous envoie ! » Tout cela composait une figure mystérieuse qui excita ma curiosité, et, comme il n'y avait presque personne qui n'eût quelque anecdote à raconter sur ce personnage fantastique, je recueillis bientôt assez de documents pour en faire une sorte de biographie, dont je ne cacherai pas que les bruits publics et les préjugés populaires sont les seules pièces justificatives.

Le marquis Germano*** avait été un des meilleurs élèves du collège des jésuites à Naples. A dix-sept ans, il rentra chez son père avec l'habitude et le goût du travail, en sorte qu'il ajouta aux bons fruits de ses classes cette seconde éducation, non moins utile que la première, qu'on n'acquiert que par beaucoup de méditation et de lecture. Il s'in-

introduisit dans la compagnie des savants et des littérateurs du royaume des Deux-Siciles; le marquis Gargallo, le professeur Melloni, le célèbre Galuppi, l'aimaient et le considéraient comme celui de leurs successeurs à venir qui donnait les plus belles espérances. La géologie et les recherches sur les antiquités grecques et romaines étaient ses études favorites. A vingt-cinq ans, il perdit son père, et se vit à la tête d'une grande fortune. Après un petit voyage qu'il fit en Italie pour se distraire, le jeune marquis revint à Naples, où on l'avertit que, s'il voulait aller à la cour, il y trouverait des protections et de l'emploi; mais il répondit qu'il n'avait point d'ambition, et prétexta des travaux de cabinet pour se retirer dans sa villa Germana, située entre Messine et Gallidoro. On pensa que l'unique rejeton d'une famille riche devait se marier de bonne heure, et on lui proposa de brillants partis; notre homme ne voulut pas en entendre parler, et pria les officieux de le laisser vivre à sa guise.

Des invitations furent envoyées de la villa Germana aux savants, aux artistes et aux poètes de la Sicile. On y vint de tous les coins de cette île, qui a toujours produit beaucoup de vers et de chansons. Les commensaux les plus sérieux de la maison ne manquèrent pas de s'enquérir des travaux d'un jeune homme si sage; ils s'attendaient à voir sortir de son cabinet quelque ouvrage d'une érudition solide. Leur surprise fut grande quand le marquis

leur apprit que son intention n'était point d'entrer en communication avec le public, qu'il ne prétendait cultiver les sciences que pour son amusement, et que le véritable bonheur d'un philosophe était précisément de ne chercher ni la gloire, ni le bruit, de ne faire aucun usage de son instruction, et de s'endormir plus content d'une bonne action que du succès d'un gros livre. Au rebours des savants ordinaires qui se passionnent chaque jour davantage pour leurs occupations, le seigneur Germano négligea peu à peu la géologie et les ruines antiques. L'encre se figea dans son écritoire. Ses amis lui reprochèrent d'abandonner l'étude; il leur répondit qu'en prenant de l'âge, il fallait devenir raisonnable, connaître le prix du temps, et retrancher sur les heures de récréation. Les amis eurent bien de la peine à s'empêcher de rire en songeant que le marquis passait des matinées entières dans son jardin, vêtu de sa robe de chambre, à s'entretenir gravement avec son jardinier, et qu'il maniait lui-même la serpe et l'arrosoir pour tailler des arbustes et arroser les fleurs les plus simples.

Un jour, le seigneur Germano demanda sa berline de voyage, et se fit conduire dans ses diverses propriétés. Il avait des fermes à Taormine, des vignes d'un grand rapport sur le penchant de l'Etna, des maisons à Catane. Il employa huit jours à examiner toutes choses, à interroger les gens et à prendre des notes. En revenant à Messine, il appela son in-

tendant : « Je savais depuis longtemps que tu me volais, lui dit-il avec douceur ; mais, avant de te congédier, j'ai voulu m'assurer que tu aurais de quoi vivre en sortant de chez moi, car je vais donner en ta personne une leçon aux serviteurs infidèles. Comme tu seras repoussé de tout le monde, j'ai attendu que tu fusses pourvu. Aujourd'hui, tes larcins se montent à six mille ducats ; avec cela, tu ne manqueras de rien dans tes vieux jours, si tu as de l'ordre ; en conséquence, je puis te chasser et te dire que tu es un coquin. » L'intendant, confondu de voir son patron si bien instruit, fut en même temps ravi de le trouver si indulgent ; il confessa ingénument ses friponneries, et partit avec le butin qu'on lui laissait. Depuis ce moment, le seigneur Germano administra sa fortune lui-même. On le félicita d'avoir fait un exemple sur un malhonnête homme, et il répondit : « La philosophie deviendrait une chose stérile et même nuisible, si elle nous empêchait de veiller à nos affaires et de nous occuper de notre prochain. »

Pour mettre en pratique sa nouvelle règle de conduite, le marquis prit l'habitude de se lever matin et de consacrer trois ou quatre heures avant le déjeuner à parcourir les environs de sa villa. On lui sellait un mulet exercé à franchir les torrents, et, sur cette monture paisible, il s'enfonçait dans les montagnes de Gallidoro, pays sauvage et pittoresque, où l'incroyable fécondité de la nature ne

produit, faute de bras, que désordre et encombrement. Le seigneur Germano ne rencontrait pas une métairie ou une cabane sans y entrer et s'informer comment on vivait là-dedans; quand il y trouvait le découragement et la misère, il donnait aux pauvres montagnards des secours et des conseils, et ne s'en allait point sans avoir obtenu d'eux la promesse de secouer leur inertie. Dans une de ces promenades matinales, le marquis aperçut, au bord d'un torrent enflé par les pluies du printemps, une grande et belle fille de dix-huit ans qui cherchait l'endroit favorable pour passer le gué; elle n'avait pour tout vêtement qu'une chemise longue, et déjà elle mettait un pied dans l'eau lorsqu'elle s'arrêta en voyant arriver quelqu'un. — J'espère, mon enfant, lui dit le cavalier, que vous n'allez pas vous plonger dans cette eau glaciale.

— Si fait, seigneur marquis, répondit la jeune fille. Que votre Excellence passe la première, et je serai sur l'autre rive presque aussitôt qu'elle.

— Voilà comme on gagne des maladies, ma belle. Puisque tu me connais, monte en croupe à côté de moi. Nous passerons ensemble.

Sans plus de façons, la jeune fille posa son pied nu sur celui du cavalier, saisit le pommeau de derrière de la selle et sauta d'un bond sur la croupe du mulet. Lorsqu'elle eut arrangé déceimment sa chemise sur ses jambes en manière de jupon, elle s'appuya d'une main sur l'épaule du seigneur Ger-

mano, et le mulet se mit en marche. De l'autre côté du torrent, le marquis dit à sa compagne : — Tu es mieux là que parmi les pierres et les ronces, ma mie. Restes-y ; je te mènerai chez toi ; cela te reposera, et, chemin faisant, tu me raconteras ce que fait ton père, comment il se nomme, s'il a beaucoup de famille et si on est heureux à la maison.

— Mon père, répondit la jeune fille, est le pauvre Matteo, fermier de votre Excellence. Plus d'une fois il m'a dit : « Zita, va porter du lait et des œufs à la villa Germana. » Et j'ai eu l'honneur de voir votre seigneurie dans son jardin par la fenêtre de la cuisine. Notre famille n'est pas nombreuse. Mon père n'a d'autre enfant que moi, et il a tant grondé ma mère de ne lui avoir point donné un garçon pour l'aider au travail, qu'à la fin je l'ai apaisé en lui promettant d'être aussi forte, aussi active qu'un homme, de faire autant de besogne et de ne point me marier. Le soir, quand j'appelle mes chèvres, elles entendent ma voix à un mille de distance ; je porterais quatre gerbes de blé sur ma tête d'ici à Gallidoro sans me reposer. Mon bras n'est pas gros ; mais je ne suis pas embarrassée pour jeter une botte de paille sur une charrette, et mon père n'ose plus gronder.

En parlant ainsi, la Zita étendait son bras délicat, dont le soleil n'avait pas encore altéré la blancheur.

— Tu sais jeter en l'air une botte de paille, dit

le marquis, et tu ne sais pas que ton bras est d'une forme admirable. La Vénus de Syracuse n'en avait pas de si beaux.

— Il ne faut point me dire cela, Excellence. Tant mieux pour cette dame de Syracuse, si elle n'a pas besoin de travailler ! Moi, j'ai promis de rester fille. Que je sois belle ou laide, peu importe ; mais je sens que si ma tête parlait, mon serment ne m'arrêterait plus, et c'est pourquoi j'ai peur des galanteries.

— Ton serment ne vaut rien, reprit le marquis. Les belles filles comme toi sont faites pour être mariées et pour donner beaucoup d'enfants à notre mourante Sicile. Est-ce que dans ces montagnes tu ne connais pas quelque part un garçon bien bâti qui te parle d'amour ?

— Quant à du bonheur dans notre maison, répondit la Zita, comme votre seigneurie me le demandait tout à l'heure, il y en aurait assez si le pain ne manquait jamais. Lorsque les poules ne pondent point et que les chèvres ne donnent pas de lait, mon père a de l'humeur et ma mère s'inquiète. Cependant, avec la protection de la sainte Vierge, on joint toujours les deux bouts de l'an.

— A force de joindre les deux bouts, reprit le seigneur Germano, on devient vieux, et avec l'âge arrivent les infirmités. Quand ton père et ta mère ne pourront plus travailler, il ne sera plus temps de leur donner un gendre.

— Un gendre voudrait emmener sa femme chez lui.

— C'est selon le métier qu'il ferait. Ce pays est-il si désert que tu n'y puisses trouver celui dont tu serais volontiers la femme? Réponds-moi comme à un ami.

— Des gens de notre condition, répondit la Zita, doivent s'estimer bien heureux d'avoir un patron humain et bon comme votre Excellence. Tout ce que nous souhaitons, c'est qu'elle ne vende pas ses biens à quelque seigneur de la terre ferme qui nous traiterait sans pitié.

Un groupe de cactus sur lequel séchait du linge annonça le voisinage d'une habitation.

— Voici notre maison, poursuivit la Zita; je vais avertir mon père de votre visite et cueillir des citrons pour préparer la limonade.

La jeune fille sauta lestement à terre et courut en avant comme une biche. Sur le seuil de la métairie, le marquis fut reçu par son fermier avec de grandes démonstrations de respect. Tout respirait la pauvreté dans cette humble maisonnette, composée d'une grande pièce qui servait de chambre à coucher, de grange et de magasin. L'étable aux chèvres n'était séparée de cet appartement que par une barrière. Deux grabats, couverts de paille de maïs, représentaient les lits; la porte et une lucarne sans vitre étaient les seuls passages ouverts à la lumière. Point d'autre objet de luxe qu'une

image de la Madone sans cadre et un bouquet d'iris et de gènet d'Espagne ; mais la beauté de la Zita, sa jeunesse, sa vivacité, sa voix fraîche, entretenaient dans ce sombre réduit le mouvement et la joie. Sur une table bancale, on servit du miel, des oranges, des limons et de l'eau de source pour le *rinfrasco*. Tandis que le marquis faisait honneur à cette modeste collation, le fermier, le bonnet à la main, et la bonne femme, appuyée sur l'épaule de sa fille, admiraient les belles manières que déployait leur patron à éplucher des fruits. Après avoir bien raisonné de la prochaine récolte, du prix de l'avoine et de la culture du blé de Turquie, le seigneur Germano se tourna vers la jeune fille, dont les grands yeux observaient tous ses gestes.

— Maintenant, dit-il, à nous deux, Zita ; je veux que tu te maries.

— Votre Excellence a raison, dit la mère. N'est-il pas vrai que ce serait *péché* de laisser notre famille s'éteindre ?

— Elle ne s'éteindra pas, reprit le marquis. Écoute-moi, Zita : tu as évité de répondre à mes questions tout à l'heure ; mais devant père et mère je te forcerai bien à t'expliquer. As-tu un amoureux, oui ou non ?

La Zita leva les yeux au ciel, ce qui veut dire *non* en pantomime sicilienne,

— Eh bien ! poursuivit le seigneur Germano, je te donne quinze jours pour trouver un mari qui te

plaise. Ne t'inquiète que de sa figure et de son caractère. J'entends qu'il soit jeune, de bonne mine et d'un heureux naturel. Le reste me regarde.

— Je n'étais point d'avis, dit le père, qu'elle prît un mari; mais puisque votre Excellence se charge de tout, c'est fort différent.

— Je me charge de tout en effet. Passé ce délai de quinze jours, si la Zita n'a pas encore trouvé de prétendant, je lui en choisirai un moi-même, et je lui promets dès aujourd'hui cinquante ducats par an de pension à chaque enfant qu'elle aura, pour l'encourager à en faire beaucoup.

Le marquis vida son verre de limonade, prit son chapeau et sa cravache, et demanda son mulet. Suivant l'usage du pays, le métayer et sa femme baisèrent la main de leur patron; la Zita s'approchait à son tour, lorsque le seigneur Germano lui toucha le menton et lui déposa un baiser sur le front en lui disant: —Voilà pour t'apprendre que tu es bonne à marier. Quoiqu'il n'y ait rien de plus aimable que d'être belle sans le savoir, il faut pourtant que cela finisse. Adieu, ma mie. Dans quinze jours, nous commanderons ta robe de noce.

II

Pendant quinze jours, le marquis vint tous les matins à la ferme savourer la limonade au miel préparée par la belle Zita, et dissenter sur l'élève

des chèvres et la fécondité des poules avec autant de plaisir que s'il se fût agi des révolutions du globe. Cette simplicité de mœurs, qui pourrait sembler étrange en France, est fort ordinaire en Sicile. La compagnie de la villa Germana ne s'en étonna point, et l'on n'aurait jamais donné au marquis le nom de *mezzo-matto*, s'il ne l'eût mérité par d'autres singularités. Le quinzième jour arrivé, le seigneur Germano demanda au bonhomme Matteo où était son gendre.

— J'attends, répondit le père, que votre seigneurie me le présente ; je l'accepterai les yeux fermés, et il sera bien reçu de tout le monde ici.

— Mon choix est fait, repris le marquis. Demain je vous amènerai l'homme sur qui j'ai jeté les yeux, et si la Zita le trouve à son goût, nous conclurons tout de suite.

En retournant chez lui, le seigneur Germano descendait au pas un sentier tortueux, lorsqu'il entendit une voix de contralto d'une force prodigieuse qui l'appelait de bien loin. Il arrêta son mulet pour chercher d'où venaient ces cris. Au bout de cinq minutes, il aperçut une femme qui courait au faite de la montagne. Bientôt une paire de talons nus fit résonner la terre du sentier, et la Zita parut, à peine esoufflée par une traite d'un mille à toutes jambes.

— Excellence, dit-elle, je pensais que cette fantaisie de me marier vous sortirait de la tête, et que

ce délai de quinze jours était une plaisanterie. Puisque tout cela est sérieux, il faut que je vous parle : j'ai un amoureux ; je n'ai point osé l'avouer à mon père. Vous seriez bien bon, si vous vouliez faire semblant de choisir précisément celui dont je deviendrais la femme plus volontiers que de tout autre.

— Fille sournoise, répondit le marquis, pourquoi me dire cela au dernier moment, quand j'ai déjà formé d'autres projets ? Ton amoureux est-il au moins jeune, ardent, beau de visage et d'une haute stature ? car, pour rien au monde, je ne consentirais à te marier avec un homme contrefait ou rachitique.

— Excellence, c'est un garçon de vingt et un ans qui nous battrait tous deux d'une seule main ; il a de l'esprit et il compose des chansons si jolies que je l'écouterais chanter du matin au soir ; mais ce n'est point un fainéant. Il fait le service de messenger entre Taormine et Randazzo, et deux fois par semaine il passe dans ces montagnes pour prendre les commissions des métayers. Je l'ai rencontré souvent en gardant mes chèvres, et, je ne sais comment cela est venu, je me suis aperçue qu'il me plaisait un peu, et puis davantage, et enfin tout à fait. Il n'en sait rien encore, car je n'en conviens pas avec lui, de peur qu'il n'ait plus autant de zèle à me parler de son amour.

— Sicilienne que tu es ! Comment se nomme ton amoureux ?

— Carlo, Excellence ; Carlo, pour la servir.

— Es-tu bien sûre de l'aimer ?

— Très-sûre, Excellence. Je me suis attachée à lui parce que je le connaissais. N'est-il pas juste d'aimer ceux qu'on voit souvent ? A l'idée d'en épouser un autre, j'éprouve un serrement de cœur, et quand je pense à Carlo, je le trouve beau comme un dieu.

— Le drôle ! murmura le marquis ; il est aimé ! Il aura là une femme parfaite, un vrai chef-d'œuvre. Quels yeux ! quelle taille ! droite comme un cierge ! et quelle voix !... une poitrine d'acier ! O Sicile, tes fruits sont beaux, mais trop rares, hélas ! — Sois tranquille, Zita ; tu épouseras ton Carlo. Je l'enverrai chercher à Taormine, et je le présenterai demain à ton père. Va, retourne à la maison, et dors paisiblement, *figghia mia*. Je veux que tu sois contente.

Le mulétier Carlo avait son écurie au village des *Jardins*, situé sur la grand'route de Messine à Catane, au pied du roc escarpé que domine l'antique *Tauromenium*. Un domestique en livrée lui vint dire que le marquis avait à l'entretenir d'affaires importantes. On lui donna une place à côté du cocher sur le siège d'un fourgon de campagne ; un couple de chevaux fringants le conduisit en deux heures à douze milles de son village. Il ouvrit de grands yeux en voyant, au bout d'une avenue de platanes, la façade mauresque de la villa Germana,

la pièce d'eau où se baignaient les nymphes de bronze, et l'escalier en fer à cheval surmonté du péristyle orné de colonnettes et de trèfles percés à jour. Le luxe des appartements l'étonna bien plus encore ; ce n'était partout que soie et velours. Carlo voulait ôter ses souliers de peur d'user les mosaïques, et si le marquis n'eût pas joui dans la contrée d'une réputation de bon chrétien, le muletier l'aurait pris pour un sorcier, tant il y avait de livres dans son cabinet et de ramages sur sa robe de chambre. De son côté, le seigneur Germano parut examiner Carlo avec curiosité.

— Par Bacchus ! dit-il, voilà un solide gaillard. Quelles épaules ! quelles jambes ! Viens un peu devant cette glace, mon garçon, que je voie lequel de nous deux est le plus grand. Tu as un pouce de plus que moi. C'est à merveille. La Zita t'appartient de droit.

— Monseigneur, répondit le muletier, il ne faut point se fier aux apparences. Un homme a l'air solide, mais souvent ce n'est qu'un pauvre diable. Les épaules, les jambes, cela ne prouve rien, si l'estomac est faible. Quant à cette Zita dont vous parlez, je ne sais ce que c'est.

— Je devine, reprit le marquis : tu vas commencer par de la défiance et des mensonges ; mais je suis de ce pays, et toutes les ruses me sont connues. Tâchons d'abrégé : tu aimes la fille de mon fermier Matteo ; je m'intéresse à ces bonnes gens. Si tu veux

épouser la Zita, je t'avertis que je lui donne mille ducats de dot et une pension de cinquante ducats à chaque enfant qu'elle aura. Tu es libre de la refuser; je lui trouverai sans peine un mari qui ne se plaindra point de maux d'estomac.

— Ce serait trop d'audace à moi, répondit Carlo, que de contredire votre Excellence. Supposons donc, pour lui plaire, que j'aime la Zita et que j'accepte la proposition.

— Tant de complaisance me touche. Puisque tu consens à feindre, pour un instant, d'aimer ta maîtresse et de recevoir une dot sur laquelle tu ne comptais pas, nous irons ensemble chez la Zita, et je te présenterai à la famille de ta future.

Le bonhomme Matteo, qui ne savait pas un mot de ces pourparlers, agréa le gendre qu'on lui proposait, et fut édifié de la docilité de sa fille.

— Je ne vois, dit-il, qu'une objection à faire : Carlo voudra sans doute emmener sa femme à Taormine.

— Assurément, interrompit le marquis. Mon dessein n'est pas de marier ces enfants pour qu'ils vivent sous des toits différents. Je vous fournirai un garçon de ferme qui prendra la place de votre fille et fera son ouvrage.

Cette promesse ayant levé la dernière difficulté, les amoureux échangèrent le baiser des fiançailles. On décida que la cérémonie aurait lieu à Gallidoro, et on fixa le jour du mariage au lundi de Pâques.

Maitre Carlo eut la permission de faire sa cour. Hormis le temps que lui prenait son service de messager, il consacrait le reste à sa future. Quand la Zita avait de l'ouvrage, il l'aidait, ou bien il lui chantait, en s'accompagnant de la guitare, des chansons dont il composait les paroles et la musique. Un domestique du marquis vint à la ferme chercher l'unique robe que possédait la jeune fille; pour la première fois, cette robe sortit de l'armoire un autre jour que le dimanche, et avec ce modèle, une couturière de Messine fit la parure complète de l'épousée. Il fallut essayer cette parure, et la Zita, vêtue de soie, coiffée d'un voile et chaussée de souliers blancs, eut une syncope en se voyant si belle. Des larmes roulèrent dans ses yeux, et il lui sembla qu'elle aimait trois fois davantage le protecteur et le fiancé à qui elle devait ces atours.

Un incident vint cependant traverser tous ces projets. Maitre Carlo attendait un soir le courrier de Messine à Catane, qui devait lui remettre les dépêches pour Randazzo et les villages des montagnes. Averti par le bruit des grelots et le fouet du postillon, il descendit dans la rue. A sa grande surprise, le char-à-bancs passa rapidement devant lui sans s'arrêter, et le courrier ne daigna pas tourner la tête. Carlo crut reconnaître le mépris dont on s'empresse d'accabler les gens frappés d'une disgrâce; il suivit la voiture en courant, et il la vit s'arrêter devant une petite *locanda*. — N'avez-vous pas de

dépêches à me remettre? dit-il au courrier.

Sans répondre un mot et sans paraître s'apercevoir qu'il y avait là quelqu'un, le courrier ouvrit son coffre et en tira plusieurs paquets. Un homme vêtu d'habits neufs, le galon d'argent au chapeau, sortit du cabaret, s'empara des bagages d'un air important, et se mit à causer en napolitain avec le courrier.

— Ces paquets, dit Carlo, doivent être déposés chez moi. Si vous venez ici pour prendre ma place, ayez la bonté de me montrer votre brevet de messenger, car je n'ai point reçu l'avis de ma destitution.

Le Napolitain en Sicile, pour peu qu'il soit investi d'une ombre d'autorité, se considère comme en pays conquis. Plus ses fonctions sont infimes, plus il les relève par la hauteur des manières et par la sévérité du langage. Carlo, comprenant que ces deux pachas se donnaient le plaisir de l'humilier, attendit paisiblement qu'il leur plût de s'expliquer; mais aucune explication n'était nécessaire. Les recommandations du courrier au nouveau messenger sur le service qu'il devait faire éclaircirent tous les doutes. Les deux Napolitains entrèrent dans la maison pour prendre des rafraichissements. On remit pendant ce temps-là les chevaux au char-à-bancs; les voyageurs remontèrent à leurs places, le courrier désaltéré sauta sur le siège, et le postillon fouetta ses chevaux. Carlo, seul dans la rue, se promena de long en large devant la maison. La servante de la *locanda*, qu'il connaissait, sortit pour aller à la

fontaine. Il interrogea cette fille, et il apprit qu'un certain don Francesco, arrivé le jour même, et qui faisait parade de son crédit à la direction des postes de Messine, se disait titulaire de l'emploi de messager entre Taormine et Randazzo. Maître Carlo demanda conseil à sa pipe de jonc. L'amitié du marquis étant son unique bien sur la terre avec l'amour de la Zita, il prit sa meilleure mule et se rendit à la villa Germana, où il parvint avant la nuit.

— Mon ami, lui dit le marquis après l'avoir écouté, je conviens avec toi que cette façon de procéder ne se voit que trop souvent dans notre pays ; mais nous devons supposer qu'un retard ou un accident imprévu a empêché l'avis de ta destitution d'arriver aux *Jardins* avant ton remplaçant. Je te félicite de ta patience et de ta modération. Tu aurais pu seulement, sans amertume ni colère, forcer ce titulaire nouveau à te montrer son brevet, et, s'il eût persisté dans son superbe silence, exiger la remise des dépêches.

— Oh ! que je suis fâché de n'avoir point pensé à cela ! s'écria Carlo. Le chagrin de perdre mon emploi, la crainte de manquer mon mariage, et puis le dédain, l'assurance de ces deux hommes, tout cela m'a rendu stupide. Hélas ! Excellence, que devenir à présent, sans état, sans ouvrage, avec deux mules sur les bras et le loyer d'une écurie ?

— N'es-tu pas honteux, reprit le marquis, de gémir ainsi à ton âge et pour si peu de choses? Ces doléances sont ridicules; il faut gagner ta vie. Mets-toi sur les places publiques, offre tes mules aux Anglais qui voyagent. Tous les fonctionnaires de ce pays, jusqu'aux facteurs et aux postillons, étant des Napolitains, tu faisais une exception à la règle. Si tu veux conserver ma protection, voici le moment de montrer du courage; je n'aime pas les gens faibles et pleureurs.

Carlo se retira confus de la triste figure qu'il venait de faire, et au désespoir d'avoir manqué de vigueur et de présence d'esprit. Il se coucha sur le sable et y demeura une heure sans mouvement à ruminer sa faute. L'idée lui vint alors que, ce Francesco ne partant de Taormine qu'au point du jour, on pouvait, en marchant toute la nuit, arriver à temps pour le rencontrer sur le chemin de Francavilla, lui enlever les dépêches de gré ou de force, et faire une dernière fois le service de messenger. Sans communiquer son projet à personne, Carlo donna une portion d'avoine à sa mule et partit pour les montagnes. Il connaissait les sentiers de traverse, et fit si grande diligence, qu'il arriva bien avant le lever du soleil au point où le messenger devait infailliblement passer pour se rendre à Francavilla.

Don Francesco, tenant par la bride son mulet chargé de dépêches, aperçut dans un mauvais che-

min maître Carlo équipé en messager comme lui. Il devina le danger de cette rencontre et voulut sonder le terrain en habile diplomate. — Bonjour, don Carlo, dit-il avec bonhomie. Vous vous êtes levé matin, et je dois être le premier à vous souhaiter une heureuse journée.

— Vous n'étiez pas si poli que cela hier, répondit Carlo. Votre langue s'est dégourdie dans la nuit, à ce qu'il me semble. Puisque je vous trouve d'humeur à donner audience, faites-moi la grâce de me montrer le brevet qui vous autorise à prendre ma place.

— Croyez-vous par hasard, reprit le Napolitain, que j'usurpe des fonctions qui ne m'appartiennent pas ?

— Je n'en sais rien. Voyons votre brevet.

— Apprenez que le garçon de bureau de la direction des postes à Messine est le parrain de l'enfant d'un de mes cousins. Il m'a dit un jour : « Francesco, tu devrais entrer dans notre administration. » Je n'en avais pas grande envie ; mais on se lasse de vivre dans les cafés, et j'ai pris cette bagatelle en attendant mieux.

— Vous êtes un homme de qualité, riche, puissant, bien apparenté, admirable et supérieur au reste des mortels, comme tous les Napolitains ; mais voyons votre brevet.

— Je l'ai laissé à Taormine.

— Cela est fâcheux pour vous. Tant que je n'au-

rai point reçu l'avis de ma destitution, je puis et je dois me considérer comme titulaire. Vous allez, s'il vous plaît, me livrer les bagages et dépêches.

— Rien ne presse, reprit le Napolitain. Causons encore un moment ; nous nous entendrons comme une paire d'amis et de compatriotes. J'aime les Siciliens...

— Oui, interrompit Carlo, le matin et dans les chemins creux ; à la ville, c'est autre chose. Je ne suis pas votre ami. Quant à votre compatriote, cela vous plaît à dire. Je ne sais guère de géographie, mais je pensais que nous étions sur un de ces morceaux de terre environnés d'eau qu'on appelle des îles, si j'ai bonne mémoire.

— Votre mémoire, répondit le Napolitain, est égale à votre esprit. J'ai ouï dire aussi que les hommes avaient inventé des machines de bois qui voguaient sur la mer et qui servaient à passer du continent sur ces morceaux de terre entourés d'eau. Cela s'appelle, je crois, des bateaux.

— Tu as bien retenu le nom de ces machines maudites. Maintenant que tu as déployé autant d'instruction que de finesse, rends-moi mes dépêches.

— Les hommes, reprit Francesco, ont encore imaginé un ustensile de fer aiguisé qu'on appelle couteau, et qui sert à se défendre contre les voleurs de grands chemins.

Le Napolitain tira en effet de sa poche un cou-

teau; mais, avant qu'il se fût mis en posture de combattant, Carlo lui saisit le bras et le prit à la gorge.

— *Mo! mo!* cria Francesco. Reste tranquille. Voici tes dépêches; emporte-les et fais-en tout ce que tu voudras.

Carlo jeta le couteau dans les broussailles, transporta brusquement les bagages d'un mulet sur l'autre, et partit en poussant un hourra victorieux. Son triomphe ne fut pas de longue durée. Francesco ne manqua pas d'aller raconter à Taormine comment le brigand Carlo, assisté d'autres bandits armés jusqu'aux dents, l'avait couché en joue avec une espingole chargée à mitraille. Après une résistance héroïque il avait dû céder, bien malgré lui, au nombre et à la violence. Lorsque maître Carlo revint aux *Jardins*, il y trouva un sergent et un gendarme qui lui commandèrent de les accompagner à Taormine. Sans témoigner aucune émotion, il appela un muletier de ses amis qui passait sur la route. — Nicolo, lui dit-il, les deux seigneurs gendarmes me conduisent chez le seigneur commissaire pour m'expliquer avec mon successeur. Charge-toi de porter ces dépêches au bureau de poste. Je te prie d'avoir soin de mes mules pendant mon absence.

Déjà Carlo avait averti son camarade par un clignement d'yeux qu'il s'agissait de se tirer des griffes des Carthaginois.

— Suffit! répondit Nicolo en baissant un peu la

paupière de l'œil gauche. Ne va pas te tromper de chemin. Il y a tant de ruines et de sentiers à chèvres là-haut, qu'on peut s'égarer. Regarde la tête blanche de l'Etna qui s'élève au-dessus des autres montagnes ; on dirait un vieillard entouré de ses enfants. Reçois sa bénédiction et la mienne. Tes mules ne manqueront de rien.

En montant à Taormine, Carlo pria dévotement en son âme sainte Agathe de Catane et sainte Rosalie de Palerme de lui inspirer la dissimulation et la fourberie que réclamait sa position critique, et il attendit avec confiance qu'une personne de l'escorte voulût bien commencer la conversation. — Ton affaire, lui dit le vieux sergent, n'est pas aussi bonne que tu as l'air de le penser.

— C'est selon, répondit Carlo. Si on me juge sans m'entendre, elle peut être mauvaise.

— Veux-tu que je te donne un moyen de sortir d'embarras ?

— Deux moyens valent mieux qu'un. Je vous écoute.

— Tu es jeune, adroit et bien bâti. Tu ferais un beau soldat. Demande à contracter un engagement volontaire. Vous autres Siciliens, vous considérez comme un privilège de n'être pas sujets à la conscription ; c'est au contraire une exclusion et un malheur ; vous y perdez des chances infinies de fortune au *lotto* de l'existence. Tel que tu me vois, si ma passion pour la guerre ne m'eût retenu sous

les drapeaux, j'aurais eu dix fois l'occasion d'épouser des veuves puissamment riches éprises de mon uniforme. Et puis, tu courrais le pays, les aventures; tu verrais Naples!

— Naples! s'écria le gendarme. Quelle ville! quelle foule dans les rues! *Che pompa! che lusso!* A la nuit, vingt mille lumières sans mèche jaillissent des murailles par des petits trous et inondent la capitale d'une clarté aussi vive que celle du soleil. Les carrosses se croisent, et les boutiques illuminées étalent leurs trésors aux yeux éblouis des passants. *Che pompa! che lusso!*

— Quelle pompe! quel luxe! répéta Carlo en ouvrant une large bouche.

— Et, reprit le vieux sergent, sais-tu que tout est pour le militaire à Naples? L'uniforme de fin drap bleu, les galons d'argent, les torsades au shako sont d'un effet tel qu'on peut le dire tout bas: le bourgeois en habit de ville s'efface à côté du soldat et ne brille ni plus ni moins qu'une chandelle en plein midi. Engage-toi, jeune homme.

— J'en meurs d'envie, répondit Carlo; mais, hélas! ma qualité de Sicilien est un obstacle.

— Pas insurmontable. Tu as de bonnes notes. On t'a laissé exercer les fonctions de messenger; on te recevra parmi les enrôlés volontaires, si tu montres du zèle.

Deux sentiers se présentèrent à l'entrée de la ville délabrée de Taormine.

— Seigneurs militaires, dit Carlo, il me vient un scrupule. La gloire a des dangers. On peut recevoir une balle dans quelque bataille. Décidément je reste en Sicile. Quant au seigneur commissaire, il est malheureusement prévenu contre moi par mon ennemi. Je ne le verrai pas. Voici votre chemin pour aller chez lui ; je prends l'autre et vous souhaite un bon voyage.

Carlo poussa du coude ses deux voisins si rudement, qu'il les fit chanceler, et il partit comme un lièvre. Le vieux sergent lui cria d'arrêter s'il ne voulait périr d'un coup de *terzetta* ; mais, avant que le pistolet de poche fût armé, Carlo avait tourné dans une ruelle. Le gendarme, le sabre à la main, poursuivit son homme aussi vite qu'il put. Au bout de cent pas, il arriva sur un terrain encombré de ruines et coupé de plusieurs sentiers. Une petite fille de quatre ans vint à passer ; le gendarme lui demanda quel chemin avait pris un homme portant la veste et la ceinture rouge des muletiers ? L'enfant, qui reconnut l'accent de la terre ferme, ne répondit pas et s'enfuit en montrant la langue à cet étranger. Sur un bloc de marbre, un moine dominicain, paisiblement assis, contemplait les reflets dorés du crépuscule sur les neiges de l'Etna.

— Mon père, lui dit le gendarme, un criminel échappé n'a-t-il pas traversé ce terrain ?

Le saint moine, sans détourner les yeux, remua les grains de son chapelet et murmura tout bas sa

patenôtre. Au bout du terrain couvert de ruines, le gendarme trouva son sergent toujours courant comme lui. Après avoir fait quelques pas ensemble, ils furent arrêtés par une haie d'aloës dont les grandes feuilles présentaient leurs pointes affilées comme des lames de poignard. Tandis qu'ils cherchaient un moyen de franchir ce rempart, ils virent à deux portées de fusil, sur un pic fort élevé, Carlo grimant comme un chat parmi des rochers et des vignes sauvages. Le sergent remit sa *terzetta* dans sa poche, le gendarme son sabre au fourreau, et ils reprirent ensemble le chemin de Taormine en maugréant contre les dominicains, les feuilles d'aloës et la Sicile entière.

III

Le marquis, informé de l'équipée de Carlo, voulut tenter une démarche en faveur de ce pauvre garçon. Il demanda son carrosse et se fit mener au cabaret où le messenger Francesco avait élu domicile. Aussitôt que le seigneur Germano eut décliné ses noms et qualités, le Napolitain se confondit en salutations et en compliments. Il offrit un siège et se tint debout.

— Votre déclaration, lui dit le marquis, me paraît un peu exagérée. Carlo est incapable de détrousser les passants à main armée. Depuis long-

temps on ne voit plus de brigands dans le pays. Je viens vous prier amicalement de rétablir la vérité des faits.

— Excellence, répondit Francesco, il est certain que Carlo m'a enlevé par la violence des dépêches que j'avais le droit de porter. De plus il m'a injurié, offensé. Il n'y a qu'un moment, rien n'aurait pu le soustraire à ma vengeance ; vainement il serait venu se prosterner à mes pieds, je serais resté inébranlable ; mais, sur un simple mot de votre Excellence, je sens déjà que ma rigueur m'échappe, et je vais être tout disposé à m'entendre avec votre seigneurie.

— Nous nous entendrons d'autant plus facilement que je n'ai point de grâce à vous demander.

— Excellence, reprit Francesco, je suis séduit par la politesse flatteuse dont votre seigneurie m'honore. Pour lui plaire, je dirai tout ce qu'elle voudra. Je retirerai ma plainte ; je déclarerai que ce n'est point Carlo qui m'a enlevé mes dépêches.

— Gardez-vous-en bien, s'écria le marquis, n'allez pas faire de nouveaux mensonges. Il ne s'agit que de dire la vérité, rien de plus ni de moins, selon le devoir d'un honnête homme.

— Le hasard a servi votre Excellence en l'amenant ici. Je suis un honnête homme, et j'ai une horreur particulière du mensonge.

Francesco fit le tour de la chambre et passa devant le marquis en tenant sa main droite ouverte

derrière son dos. — Votre seigneurie, reprit-il, est très-noble, très-riche, très-illustre. Un petit signe d'amitié va sceller notre heureux accord.

La main ouverte passa et repassa devant le visage du marquis comme pour solliciter ce signe d'amitié qui devait sceller l'heureux accord. Cependant Francesco prit des inflexions de voix moins flûtées et moins caressantes en ajoutant : — Un procès est toujours une affaire désagréable. Quel chagrin, quel dépit pour moi s'il m'était impossible d'épargner à ce pauvre Carlo un démêlé avec la justice !

Rien ne tombant encore dans la main ouverte, Francesco poursuivit : — Dévaliser un messager est grave !

— Un faux témoignage est plus grave encore, interrompit le marquis. Refuser avec orgueil et insolence d'exhiber ses titres quand on vient s'emparer de la place d'un homme destitué, c'est mal agir. Si Carlo est poursuivi et condamné, un procès en peut suivre un autre. La vérité finira par se faire jour à travers les mensonges ; je la respecte trop pour donner seulement un *grano* à ceux qui ne remuent pas les lèvres sans l'offenser. Puisque vous êtes un honnête homme, vous retirerez votre fausse déclaration. Au revoir, maître Francesco.

Le marquis laissa ses chevaux au bourg des *Jardini*s et gravit à pied le chemin escarpé de Taormine pour se rendre chez le commissaire qui avait dressé procès-verbal. Le commissaire reçut le seigneur

Germano avec beaucoup d'égards et prêta une oreille attentive à sa requête. — Votre Excellence, dit-il ensuite, me fait envisager la question sous un jour entièrement nouveau. L'insolence de Francesco excuse la vivacité du messenger destitué. Les dépêches d'ailleurs ont été fidèlement portées à leur destination, et je pense, comme votre seigneurie, que les brigands et l'espingle sont des fictions. Nous ne donnerons point suite à cette affaire.

— Cette assurance, dit le marquis en se levant, dissipe toutes mes craintes. Agréez mes remerciements et civilités...

— Votre seigneurie, reprit le commissaire, n'oublie-t-elle pas quelque chose sur ma table ?

— Non, répondit le marquis, j'ai mes gants et ma canne. Il ne me manque rien.

— La position de contumace est désastreuse, poursuivit le commissaire en changeant de ton ; quand on a commencé à *ordinare* un procès, il est toujours difficile d'en arrêter le cours.

— Celui-ci est désormais impossible, répondit le marquis. Si on s'avisait de le pousser plus avant, je me présenterais comme témoin, et je révélerais des particularités funestes pour les *ordinateurs*. Seigneur commissaire, je suis votre serviteur.

Après le départ du marquis, le commissaire donna au diable ce gentilhomme sauvage qui ne voulait rien entendre aux progrès de la civilisation en ma-

tière de procédure. Il aurait volontiers continué les poursuites, si la perspective d'une méchante affaire pour lui-même ne l'eût effrayé; mais il se promit de prendre sa revanche en tracasseries. De son côté, le marquis était résolu à se porter aux dernières extrémités plutôt que de recourir aux petits expédients qui auraient aplani toutes les difficultés. Un exprès envoyé à la recherche de Carlo avait fini par le découvrir dans le *bosco* de l'Etna, d'où il ne voulait plus sortir. Le marquis ne put obtenir des autorités que des réponses vagues sur la position de son protégé, en sorte que le pauvre Carlo, toujours menacé d'une arrestation, ne rentra chez lui qu'en tremblant. Matteo et sa femme, nourris dans la crainte de Dieu et des Carthaginois, déclarèrent qu'ils n'osaient donner leur fille à un homme qui ne savait pas même s'il était ou non contumace. Le jour fixé pour le mariage était passé. La Zita regardait en soupirant sa parure de noce; Carlo frissonnait à la vue d'un gendarme, et le seigneur Germano enrageait de ces empêchements qui retardaient l'union de deux jeunes gens de belle stature, et par conséquent l'accroissement de la population sicilienne.

Sur ces entrefaites, un ingénieur en tournée d'inspection observa que la barrière de bois qui fermait l'avenue de la villa Germana empiétait sur le tracé de la route postale de Messine à Catane. On fit un procès-verbal, et le marquis reçut sommation

de reculer la barrière de trois *bras*. Cette rigueur était d'autant plus étrange, que la route, mal entretenue et coupée par les torrents qui descendent des montagnes, est tantôt large et tantôt étroite, selon les voies que tracent les voitures sur le bord de la mer. Le marquis se rendit à pied au bout de son avenue pour examiner l'état des choses. Après avoir mesuré les distances, il s'assura que la barrière avançait d'un *bras*, mais non de trois. Il marqua lui-même la place où devaient être plantés les poteaux, et il envoya immédiatement des ouvriers qui reculèrent la barrière d'un *bras*. Le marquis reçut de nouvelles sommations. Il n'en tint compte. On lui fit un procès. Le meilleur avocat du pays fut chargé de cette affaire. Tandis qu'on plaidait, le seigneur Germano, assis devant un café de Messine, buvait une limonade au milieu d'un cercle de curieux. Un père capucin, qui avait souvent trouvé un gîte à la villa Germana, vint s'asseoir près de son hôte, et lui dit à l'oreille : — Mon fils, vous qui passez pour l'homme le plus sage et le plus savant de ce pays, est-il vrai que vous plaidez pour une barrière de bois? — Mon père, répondit le marquis, je suis fort au-dessous de ma réputation. Il est temps qu'on me retire une estime que je ne mérite point. Vous ne savez pas combien d'idées folles le sirocco fait éclore dans ma cervelle. Quelles preuves de sagesse le monde se croit-il donc en droit d'exiger d'un pauvre homme qui a été amoureux de la

fille de son fermier, et qui fait cependant tout ce qu'il peut pour la marier avec un simple muletier, non parce qu'elle a cessé de lui plaire, mais parce qu'il aime encore plus que cette fille une autre personne dont il se considère comme le fils bien plutôt que l'amant? Est-ce là se conduire en sage?

— Peut-être, reprit le capucin. Vous avez eu vos motifs, et je ne puis les juger sans connaître le fond de votre pensée. Mais que vous importent deux *bras* de terrain et une barrière de bois? Est-ce la peine pour si peu de batailler et de faire parler toute la ville?

— Si vous connaissiez le fond de ma pensée, répondit le marquis, vous verriez précisément que cette barrière de bois est pour moi d'une importance incomparable. De l'issue de ce procès dépendent ma fortune, ma conduite à venir dans le commerce des hommes, ma liberté peut-être. Voici justement mon avocat qui sort de l'audience. Nous allons apprendre l'arrêt de mon destin.

L'avocat vint annoncer que son client était condamné à payer les frais et une amende de seize *tari* (un peu moins de huit francs).

— Seize *tari*! s'écria le marquis, cela est exorbitant. Où veut-on que je prenne seize *tari*? O ciel! que devenir? Je suis désormais un homme insolvable, sans asile, en un mot un vrai Sicilien. Il faut que j'aie recours à mon ami le prince***; lui seul est assez riche et assez généreux pour m'aider à sortir

du plus mauvais pas où je sois tombé de ma vie.

Les assistants rirent de cette plaisanterie. Le marquis, après une longue visite chez le prince ***, revint s'asseoir dans un coin du café. Il parlait seul et gesticulait avec véhémence. On lui demanda en badinant s'il avait pu se procurer la somme de seize *tari*.

— J'ai beaucoup cherché, beaucoup réfléchi, répondit-il; j'ai consulté le prince, et ce que j'avais prévu n'est que trop certain : il me sera impossible de payer l'amende et les frais du procès. Je sais bien que cela peut sembler incroyable; mais je m'en rapporte au père capucin, et quand il m'aura entendu, c'est à lui que je renverrai les curieux et les interrogateurs désœuvrés, car je vais avoir de la tablature.

Cinq minutes de conversation avec le père capucin suffirent au marquis pour expliquer le mystère de son langage et de sa conduite. Le moine prit un air grave et dit aux assistants : — Le seigneur Germano ne plaisante point; ses raisons sont bonnes. Il ne peut pas payer les seize *tari*. Suspendez votre jugement jusqu'à la fin de cette affaire.

— Par Dieu! s'écria un jeune homme, je ne vois rien là de mystérieux. Le marquis est tout simplement un *mezzo-matto*.

Et en moins d'une heure la ville entière répéta que le seigneur Germano était un *mezzo-matto*.

IV

Le lendemain de sa condamnation, notre marquis congédia poliment tous ses commensaux, en leur donnant un dîner d'adieu, où il fit servir de la vaisselle de faïence et des fourchettes de bois. Le désastre survenu dans sa fortune l'obligeait, disait-il, à cette réforme dans l'état de sa maison. Après le repas, qui n'en fut pas moins excellent, une voiture emporta la batterie de cuisine et les assiettes de faïence. Pendant la semaine qui suivit ce dernier festin, des charrettes et des fourgons passèrent souvent au milieu de la nuit sur le chemin de Galidoro. Lorsqu'on signifia au marquis l'ordre de payer l'amende et les frais, et de reculer la barrière de bois, il répondit qu'il n'en ferait rien, et cette réponse aggrava fort la situation. Les huissiers se présentèrent un matin pour saisir le mobilier ; le valet de chambre leur ouvrit les portes, et aussitôt leurs mines s'allongèrent : ils ne trouvèrent partout que les quatre murs, pas un meuble ni un ustensile, pas un habit ni une pièce de linge, point de carrosse sous la remise ni de chevaux à l'écurie. Les rayons et les planches de la bibliothèque avaient disparu avec les livres ; un hamac suspendu à deux clous servait de lit au patron du logis. — C'est une chose rare à Messine qu'un sujet de conversation publique. Les habitants de cette ville endormie

s'animèrent à la nouvelle du voyage infructueux des huissiers; les détails de l'expédition fournirent un second chapitre à l'histoire du procès. Des gens clairvoyants avaient déjà reconnu dans le palais du prince *** des tableaux et objets d'art de la villa Germana, aux mains dudit prince et sur sa cravate les bagues et l'épingle ornée de diamants du marquis. On attendit avec impatience les épisodes de cette petite guerre, et quand le *mezzo-matto*, avec sa veste de toile, son chapeau de moissonneur et ses souliers garnis de clous, vint rôder à Messine, on recueillit ses paroles comme autrefois à Athènes celles de Timon le misanthrope. Il mangeait à la *trattoria* la plus simple, au prix le plus modique, et couchait à l'auberge. Pour un *grano*, il marchandait pendant une heure. On remarqua que ses anciens domestiques ne cherchaient point de places et qu'il les employait à des messages. Un jour, devant le café qui servait de quartier général au seigneur Germano, s'arrêtèrent deux mulets conduits par maître Carlo. On apprit ainsi que le marquis allait partir, et l'alarme se répandit parmi les observateurs. Un groupe nombreux se forma autour du *mezzo-matto*. Dans les paniers du mulet aux bagages, on le vit mettre son hamac et une chemise qu'il venait d'acheter; il enfourcha l'autre mulet, et salua la compagnie.

— *Signor marchese*, lui dit un plaisant, nous allons nous ennuyer tant que vous serez absent.

Avec l'homme aux seize *tari* s'éloigne la joie de Messine.

— J'en suis fâché, répondit le marquis. Je vous ai donné le spectacle assez longtemps ; il est juste que la cité de Catane ait son tour.

— Comment ! vous vous rendez à Catane en cet équipage, quand le courrier vous y mènerait en neuf heures dans un excellent char-à-bancs !

— Le courrier ! s'écria le marquis, y pensez-vous ? Cela était bon avant la perte de mon procès. Un homme ruiné comme moi doit se contenter du mulet ou de la *lettiga* qui sont des moyens de transport siciliens, un peu lents, il est vrai, mais sûrs et point coûteux. J'aurai d'ailleurs, pour me distraire, la compagnie de mon ami Carlo, excellent garçon et artiste parmi les muletiers. Nous ferons ensemble le meilleur ménage du monde.

— Fort bien, reprit le plaisant, vous serez à Catane avant un mois. Je ne vous donne point de commissions. Ne craignez-vous pas qu'on mette votre tête à prix ? Seize *tari*, c'est une jolie somme.

— Quand je serai marié comme vous, répondit le marquis, ma tête aura plus de valeur. Au prix où est le bois, la vôtre serait une belle acquisition. Mais vous me faites perdre mon temps. Je veux coucher ce soir à Taormine.

Notre homme fouetta son mulet et se mit en route à l'ombre d'un vieux parapluie qui lui servait d'ombrelle. Lorsqu'il passa devant l'avenue de sa

villa, il vit le concierge assis sur les débris de la barrière qui avait été détruite.—Bonjour, Pippo, dit le marquis, as-tu exécuté mes ordres ?

— De point en point, Excellence. J'ai renvoyé les ouvriers qui travaillaient sur la terrasse. Le mastic manque en plusieurs endroits, et la pluie ne tardera pas à tomber dans les appartements. J'ai laissé les portes et les fenêtres ouvertes. Le vent a déjà cassé beaucoup de vitres. Le jardinier n'arrose plus les fleurs. Des mauvaises herbes commencent à pousser dans les plates-bandes. Les vaches du voisin Giacomo sont venues paître sur la pelouse. Des chèvres sont occupées à tondre vos arbustes. Si votre seigneurie voulait entrer chez elle un moment, elle serait peut-être d'avis d'arrêter ces dégâts.

— Fais ce que je te dis, Pippo. Une des statues de la pièce d'eau chancelle sur ses pieds ; n'y touche pas ; je désire qu'elle tombe dans le bassin. Lorsque l'aqueduc sera endommagé, tu laisseras l'eau former des ruisseaux dans la cour.

— Comme votre seigneurie le commande ; mais cela brise le cœur.

— Eh bien ! ton cœur sera semblable à ma barrière, honnête Pippo. Une barrière brisée suffit à garder une propriété en ruines.

— J'ai entendu, répondit le concierge.

— Excellence, dit Carlo en secouant la tête, tout cela est d'un triste présage pour mes amours.

— Mon ami, reprit le marquis, tu connaîtras un

jour comment ton mariage et ma barrière, tes amours et mon procès ne sont qu'une même affaire. Ce voyage que j'entreprends, c'est précisément à la recherche de l'incident qui doit réparer du même coup ton désastre et le mien.

— Votre seigneurie en sait plus long que moi ; je m'en rapporte à elle.

— Et tu fais bien, mon garçon. — Adieu, Pippo ; aie toujours le même soin de la maison jusqu'à mon retour.

Le seigneur Germano prit un plaisir infini à regarder de près et dans tous ses détails ce littoral de Messine à Catane dont on ne saurait goûter le charme pittoresque par la portière d'un carrosse. La route située entre la chaîne de l'Etna et le rivage de la mer Ionienne offre à chaque pas des points de vue admirables. Cependant, aux environs de Forza, le marquis découvrit devant lui un vaste espace de terrain où serpentait la route poudreuse au bout de laquelle paraissait Taormine sur son rocher comme un nid de colombe. — C'est à présent, dit le voyageur, que maître Carlo peut déployer ses talents pour occuper nos loisirs pendant ce dernier trajet. Un peu de musique viendrait à propos.

Carlo prit sa guitare, joua un prélude fort long et se mit à chanter à tue-tête, d'une voix haute et sur un mode lent et cadencé dont le pas de son mulet marquait la mesure, une romance de sa composition qui obtenait alors un brillant succès sur tous

les chemins de la Sicile. Pour donner un échantillon d'un morceau de ce mérite, il faut que la traduction en soit d'une fidélité scrupuleuse. Le premier couplet contenait ce qui suit :

Ce mulet que tu m'as vendu,
Il avait les yeux louches
Et mangés par les mouches.
Tu me dois un écu.

Afin de laisser à son auditeur le temps de méditer cette belle entrée en matière, le musicien répéta sur sa guitare sa ritournelle mélancolique, et il reprit :

A terre il est tombé deux fois.
O la maudite bête !
Il m'a fendu la tête.
Deux écus tu me dois.

— A combien d'écus, demanda le marquis, l'indemnité s'élèvera-t-elle ?

— A cent, répondit Carlo en sonnant de sa guitare.

— Oh ! reprit le seigneur Germano, voici un poëme de longue haleine.

Le chanteur poursuivit :

J'avais rendez-vous dans un bois
Avec la grande Lise,
Qui n'a qu'une chemise.
Trois écus tu me dois.

— Mon garçon, dit le marquis, si tu supprimais la ritournelle, je connaîtrais une heure plus tôt le dénouement de ta *popolana*.

Carlo, voyant que la curiosité du patron était éveillée, ne répondit pas et joua sa ritournelle avant de continuer :

Trajan accourut à la voix
De ma gentille amie.
J'ai de la jalousie.
Quatre écus tu me dois.

Le seigneur Germano convint par son silence que les interruptions de la guitare ne nuisaient pas au charme de la poésie de grands chemins, et que maître Carlo, par un juste sentiment de l'art, savait faire une part égale aux sens et à l'imagination, en ajoutant à l'intérêt du récit la jouissance de l'oreille. La série des aventures causées par le mauvais état du mulet aux yeux louches se déroula comme une chaîne de cent anneaux. Le marquis prêta une attention soutenue à cette épopée, et lorsqu'il se vit arrivé à Taormine sans avoir dépassé le cinquantième écu, il fut au regret d'avoir marché si vite. Dans une petite *locanda*, on servit au *mezzo-matto* une portion de macaroni mêlé de viande, dont Carlo mangea sa part.

— En vérité, dit le marquis, je ne dinais pas mieux du temps que j'avais un cuisinier assisté de six marmitons. Songeons maintenant au coucher. La nuit sera tiède. J'ai avisé sous le hangar des po-

teaux où l'on suspendra mon hamac ; je dormirai là comme un béat.

L'aubergiste eut beau crier et vanter la propreté de ses lits et de sa *biancheria*, le marquis tint ferme pour le hamac et le hangar. Il y dormit en effet de si bon cœur, que le lendemain Carlo eut bien de la peine à l'éveiller. Le soleil, à moitié sorti de la mer, promettait un ciel d'airain pour midi. Les deux voyageurs se remirent en route, après avoir bu le coup de l'étrier. La seconde partie de la romance des cent écus remplit agréablement la matinée. On dormit deux heures à Aci-Reale, et la cloche de Sainte-Agathe n'avait pas encore sonné l'*Angelus*, lorsque le marquis entra dans le Corso de Catane, la plus grande ville et la plus riche de la Sicile après Palerme. Il y avait foule dans le Corso ; des calèches decouvertes menaient les dames au bord de la mer. Les bourgeoises enveloppées de leurs dominos noirs marchaient solennellement comme des nonnes en procession, et paraient les œillades des étudiants avec leurs capuchons. Notre marquis était connu de la plupart des passants ; il rendait à droite et à gauche des saluts à tout le monde. Quelques personnes s'étonnèrent de voir un si grand seigneur voyager sur un mulet ; mais on n'aime dans ce pays-là ni la critique ni la médisance ; les fantaisies de chacun sont respectées, et l'on pensa que le marquis allait à petites journées pour mieux jouir du paysage.

Le seigneur Germano loua une chambre fort modeste à l'auberge de la *Couronne*. A sa première sortie dans les rues de Catane, on le retrouva en costume de moissonneur. Au lieu d'un carrosse de louage, il prit un âne, selon l'habitude des gens peu aisés, pour faire un petit nombre de visites seulement à des savants et à des bénédictins. On ne le vit point dans les palais où il avait beaucoup d'amis. Cette façon de vivre ressemblait peu aux mœurs ordinaires. On pensa qu'il avait des raisons de garder une sorte d'incognito, ou qu'une amourette l'amenait à Catane, et on ne voulut point le gêner. Des gens de Messine apportèrent enfin le mot de l'énigme. L'histoire de la barrière de bois et des seize *tari* se répandit de proche en proche. Les gens bienveillants et discrets, qui n'auraient pas voulu déranger une personne amoureuse ou affairée, ne craignirent point d'interroger un *mezzo-matto*. En peu d'instants, notre homme eut la position nouvelle qu'apparemment il souhaitait.

Un jour, à la sortie du sermon, le marquis regardait, avec d'autres curieux, les jolis minois des top-patelles, — c'est le nom qu'on donne aux femmes en domino noir. — Sous le portail du dôme, un groupe de jeunes filles parlait en riant du *mezzo-matto*. Une personne remarquablement belle se détacha du groupe où l'on jasait sous le capuchon, et jeta, en passant, un regard si doux et si compatissant au seigneur Germano, qu'il en fut remué : — Signo-

rina, dit-il en s'approchant, vous n'avez donc pas envie de vous divertir aux dépens de l'homme aux seize *tari* ?

— Hélas ! répondit la toppatelle, je n'ai l'envie de me divertir aux dépens de personne. Je suis aussi *mezza-matta*, mais c'est de chagrin.

— La fortune n'a guère de cœur, si elle s'acharne après une personne comme vous. Vos beaux yeux me paraissent fatigués par les larmes ou le travail de nuit.

— Votre seigneurie ne se trompe pas : je travaille et je pleure.

— Eh bien ! la rencontre d'un fou de mon espèce porte bonheur ; confiez-moi vos chagrins.

— Il y a cela de bon dans mes chagrins, dit la toppatelle, que je puis les raconter en peu de mots et sans rougir. A seize ans, je perdis père et mère. Une vieille parente, fort pauvre, me recueillit chez elle ; les infirmités avaient aigri son humeur ; elle me reprochait le pain que je mangeais. Un soir que je la menais à l'église, elle me gronda si durement, que j'en pleurais de dépit au milieu de la rue. Un jeune homme, qui nous avait suivies, s'assit à côté de moi au *Salut* et me dit à l'oreille : « Carmina, je sais qu'on vous maltraite et que vous souffrez. Mariez-vous ; on ne vous grondera plus. Je vous offre, avec mon cœur, l'indépendance et la tranquillité. Nous ne possédons rien ni l'un ni l'autre ; mais nous sommes jeunes, et, quand on aime, la peine

et le travail se changent en plaisirs. » Je regardai avec attendrissement celui qui s'exprimait ainsi. C'était un beau garçon ; je lus dans ses yeux l'honnêteté de son âme. Pour toute réponse, je lui tendis la main. Il vint à la maison et me demanda en mariage. Ma vieille parente, heureuse de se débarrasser de moi, ne fit point d'opposition. J'épousai Antonio Alessi. La joie et l'amour habitèrent dans notre ménage tant qu'il fut là, le pauvre Antonio. Il travaillait à la fabrique des cartes à jouer. Au bout d'un an, je lui donnai un bel enfant, qui fait à cette heure toute ma consolation. Je ne sais quelle fatale idée vint à mon mari d'aller voir un cousin qu'il avait à Syracuse. Il partit malgré mes pressentiments. Trois jours après, il m'écrivit une lettre désespérée, dans laquelle il m'annonçait son engagement comme matelot à bord d'un vaisseau. Le cousin de Syracuse m'apprit ensuite que, mon Antonio ayant quelquefois navigué dans une *speronare*, ses connaissances en marine et son air déterminé avaient attiré l'attention d'un enrôleur de matelots. On chercha d'abord à le séduire ; comme il résistait, on lui tendit un piège, et on l'aida un peu à s'engager volontairement par des menaces et des coups de bâton.

— Corps du Christ ! s'écria le marquis, la presse des marins n'est pas permise ici.

— Tout ce qui se fait n'est pas toujours permis.

— Il fallait réclamer, crier, jeter feu et flamme.

— Chaque jour amène ses fatigues, reprit Carmina. Mon enfant a six mois. Pour le nourrir, il faut que je me nourrisse moi-même. Ne savez-vous pas qu'à solliciter on perd son temps et sa peine en ce pays-ci ? Quand je travaille trop, mon lait s'échauffe. Je voudrais dormir, et le chagrin m'en empêche. Je pleure, et je me reproche mes larmes. Tandis qu'une voisine gardait mon enfant, je viens d'offrir un petit cierge à sainte Agathe, et je vous demande si, en sortant de là, je pouvais être disposée à rire aux dépens de mon prochain.

Devant la maison de Carmina, le marquis demanda la permission d'entrer pour voir le nourrisson, ce qui lui fut accordé avec empressement. Il tourna autour du berceau, découvrit un peu l'enfant dont il admira la mine fraîche et les bras potelés : — Le beau marmot ! dit-il en se frottant les mains. On n'en fait point assez comme celui-là. Ce serait grand dommage de perdre ce fruit de la Sicile. Pour le conserver nous veillerons sur la mère.

A la voix du seigneur Germano, l'enfant ouvrit les yeux et poussa des cris aigus ; la force de ses poumons fut un nouveau sujet d'enthousiasme pour le marquis. Quand Carmina eut rendormi le marmot, elle prit son ouvrage ; mais à peine eut-elle fait trois points, qu'il lui fallut quitter l'aiguille pour retourner au berceau et chanter une chanson.

— Ne vous agitez pas ainsi, dit le marquis. Chantez en travaillant, tandis que je bercerais le bambin.

Carmina chanta une complainte de nourrice, dont le refrain était : *Dormi puviriddu !* La douceur de l'accent sicilien prêtait à ces mots un charme particulier. Depuis un quart d'heure, le marmot ne bougeait plus, et le marquis voulait toujours bercer. La mère tourna la tête sur son épaule et chanta en souriant : « Si l'on voyait une Excellence transformée en bonne d'enfant, on l'appellerait *mezzo-matto*. Dors, pauvre petit ; un grand seigneur te berce. *Dormi puviriddu !* »

V.

Soit que la rencontre d'un *mezzo-matto* porte bonheur, soit que notre marquis eût des talents particuliers dans son métier de bonne d'enfant, il est certain que le marmot et sa mère se trouvèrent bien des soins qu'il leur rendait assidûment. Les yeux de Carmina reprirent bientôt leur premier éclat, l'embonpoint de la santé reparut sur ses joues, et les voisins, remarquant plus d'aisance dans la maison, admirèrent l'efficacité du petit cierge offert à Sainte-Agathe-la-Vieille. Un soir, le seigneur Germano vint annoncer à sa nouvelle amie que ses vastes projets et sa mystérieuse entreprise l'appelaient à Syracuse. Il semblait, à

l'entendre, que le salut de la Sicile dépendit de ce voyage fantasque ; il ajouta que, de loin comme de près, il saurait secourir le marmot et la mère. Carmina laissa tomber son aiguille.

— Vilain fou que vous êtes, dit-elle avec vivacité, m'enverrez-vous aussi de loin les consolations, les paroles affectueuses, les soins de tous les instants qui m'inspiraient le courage, l'espérance et la gaieté ? Gardez vos secours et ne m'enlevez pas mon ami.

— Le moyen de ne point quitter ceux qu'on aime, c'est de les suivre où ils vont, répondit le marquis.

— Eh ! puis-je vous suivre avec un enfant de six mois, sans nouvelles de mon mari, sans savoir si le pauvre Antonio est mort ou vivant ?

— Ce sont là, reprit le marquis, autant de raisons de partir avec moi. Apprenez qu'un invisible lien rattache l'enlèvement d'Antonio à la perte de mon fatal procès. Le jour où je trouverai ce que je cherche, nous remporterons une triple victoire. Carlo, le muletier aux bras de fer, épousera la Zita à la poitrine d'acier, votre mari vous sera rendu, je secourrai le fardeau qui m'accable en payant enfin cette horrible dette de seize *tari* qui fait de moi un vagabond et un rebelle aux lois, ma barrière de bois se relèvera de sa chute, et si le malheur voulait que le pauvre Antonio Alessi eût rencontré la mort en pleine mer, je vous pourvoirai immédiate-

ment d'un autre époux, aussi tendre et aussi dévoué que lui, car il faut à votre bambin une légion de frères et de sœurs, à moins que vous ne préféreriez vous brouiller avec moi et ne me revoir jamais. Voilà qui est convenu : vous m'accompagnez à Syracuse.

— Je n'entends rien à votre langage de *mezzo-matto*, répondit Carmina, mais j'ai confiance en vous et je vous accompagnerai, fût-ce au bout du monde.

Pour installer commodément la mère et l'enfant, notre homme augmenta son convoi d'un mulet. On déposa le marmot dans un des paniers. Carmina, les pieds dans l'autre panier, pouvait surveiller son poupon et lui donner le sein tout en voyageant. Carlo se réjouit beaucoup d'emmener si bonne compagnie. Afin d'éviter les attroupements de curieux et d'importuns, la caravane se mit en marche au point du jour ; elle sortit de la ville par la porte Ferdinanda, et elle était déjà loin lorsqu'on apprit à Catane que le *mezzo-matto* portait ailleurs ses bizarreries. La guitare et la littérature de grands chemins de maître Carlo remplirent agréablement les loisirs des voyageurs. Vers quatre heures de France, le second jour, les fers des mulets commencèrent à résonner sur l'antique voie de pierres construite par Hiéron, l'ami des Romains. La tombe d'Archimède apparut au milieu du désert de marbre où s'éleva jadis Syracuse, qui fut, dans le

moment de sa splendeur, la plus grande ville du monde et la plus peuplée. — Mes amis, dit le seigneur Germano, nous avons de l'avance; on ne ferme les portes de la place de guerre qu'une heure après le coucher du soleil. Reposons-nous ici.

Sur les débris de la grande porte d'Exapilon, le marquis, debout et les bras croisés, contempla l'espace immense que couvrait autrefois le quartier d'Épipolis. — Trois milles à parcourir, dit-il avec emphase, trois milles avant de rencontrer une habitation, une muraille debout, et pourtant nous sommes à Syracuse! Un million et demi d'hommes ont été réunis dans cette enceinte. Salut à la rivale d'Athènes et de Rome! Quelle foule sur ces places publiques! quel mouvement dans ce port! Admirez ces temples, ces palais, ces chefs-d'œuvre des arts, ces voiles innombrables qui sillonnent la mer, ce commerce florissant, ces vaillantes armées qui ont battu Alcibiade, Nicias et Démosthène! O Syracuse! en aucun lieu de la terre il ne fait meilleur vivre que sous ton ciel clément. Je ne m'étonne point de cette population qui s'agite dans ton sein comme une fourmilière. A qui donc fera-t-on jamais croire que la civilisation voudrait s'en aller là-bas, dans le stupide et barbare septentrion, dans ces contrées ingrates et glacées où César envoyait ceux qu'il n'aimait plus mourir de consommation? Quelle idée burlesque! Demandez au savant Archimède si cela

est possible ! Que deviendrait Syracuse?... Des décombres, d'informes décombres !

Le marquis, voyant que ses compagnons le regardaient avec des yeux inquiets, se tut et cacha son visage dans ses mains. Peu à peu il s'affaissa, comme écrasé par quelque pensée désolante. Il s'assit et finalement se coucha les bras en croix, la face contre terre. Des sanglots sortaient de sa poitrine, et il couvrait de baisers la pierre de l'antique porte d'Épipolis. Maître Carlo crut devoir avertir le patron que l'heure de l'*Angelus* approchait. Le marquis se releva, et la gaieté lui revint en passant sur le pont-levis de la Syracuse moderne, qui n'est autre que l'ancien quartier d'Ortigia. A l'auberge *del Sole*, le seigneur Germano choisit de bonnes chambres, et il sortit à pied pour voir la ville. Au bout d'une *demi-heurette*, Carlo le retrouva, les coudes appuyés sur le parapet de la fontaine Aréthuse, engagé dans une escarmouche de quolibets avec une douzaine de laveuses plongées dans l'eau jusqu'au genou.

Le *mezzo-matto*, étant peu connu à Syracuse, ne fut point gêné par ses antécédents de savant, d'homme sage et de grand seigneur pour s'y faire une belle réputation de fou. On le prit tout de suite pour ce qu'il voulait paraître. On s'amusa de ses allures d'écolier en vacances, de son langage incohérent et du cortège bohémien qu'il traînait après lui. Le limonadier de la rue Maestranza, chez qui

on venait recueillir les propos du *mezzo-matto* afin de les colporter, gagna beaucoup d'argent. Un matin, le plus habile médecin du pays, qui n'en savait pas long, raconta chez le limonadier qu'un ouvrier du port était mort d'une maladie qui ressemblait au choléra. Ce fait inquiétant amena la conversation sur les souvenirs funèbres de la première invasion du fléau. On se rappela qu'en 1837 Palerme avait perdu le tiers de sa population, et que, sous le prétexte absurde d'empoisonnements, on avait massacré vingt personnes à Syracuse même. Cela dit, la compagnie se dispersa, et chacun s'en alla de son côté répandre l'alarme dans la ville.

Depuis peu de jours, on voyait dans les rues de Syracuse un pauvre Napolitain qui parcourait la Sicile en jouant de la cornemuse. Cet homme était maître en son art et donnait des leçons à 2 sous le cachet aux chevriers siciliens. Le *zampognaro* jouait aussi devant les hôtels et les *trattorie* pour le divertissement des étrangers. Le soir même du jour où des bruits de choléra s'étaient répandus dans la ville, il soufflait des morceaux de choix devant l'au-berge *del Sole*. Notre marquis, étonné du goût que montrait cet homme et du parti qu'il savait tirer de son instrument, se mit à la fenêtre pour voir quelle mine avait ce virtuose ambulancier. Il reconnut une de ces mâles figures napolitaines dont la misère, les privations, les brûlures du soleil et la malpropreté ne détruisent jamais le caractère de beauté classi-

que. Le Napolitain, appuyé du coude contre le mur, les jambes croisées, son manteau en loques drapé comme celui d'un empereur, enflait les sons de sa *zampogna* en artiste consommé. Son air doux, intelligent, patient et résigné, sa bonne envie de plaire et d'amuser, inspirèrent au marquis une compassion profonde. Tout à coup le musicien s'arrêta au plus bel endroit du morceau ; il jeta des regards effarés sur un groupe de gens du peuple qui débouchait au coin de la rue, et il s'élança dans l'auberge, dont il ferma la porte. La foule, armée de bâtons et de fourches, arriva bientôt en poussant des hurlements sauvages ; le chef de la bande demanda qu'on lui livrât l'empoisonneur pour en faire justice.

— Il n'y a point d'empoisonneur, répondit le marquis du haut de son balcon ; il n'y a que des peureux et des ignorants. Vous ne toucherez pas à ce pauvre Napolitain.

— Nous voulons le *zampognaro*, et nous l'aurons, cria une vieille femme en brandissant un balai ; on l'a envoyé de Naples pour jeter du poison dans les fontaines.

— Eh bien ! dit le marquis, apportez-moi de l'eau d'Aréthuse, et, si je tombe malade pour en avoir bu, je vous livrerai le *zampognaro*.

Maître Carlo, qui se promenait sur les remparts, entendit le tumulte et s'empressa d'accourir. Il fendit la foule, et monta sur le perron de l'auberge : — Respectez, dit-il, l'autorité de celui qui vous

parle ; c'est un bon Sicilien, et de plus un homme de qualité. Retirez-vous, puisqu'il vous le recommande.

Ce discours n'aurait produit aucun effet sur des gens exaspérés, si Carlo n'eût ajouté, en retroussant les manches de sa chemise, qu'il assommerait les récalcitrants. La vigueur et les poings fermés de l'orateur prêtèrent assez de force à son éloquence pour causer un moment d'hésitation. Le marquis en profita pour prononcer une harangue qui apaisa l'émeute au grand regret de la femme au balai. Le Napolitain, qui balbutiait ses prières à genoux dans un coin, se croyait déjà *ammazzato*.

— Remets-toi de ta frayeur, lui dit le marquis, le rassemblement est dissipé. Je t'attache à ma personne, et je te protégerai tant qu'il te plaira de rester en Sicile.

Le *zampognaro* n'acheva point son *pater*; il se releva d'un bond sur ses pieds, et demanda combien sa seigneurie lui donnerait de gages par mois. Le marquis lui offrit deux piastres, le logement et la nourriture. — Excellence, répondit-il, la *zampogna* est un bel instrument, mais qui fatigue la poitrine. Pour en jouer soir et matin, sans marchander, ce n'est pas trop de trois piastres.

— Je t'en donnerai cinq en arrivant à Messine, dit le marquis, mais ce sera pour payer ton passage sur le bateau de Naples, car je vois bien que, si nous vivions longtemps avec toi, nous deviendrions tous des bouffons.

Les bouffonneries du pauvre *zampognaro* introduisirent pourtant dans la maison du seigneur Germano un élément qui ajouta des agréments nouveaux aux plaisirs de la vie bohémienne. Carlo, tout en faisant la guerre au Napolitain *maledetto*, le prit en amitié. Carmina, qui avait de la voix, apprenait ses chansons populaires, et le patron riait de ses *lazzis*. Un soir, au retour d'une promenade dans les sites magnifiques du mont Rosso, le marquis rentrait à Syracuse, entouré de tout son monde. Carmina chantait avec accompagnement de guitare et de *zampogna*, et le poupon, bercé par le pas de la mule, dormait dans son panier, lorsqu'on entendit un grand bruit de grelots et de clochettes. Le patron interrompit la musique et commanda de faire silence. Du haut de sa monture, Carmina vit une *lettiga* escortée par des cavaliers, et qui suivait le bord de la mer. Ce convoi venait de Noto, chef-lieu de la province. Carlo, qui se connaissait en voyageurs, assura que la *lettiga* devait porter une belle dame ou un grand personnage.

— Attention ! s'écria le marquis. Voici ce que je cherche.

La *lettiga*, ornée de papier peint et soutenue par deux mulets de haute taille, avançait rapidement. La bande des promeneurs se rangea pour laisser le passage libre. Un vieillard, en uniforme de général et d'une figure belle et vénérable, mit la tête à la portière. Il sourit dans ses moustaches grises, et

adressa un salut plein grâce et de courtoisie au seigneur Germano de l'air d'un homme qui voudrait lier conversation. Le marquis rendit le salut, et fit marcher son mulet de manière à se tenir à portée de la voix.

— N'est-ce pas au seigneur marquis Germano que j'ai l'honneur de parler? demanda le vieux militaire.

— A lui-même, mon général.

— Je suis charmé de rencontrer une personne de votre mérite, seigneur marquis. Je sais que le vulgaire vous prend pour un *mezzo matto*, mais on m'a raconté de vous un trait qui ferait envie à l'homme le plus sage. Nous en reparlerons à Syracuse; je prétends vous témoigner mon estime ailleurs que dans ce désert. Des bruits de choléra et de troubles m'amènent dans cette province; mais on m'a déjà dit à Noto que je n'aurais pas besoin d'user de mes pouvoirs, grâce à votre courage et à votre humanité.

— Ah! s'écria le marquis, si vous aviez le temps de m'écouter, que d'autres occasions je pourrais vous offrir de déployer votre autorité! que de blessures à fermer, que de malheureux à protéger je pourrais mettre sous vos yeux!

— Parlez, au nom du ciel! dit le général. Cette rencontre est une bonne fortune pour moi. J'ai beau interroger, fureter, menacer: soit par haine, par peur ou par flatterie, on me dissimule tout. Dieu soit loué! je trouve enfin un homme de cœur et un ami.

— Et moi, Dieu soit loué! je trouve enfin une

âme noble, honnête et généreuse. Depuis assez longtemps je la cherche de ville en ville ; pour l'attirer sur mon chemin, j'aurais voulu emplir ce pays du bruit de mes extravagances. Nous n'irons pas loin, mon général, pour découvrir ce qu'on vous cache. J'en ai fait à dessein mon bagage de voyageur. Cette charmante femme que vous voyez là-bas et qui allaite son enfant, c'est une pauvre affligée dont le mari a été raccolé par des recruteurs de la marine. Depuis six mois, elle ignore ce que devient ce mari, s'il est encore vivant, et cependant elle a grand besoin de lui. Si la Providence ne m'eût rendu fou tout exprès pour la circonstance, cette femme allait mourir de misère et d'épuisement avec son nourrisson. Ce jeune muletier aux larges épaules, qui tient une guitare, avait un petit emploi de messager : on l'a destitué pour donner sa place à un Napolitain, et on en avait le droit ; mais le successeur désigné vint s'emparer de la place avec insolence et ne daigna pas même exhiber son brevet. Maître Carlo, qui a le cœur bien placé, justement piqué de ce mépris, a ressaisi ses dépêches et fait son service un jour de plus qu'il ne devait. On l'a arrêté ; il s'est échappé des mains des gendarmes, et depuis lors je ne puis obtenir qu'on dise nettement s'il est contumace ou s'il peut circuler en liberté. Comme on n'oserait s'emparer de lui en ma présence pour des raisons que je vous confierai plus tard, il me suit comme mon ombre, de peur d'ac-

cident. Au moment où lui arriva ce malheur, Carlo allait épouser un superbe brin de fille qu'il aime, et son mariage est ajourné indéfiniment. Comment donc voulez-vous, mon général, que la Sicile retrouve jamais les six millions d'habitants qu'elle eut du temps de Strabon? comment voulez-vous que son sein fécond ne se dessèche pas, si les jeunes maris voguent en pleine mer et si les amoureux s'enfuient comme des malfaiteurs?

— Marquis, dit le général, je vous vois des larmes dans les yeux, essuyez-les; nous ferons en sorte que vos jeunes gens embrassent leurs femmes pour vous contenter. Il y a encore une personne dont je veux connaître particulièrement les sujets de plainte: c'est le seigneur Germano, c'est cet homme rare et bon, qui s'oublie en pensant aux autres et qui a sauvé le *zampognaro*.

Le marquis approcha son mulet de la portière et parla fort longtemps au général, mais si bas que personne n'a su ce qu'il disait. Il fallait que ce fût quelque chose d'énorme et de saisissant, car le vieux militaire mordait ses moustaches et fronçait les sourcils d'un air d'indignation et de fureur. — Voilà donc, s'écria-t-il, comment on se conduit quand on se croit hors de toute surveillance? Voilà comme on se fait aimer dans un pays où il faudrait au moins de la modération et de l'honnêteté à défaut d'intelligence et d'habileté! Ah! j'ai bien fait de passer dans cette province; j'emporterai des documents

précieux, et nous allons rédiger ensemble un rapport d'un intérêt extrême.

— Attendez un peu, reprit le marquis ; les plaintes et les déclamations d'un *mezzo-matto* ne suffisent pas. Prenez le temps de constater l'exactitude des faits. Une enquête vaut mieux que ma parole.

— Point d'enquête ! répondit le général ; on me déguiserait encore la vérité. Vous me dicterez vous-même, et je tiendrai la plume. C'est vous seul que je consulterai. A mon âge, on ne se trompe plus sur la droiture et la sincérité des gens. Le *mezzo-matto* seul a ma confiance. Donnez-moi la main. Je vous estimais avant de vous connaître ; à présent, je vous aime. Quand tous les maux que vous m'avez signalés seront guéris, quand vos jeunes gens auront femme et enfants, promettez-moi de rentrer dans votre château, de rappeler auprès de vous les artistes et les savants, et de vivre en homme réconcilié avec son siècle et ses concitoyens.

— Général, dit le marquis, vous touchez du doigt ma folie. Je n'ai qu'une passion, qu'un amour, la pauvre Sicile. Pour en faire une figure allégorique, il faudrait représenter une femme parfaitement belle et couverte de haillons. Plus elle est misérable, et plus je l'aime. Si vous cherchiez, une lanterne à la main, comme Diogène, un fou disposé à mourir obscurément, dans un coin, sans gloire et sans consolation, pour elle, pour la ranimer un instant, pour lui rendre une parcelle de cette vie, de ce com-

merce, de ce mouvement qu'elle avait dans les siècles évanouis, je serais votre homme.

— Vous ne mourrez point, répondit le général, et la Sicile ne s'en portera que mieux. Je prends les devants et je vous attends à Syracuse. Retournez près de vos amis ; apprenez-leur qui je suis, et faites qu'ils ne haïssent pas un vieux soldat bien endurci au mal et que vous voyez cependant ému de leurs souffrances jusqu'au fond de ses entrailles. Au revoir, mon cher Germano ; ce moment ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Durant trois jours, le général et le marquis demeurèrent enfermés dans les bureaux de la sous-intendance. Ils se séparèrent ensuite en s'embrassant ; l'un partit pour Palerme, d'où il devait se rendre à Naples, avec un rapport secret et volumineux ; l'autre, parvenu au but qu'il avait tant souhaité, reconduisit chez elle donna Carmina et revint à Taormine avec maître Carlo, en lui disant qu'il pouvait passer la tête haute devant tous les gendarmes du monde. Le beau muletier, vêtu de neuf, conduisit à l'église de Gallidoro sa fiancée parée des atours qu'elle ne croyait plus faits pour elle. La Zita eut des frissons de bonheur sous son corsage de soie. Il lui sembla que le petit bracelet d'or, présent de noce du cher seigneur Germano, était la main de la fortune elle-même qui lui pressait le bras pour la mener vers son fidèle Carlo. Sa toilette fit l'admiration des paysans, et le marquis la trouva si

belle sous son voile d'épousée, qu'il lui échappa des murmures d'envie que maître Carlo prit pour un badinage, d'autant que le patron se frotta les mains en ajoutant qu'il espérait porter bientôt sur les fonts baptismaux un marmot plus joufflu encore que celui de Carmina. La noce fut célébrée au cabaret ; on dansa sur le rivage de la mer, aux sons des cornemuses et des guitares ; l'orchestre était dirigé par le *zampognaro*. A la nuit, un ancien ouvrier d'artillerie tira deux petites fusées volantes qui excitèrent des éclats de joie mêlée de frayeur. On servit un dîner homérique en plein vent, et une charrette ornée de feuillage, autour de laquelle dansaient les jeunes gens, conduisit les deux époux à leur domicile.

Au bout d'un mois, le marquis reçut une lettre du général dont il ne lut que cette phrase à ses amis : « Vous ne soupçonnez pas, cher Germano, quelle peine il faut se donner pour faire un peu de bien ; que de gens ont intérêt à s'y opposer ! combien il est plus facile et moins dangereux de se taire et de laisser au mal la bride sur le cou ! Espérez et attendez cependant. » Connaissant le noble caractère, la réputation brillante et récemment acquise de son illustre ami, notre marquis attendit avec confiance le moment de relever triomphalement sa barrière de bois et les nymphes de sa pièce d'eau. — Il attendit. — Le bateau postal n'apporta plus rien pour lui.

Sur le littoral de la Sicile, ont vit errer le *mezzo-matto* avec son mulet et son hamac , parlant tantôt comme Socrate , tantôt comme Pasquino. Malgré cette vie vagabonde , au premier enfant qu'eut la femme de Carlo , les quartiers de la pension de cinquante ducats arrivèrent aux termes convenus. Le mari de Carmina rentra dans son ménage lorsqu'il eut achevé le temps de son engagement. A force de jouer en conscience le personnage d'homme à moitié fou , le marquis Germano l'est devenu tout à fait , comme le prince Hamlet , et la lettre du général qui lui annoncera le gain de sa cause le trouvera probablement assis sous une douche d'eau froide.

FIN DES NOUVELLES SICILIENNES.

63145676

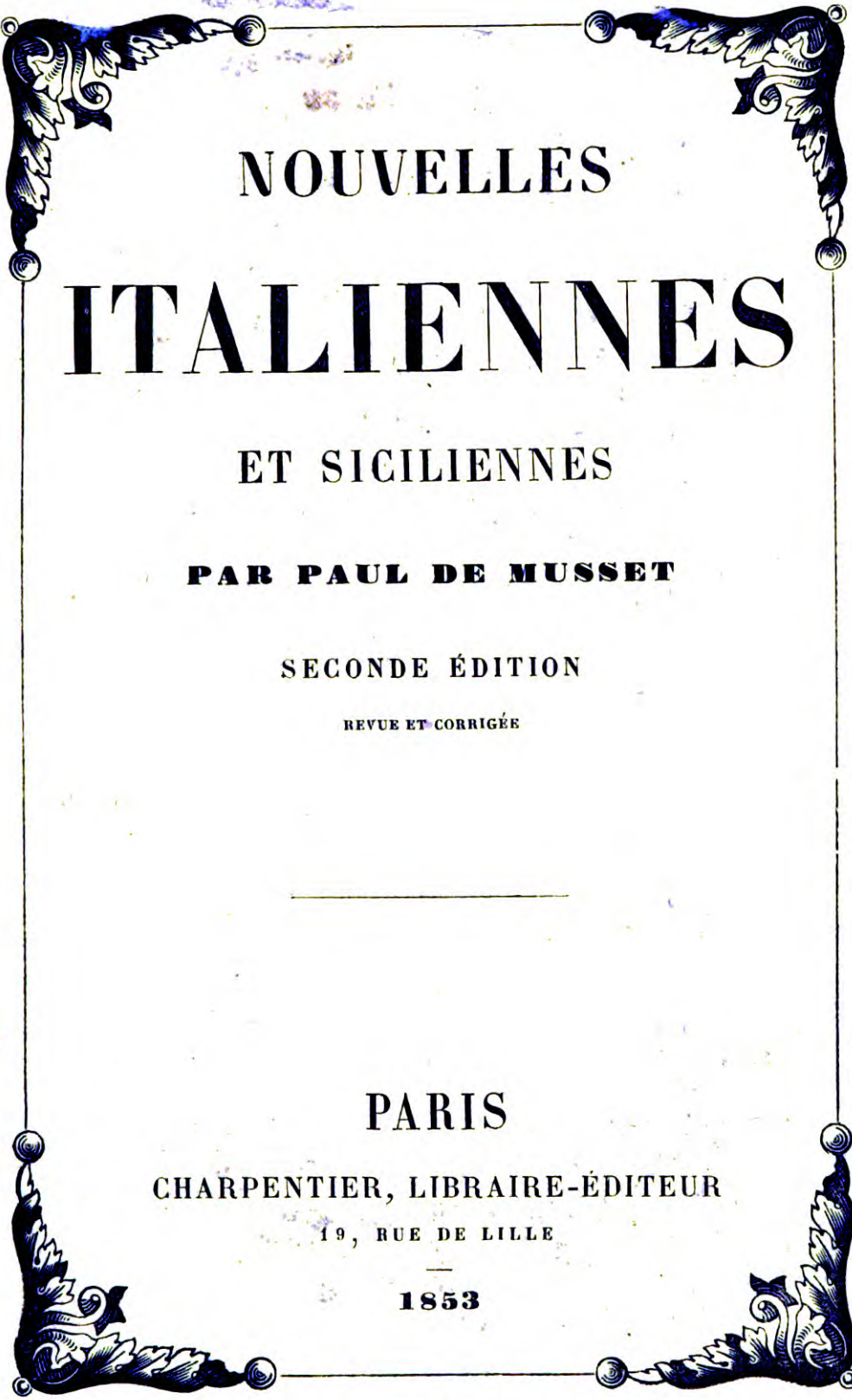
TABLE DES MATIÈRES

I. La Foire de Sinigaglia.	1
II. La Pagota.	69
III. Le Vomero	145
IV. Le Bonacchino.	231
V. Le Mezzo-Matto.	299

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris.—Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

A. DEFURNY



NOUVELLES
ITALIENNES
ET SICILIENNES

PAR PAUL DE MUSSET

SECONDE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

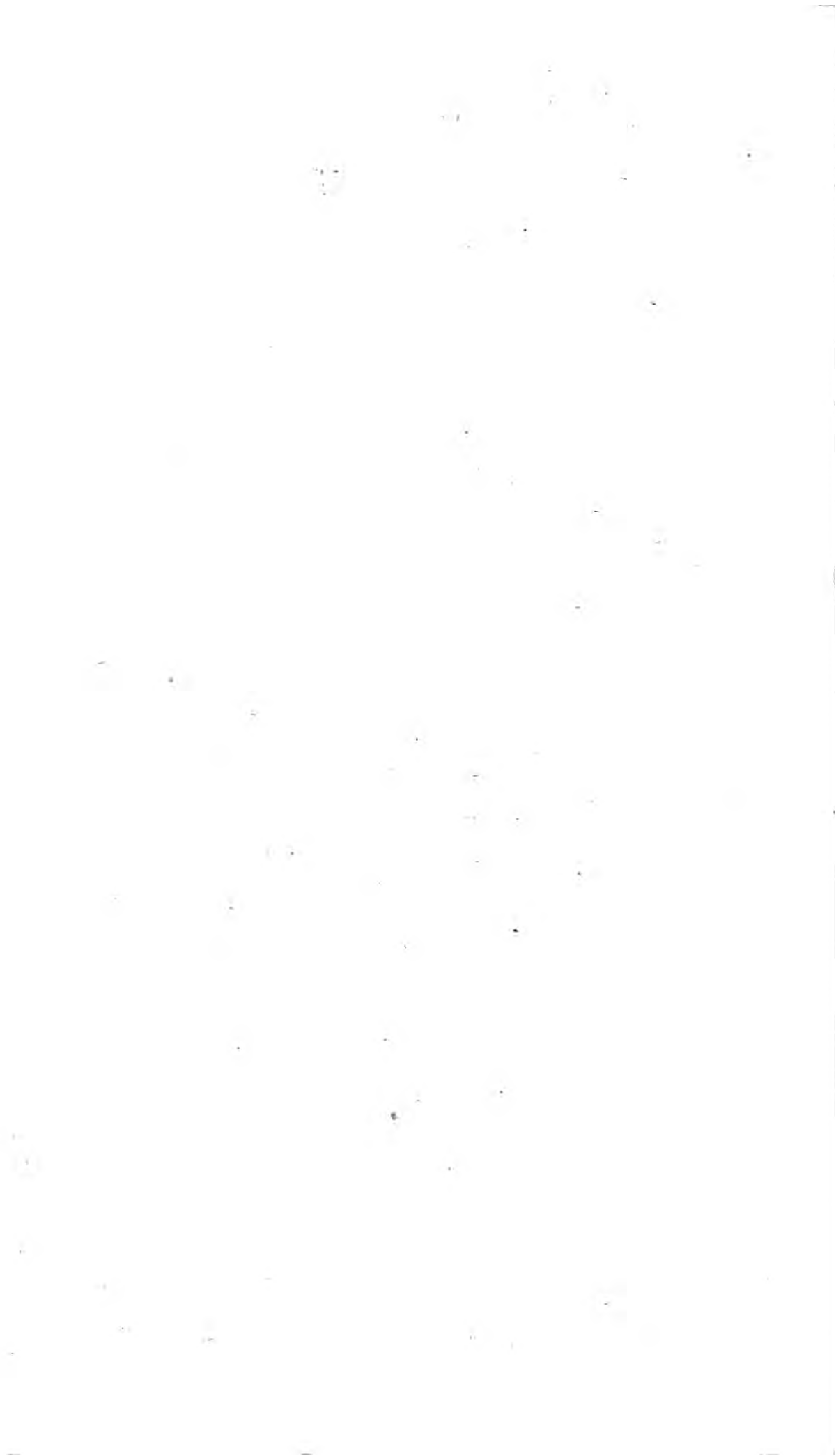
PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE LILLE

1853

Vel. Fr. III B. 1026



2022

Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

XV^e au XVIII^e siècle.

	vol.
LE ROI LOUIS XI.	100 Nouvelles nouv. 1
RABELAIS.	Ouvres 1
MONTAIGNE.	Essais, éd. complète. 2
MALHERBE.	Edit. Andr. Chenier. 1
SATIAR MÉNIPPÉE.	Edition Ch. Labitte. 1
CORNEILLE (P. et F.).	Ouvres 2
MOLIÈRE.	Ouvres complètes. 3
PASCAL.	Pensées 1
—	Lettres provinciales. 1
—	Caractères. 1
LA BRUYÈRE.	Théâtre complet 1
J. RACINE.	Ouvres poétiques. 1
BOILEAU.	Fables 1
LA FONTAINE.	Histoire universelle. 1
BOSSUET.	Gil Blas 1
LESAGE.	Manon Lescaut 1
PRÉVOST (L'ABÉ).	Siècle de Louis XIV. 1
VOLTAIRE.	Emile 1
J.-J. ROUSSEAU.	Nouvelle Héloïse. 1
—	Confessions 1
ANDRÉ CHÉNIER.	Poésies complètes 1
M. J. CHÉNIER.	Poésies 1

XIX^e siècle.

AIMÉ MARTIN.	Education des mères. 1
ANCELOT.	Poésies 2
BALZAC (H. DE).	Physiol. du mariage. 1
—	Scènes, de province. 2
—	— parisienne. 2
—	Lambert, Seraphita. 1
—	Eugenie Grandet 1
—	Histoire des Treize. 1
—	Peau de chagrin. 1
—	César Birotteau. 1
—	Médecin de campag. 1
—	Lys dans la vallée. 1
—	Rech. de l'Absolu. 1
—	Le père Goriot 1
BARANTE (DE).	Tableau de littérature 1
BRILLAT-SAVARIN.	Physiologie du Goût. 1
CAPEFIGUE.	H. de la Restauration. 4
BENJAM. CONSTANT.	Adolphe 1
CASIM. DELAVIGNE.	Messéniennes. 1
—	Théâtre. 3
CHARRIÈRE (M ^{me}).	Caliste 1
DELÉCLUZE.	Romans, contes, etc. 1
DESPLACES (A.).	Les Poètes vivants. 1
DURAS (M ^{me} DE).	Ourika-Edouard 1
FERRY.	Voyage au Mexique. 1
GAUTIER (T. THÉOPH.).	Poésies complètes 1
—	Voyage en Espagne. 1
—	Nouvelles 1
—	Mademois. Maupin. 1
GÉRARD DE NERVAL.	Voyage en Orient 2
GIRARDIN (M ^{me} DE).	Poésies complètes. 1
—	Lettres parisiennes. 1
GUIZOT.	Essais sur l'histoire. 1
HOUSSAYE (A.).	Portr. du 18 ^e siècle. 2
JURIEU.	Guerres maritimes. 2
KRUDNER (M ^{me} DE).	Valérie 1
LAPRADE (V. DE).	Poèmes évangéliques. 1
LAVALLÉE (THÉOPH.).	Hist. des Français. 4
—	Géographie. 1
MAISTRE (JOSEPH).	Du Pape. 1
MAISTRE (XAVIER).	Ouvres complètes. 1
MARMIER (X.).	Nouveaux Souvenirs. 1
MÉRIMÉE (P.).	Chroniq. Charles IX. 1
—	Colomba, etc., etc. 1
—	Clara Gazul 1
MILLEVOYE.	Poésies 1
MUSSET (ALFRED).	Premières poésies. 1
—	Poésies nouvelles. 1
—	Comédies, éd. compl. 2
—	Confess. d'un Enfant. 1
—	Nouvelles. 1
—	Contes 1
MUSSET (PAUL).	Les Originaux. 1
—	Femmes de la Régence 1
—	Mémoires de Gozzi. 1

	vol.
PLANCHE (GUST.).	Portraits et critiques. 2
REBOUL (JEAN).	Poésies nouvelles. 1
RÉMUSAT (M ^{me}).	Education d femmes. 1
S.-MARC GIRARDIN.	Cours de littérature. 2
—	Essais de littérature. 2
SAINTE-BEUVE.	Tabl. de la poésie 1
—	V. capté 1
—	Poésies complètes 1
SAINTEINE.	Picciola. 1
SANDEAU (JULES).	Mariana 1
—	Docteur Herbeau 1
—	Fernand. 1
—	Vaillance et Richar 1
—	Valcreuse 1
—	Chasse au roman 1
—	M ^{me} de Sommerville 1
—	Madeleine. 1
—	M ^{lle} de la Seiglière. 1
SENAUCOUR.	Obermann. 1
STAEEL (M ^{me} DE).	Corinne 1
—	Delphine. 1
—	De l'Allemagne. 1
—	Révolution française. 1
—	Mémoires. 1
—	De la littérature. 1
TOPFFER.	Nouvelles génoises. 1
VALMORE (M ^{me}).	Poésies 1
VIGNY (ALFRED).	Cinq-Mars. 1
—	Stello 1
—	Nouvelles. 1
—	Théâtre. 1
—	Poésies 1
VITET.	Etudes s ^{ur} beaux-arts. 2

Bibliothèque latine-française.

TACITE.	Ouvr. compl., trad. Louandre. 2
---------	---

Sous presse :

JULES CÉSAR.	}	Traductions nouvelles.
VIRGILE.		
HORACE.		
TÉRENCE.		
PLAUTE.		
SUÉTONE.		

Bibliothèque grecque-française.

ARISTOPHANE.	Comédies, t. Artaud. 2
ARISTOTE.	Politique, etc., etc. 1
DÉMOSTHÈNES.	Chefs-d'œuvre. 1
DIODORE D'SICILE.	Biblioth. historique. 4
DIOGÈNE LAËRTE.	Vies d Philosophes. 2
ESCHYLE.	Théâtre, tr. Pierron 1
EURIPIDE.	Théâtre, tr. Artaud. 1
HÉRODOTE.	Histoire, tr. Larcher. 2
ILLIAD.	tr. Dacier. 1
ODYSSE.	tr. Dacier. 1
LUCIEN.	Ouvres choisies. 2
MARC-AURÈLE.	Ouvr., tr. Pierron. 1
MORALISTES GRECS.	Socrate, Epictète 1
ORATEURS GRECS.	Choix de Harangues. 1
PLATON.	La République. 1
—	Les Lois 1
—	Dialogues biograph. 2
—	Dialogues métaphys. 1
PLUTARQUE.	Grands Hommes, traduction Pierron 4
—	Traité de morale 2
POLYBE.	Histoire, t. Bouchot. 3
SOPHOCLE.	Théâtre, tr. Artaud. 1
THUCYDIDE.	Histoire, tr. nouv. 2
XÉNOPHON.	Ouvres, tr. Dacier 2

Bibliothèque anglo-française.

MISS B. STOWE.	Uncle Tom, t. Belloc. 1
—	Nouvelles américaines 1
LINGARD.	Hist. d Angleterre. 6
MILTON.	Paradis perdu 1
STERNE.	Ouvres 2
ROBERT BURNS.	Poésies, tr. Wailly. 1
GOLDSMITH.	Vicaire de Wakefield. 1
FIELDING.	Tom Jones. t. Wailly. 2

MIS BURNEY.	Evelina, tr. Wailly. 1
WALTER-SCOTT.	Ouvres, trad. Wailly. 1
—	Waverley. 1
—	Guy Mannering. 1
—	L'Antiquaire. 1
—	Rob Roy 1
—	Les Puritains. 1
—	Le Nain noir. 1
—	Prison d'Edimbourg. 1
—	La Fiancée. 1
—	L'Officier. 1
—	Ivanhoé. 1
—	Le Monastère. 1
—	L'Abbé. 1
—	Kenilworth 1
—	Quentin Durward. 1

Biblioth. allemande-française.

GOETHE.	Théâtre, t. Marmier. 1
—	Faust, tr. H. Blaze. 1
—	Wilhem Meister, t. n. 2
—	Werther, t. P. Leroux. 1
—	Affinités, t. Carlowitz 1
—	Poésies, tr. H. Blaze. 1
SCHILLER.	Théâtre, tr. Marmier. 2
—	Guerre de 30 ans 1
—	Poésies, tr. Marmier. 1
KLOPSTOCK.	La Messiade, tr. n. 1
HOFFMANN.	Contes, tr. Marmier. 1
POÈTES DU NORD.	Chants populaires. 1
CONTEURS ALLEM.	Nouvelles allemandes. 1

Biblioth. italien-espag.-franç.

LE DANTE.	Divine Comédie, etc. 1
LE TASSE.	Jérusalem délivrée. 1
MANZONI.	Les Fiancés 1
SILVIO PELLICO.	Mes Prisons, t. Latour 1
MACHIAVEL.	Hist. de Florence. 1
—	Ouvres politiques. 1
—	Ouvres littéraires. 1
CALDERON.	Théâtre, tr. Hinard. 3
LOPE DE VEGA.	Théâtre, id. 2
CERVANTES.	Don Quichotte, id. 2
CAMOENS.	Les Lusiades, tr. n. 1

Religion et Philosophie.

SAINT-AUGUSTIN.	Confessions, t. S.-V. 1
—	Cité de Dieu, tr. n. 2
BOSSUET.	Hist. des Variations. 3
—	Élévations (Myster). 1
—	Méditations (Évang.) 1
—	Ouvres philosoph. 1
FÉNELON.	Ouvres philosoph. 1
DESCARTES.	Ouvres, éd. Simon. 2
MALEBRANCHE.	Ouvres, éd. Simon. 2
LEIBNITZ.	Ouvres, éd. Jacques. 2
BACON.	Ouvr., éd. Riaux. 2
BUFFIER.	Ouvr., éd. Bouillier. 1
EULER.	Lettres à une princesse 1
ARNAULD.	Ouvr., éd. Simon. 1
CLARKE.	Ouvr., éd. Jacques. 1
SPINOSA.	Ouvres, tr. Saisset. 2
LE PÈRE ANDRÉ.	Ouvres, éd. Cousin. 1
EMILE SAISSET.	Philosophie-Religion 1

Ouvrages divers.

CABANIS.	Physique et moral 1
BICHAT.	Vie et Mort 1
ZIMMERMANN.	De la Solitude 1
ROUSSEL.	Syst. de la Femme. 1
J. LIEBIG.	Lettres sur la Chimie. 1
—	Nouvelles lettres. 1
F. KLÉE.	Le Déluge. 1
MAHOMET.	Le Koran 1
CONFUCIUS.	Les 4 liv. de la Chine. 1
D'HOUDOTOT.	Le Chasseur rustique 1
DAVID.	Hist. de la sculpture. 1
—	— Peintur. au moyen âge. 1
—	— Peint. en Fraace. 1
—	— de l'Architecture. 1

Près de 300 vol. — Prix de chaque volume : 3 fr. 50 c. G. GRATIOT, rue Mazarine, 30.



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

1



